This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BUHR A

a39015 01803343 4b

SE TAIRE ET FAIRE

DC
62.8
.V4
M75
1875

VERCINGÉTORIX

ET

L'INDÉPENDANCE GAULOISE

DU MÊME AUTEUR :

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU (*ouvrage couronné par l'Académie française*). — 2e édit. 1 vol. in-8°.

ALCUIN ET CHARLEMAGNE. — 2e édit. 1 vol.

CHARLEMAGNE LÉGISLATEUR. — In-8°.

GODEFROI DE BOUILLON et les Assises de Jérusalem. — In-8°.

GUILLAUME DE LAMOIGNON. — In-8°.

Fontainebleau. — Imprimerie de ERNEST BOURGES.

VERCINGÉTORIX

ET

L'INDÉPENDANCE GAULOISE

RELIGION
ET INSTITUTIONS CELTIQUES

PAR

FRANCIS MONNIER

> Je formerai une seule Assemblée de toute la Gaule, et, quand elle sera d'accord, le monde entier ne pourra lui résister.
>
> (VERCINGÉTORIX.)

DEUXIÈME ÉDITION AUGMENTÉE

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875

Tous droits réservés.

Vergnügt hier.

Vignaud.
1-3-30

AVERTISSEMENT

Ce petit livre renferme la vie entière de Vercingétorix. Il commence à sa naissance et le suit pas à pas jusqu'au moment où il se livra lui-même aux Romains pour sauver ses compatriotes. Il avait presque expulsé les légions du territoire gaulois, en fédéralisant toutes les cités celtiques, et en créant ainsi, ce qu'il appelle lui-même : « l'unité de la Gaule. » C'est le triomphe de la Gaule, triomphe, hélas ! momentané, mais brillant. Les désastres qui suivirent furent dus à la jalousie d'un certain nombre de nobles et de druides éduens, qui avaient voulu ravir aux Arvernes et reprendre, pour leur propre cité, la suprématie générale sur toute la Gaule, et qui voulurent, au moment où tout était gagné, livrer, malgré Vercingétorix, le combat équestre de l'Armançon et se retirer dans Alise, ville cliente des Éduens. Nous avons saisi avec empressement, avouons-le, l'occasion de faire connaître, sur le ton simple d'un récit, et loin de tout appareil scientifique, la religion gauloise, en réunissant, comme en un rapide tableau, et toujours au moyen des textes, les divinités et les croyances de l'une des plus belles religions du monde antique. Mais,

426521

sans cette exposition, il ne nous eût pas été possible de déterminer le rôle des druides pendant la guerre de l'indépendance. L'ouvrage offre donc, dans ses humbles proportions, un ensemble complet, une véritable unité.

On verra plus loin comment nous avons abouti, sur tous ces événements, à des conclusions si différentes de celles qu'on donne ordinairement, grâce au témoignage des auteurs grecs et même des auteurs latins, dont le récit contrôle, complète ou rectifie celui de César, suivant toutes les règles de la critique historique. Cette étude a été lue d'abord à l'Académie des Sciences morales et politiques; nous en avons supprimé tout ce qui nous paraissait trop savant, même des notes, des citations en réponse à certaines allégations allemandes, ou des détails de manuscrits. Mais le fond est le même, et il n'est ici pas une pensée, pas un jugement que nous ne puissions justifier, au besoin, par une citation au bas de la page, citation extraite des auteurs anciens. Nous avons maintenu cependant, qu'on nous le pardonne, tout ce qui est avant tout celtique, c'est-à-dire, national : institutions, histoire et religion celtiques, en abrégeant, bien entendu. Ces détails sont encore de la science aujourd'hui; ils seront populaires dans cinquante ans. Bien plus, nous avons conservé les racines ou étymologies celtiques des noms d'hommes, de dieux, de montagnes, de cours d'eau, de frontières, de cités, de forêts. Tous et toutes portent ou ont porté des noms celtiques; héritage de famille, de l'Océan au Rhin, des dunes et des rochers du nord, aux plages et aux mon-

tagnes du midi, dont une partie nous a été ravie à plusieurs intervalles, mais qui nous a été transmis pour être conservé intégralement, comme le patrimoine de la race celtique, par nos pères, avec les noms qu'eux-mêmes lui avaient donné.

D'ailleurs, gardons-nous de le méconnaître, le peuple, par instinct de race, surtout le peuple des campagnes, où s'est mieux conservé, pur de tout mélange, le sang celtique, avait gardé, quoique d'une manière vague et à l'état latent, le souvenir de ces anciens événements. Il l'avait même mieux gardé que la société lettrée et polie. Qui songeait aux Gaulois, je vous prie, parmi les beaux-esprits du dix-septième siècle? Et, dans la génération même qui a précédé celle-ci, la plupart des histoires de France ne commencent-elles pas avec le prétendu roi des Franks, Pharamond? Et l'écrivain qui, par ses *Essais*, a ouvert une voie nouvelle à ce genre d'études, M. Guizot, ne commence-t-il pas ses savantes considérations à l'arrivée des Romains dans la Gaule? Ne va-t-on pas encore répétant aujourd'hui, que ce sont les Romains qui ont apporté la civilisation aux Gaulois, parce qu'en effet ils leur ont apporté une culture intellectuelle toute de décadence; tandis qu'ils ont arrêté, au contraire, une civilisation déjà en progrès, comme on va le voir, et toute nationale, en étouffant chez eux le sentiment moral et patriotique. Il n'est de civilisation véritable et de grandeur, pour aucun peuple, sans le culte de la patrie. Combien Tacite voyait plus juste quand il traçait ce grand coup de pinceau : *amissa*

virtute pariter ac libertate ; les Gaulois, écrit-il, avaient perdu toute leur force morale en perdant la liberté. Bien loin d'avoir, comme les lettrés, oublié la tradition orale, les populations agrestes des vallées du Haut-Allier, par exemple, et les montagnards des deux versants des monts Dômes qui, comme souvent les anciens Celtes, mènent encore aujourd'hui la vie pastorale et n'ont d'autres richesses que leurs grands troupeaux, ces populations montrent encore, à présent, et non sans fierté, les fossés de Gondole, d'où Vercingétorix délogea les Romains ; ils les appellent *fossés de Jules César*. Les antiquaires nomment *Camp de sainte Radegonde*, l'endroit où le brenn gaulois s'était établi avec toute son armée, pendant le siége d'Avaricum, Bourges ; mais les paysans du Berry, plus fidèles à la tradition, l'ont toujours appelé et l'appellent encore à présent le *Camp de Vercingétorix*.

VERCINGÉTORIX

ET

L'INDÉPENDANCE GAULOISE

I

Gergovie. — Naissance et éducation de Vercingétorix. — Confédération de toutes les cités celtiques. — État politique de la Gaule au temps de la guerre de l'Indépendance. — Vercingétorix pendant les six premières années de cette guerre.

Quand on s'éloigne de Clermont-Ferrand en marchant vers le sud-est, on aperçoit bientôt une montagne dont la forme est celle d'un grand parallélogramme irrégulier et allongé par la base. C'est le mont de Gergovia où s'éleva jadis la ville de Gergovia ou Gergovie, capitale des Arvernes. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines ; mais au temps de la guerre de l'indépendance gauloise, c'était à la fois une ville toujours habitée et un oppide ou forteresse, où les habitants des campagnes se réfugiaient, quand ils étaient pressés par leurs

ennemis. C'était l'une des premières places de la Gaule. Bordée par des rochers escarpés à l'est et au nord, avec des pentes très-raides au sud, elle avait plus de cinq cents mètres d'élévation. D'un côté, on apercevait cette mer de verdure et de moissons, la Limagne dominée par les masses imposantes des puys de Dôme et de Pariou, de l'autre, on voyait le puy de Korant où avaient retenti les chants des bardes au temps des grands chefs arvernes, Luern et Bituit, au fond des vallées le cours sinueux de l'Allier, plus loin le puy de Sancy, le puy Ferrand, et dans le lointain, le plomb du Cantal qui se perd dans les nues. Par sa position entre la Limagne et ces montagnes qui étaient elles-mêmes autant de forteresses, Gergovie commandait toute la contrée. Le plateau avait plus d'une demi-lieue de long sur un quart de large, mais la ville ne le couvrait pas tout entier.

C'est là que naquit Vercingétorix, nom[1] qui

1. De *ver*, grand, *cingato* ou *kingeadh* en irlandais, brave, et *rix* ou *rix* ou *rixs*, chef. C'était un nom propre et non pas un nom de dignité; les médailles celtiques portent toujours le nom des chefs. Celles de Vercingétorix portent pour légende VERCINGETORIXS en majuscules latines, tandis que celles des Éduens portent des caractères grecs.

signifie en celte grand chef des braves, vers l'an 82 avant notre ère[1]. Son père, riche chef de clan arverne, se nommait Celtil ou Keltil, c'est-à-dire le grand Celte[2]. Keltil obtint ce qu'on appelait le principat de toute la Gaule, c'est-à-dire que pendant qu'il était à la tête de la république arverne, celle-ci tint le premier rang parmi les autres cités gauloises, et eut pour clientes le plus grand nombre de ces petites républiques. Vercingétorix fut élevé dans les montagnes, d'abord par les soins particuliers de sa mère. Chez les Gaulois, c'étaient les mères qui étaient chargées de la première éducation de leurs enfants, et elles y excellaient au dire de Strabon[3]. Ils ne paraissaient même en public, à côté de leurs pères, que quand ils pouvaient tirer l'épée ou manier la *langkia*, lance gauloise au fer large et très-long. L'éducation de tous les jeunes Gaulois était ensuite confiée aux druides,

1. *L'adolescentia*, chez les Romains, finissait à trente ans; de là notre point de départ pour établir la date de la naissance de Vercingétorix.

2. De *kelt*, nom par lequel les Gaulois se désignaient dans leur langue, et de *ile* en irlandais, grand, fameux. L'irlandais est celui des dialectes celtiques qui se rapproche le plus de l'ancien celte ou langue des druides.

3. *Géographie* de Strabon, l. IV, p. 178,

suivant Pomponius Méla[1]. Peut-être le jeune Vercingétorix parcourait-il les bruyères des monts Dômes avec quelque vieux druide qui l'instruisait sous un chêne sacré, près d'un dolmen ou des rochers concentriques d'un cromlech, sur le penchant d'une colline, ou près d'une source, ou même, toujours suivant le même Pomponius Méla[2], au fond d'un bois solitaire ou d'une grotte, lui apprenant les hauts faits des guerriers celtes, et élevant son courage au moyen de ces anciens chants dont parle César, et que les druides ne confiaient qu'à la mémoire de leurs élèves. Il fut ensuite envoyé par ses parents dans un de ces colléges druidiques où les prêtres gaulois réunissaient encore tous les jeunes nobles, à Bibracte, sur le mont Dru, ou plutôt à cause de la rivalité des Arvernes et des Éduens, à Dreux ou à Chartres, non loin de Rouvres, centre de ce grand enseignement théocratique pour toute la Gaule. Là, les élèves continuaient à apprendre, mais toujours sans pouvoir les écrire, un grand nombre de vers sur la cosmogonie ou les trois cercles de l'univers, *Abred*, cette terre, *Gwinfyd*, le

1. Pomponius Méla, l. III, c. 1.
2. *Ibid.*

cercle du bonheur et *Ceugant*, le cercle de l'infini; sur la nature des êtres tous émanés d'*Annwn*, abîme ténébreux et monde des germes au centre d'*Abred*[1]; sur l'astronomie, avec l'étude du soleil, de la lune, de sept planètes et de sept éléments; sur le calcul, les Celtes donnant aux nombres un sens mystérieux, et comptant pour la naissance, pour la mort, pour les expéditions militaires, non par jours, mais par nuits; sur la géographie, pour connaître la grandeur et les cinq zônes de la terre et ses trois parties; le premier rang étant réservé à l'Asie, d'où les Celtes étaient originaires, le second à l'Afrique, par où étaient venus les Ibères, et le troisième à l'Europe; sans oublier l'étude des montagnes et des cours d'eau, pour la plupart divinisés, ni celle des oppides ou forteresses, des forêts, des confluents et des marais de

1. César, *de Bello gallico*, l. VI, c. 14, et les *Triades*. Les *Triades*, dont nous ne prenons ici que la partie vraiment druidique pour le fond, celle qui concerne les cercles (Chylch et Cylchan en gallois), sont renfermées dans un manuscrit en partie inédit et intitulé *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, c'est-à-dire : *Mystère des bardes de l'île de Bretagne*. Nous reviendrons ailleurs sur le manuscrit complet des *Triades*. Beaucoup de triades ne sont encore connues qu'à l'état oral dans les montagnes du pays de Galles.

la Gaule, derrière lesquels les guerriers devaient se retrancher à l'approche de l'ennemi. Le druide expliquait alors ces différents points, tantôt par des dialogues avec ses élèves, tantôt par des discussions. Ce dernier mot est de César, *disputant et juventuti tradunt,* les druides, dit-il, discutent ces doctrines et les transmettent à la jeunesse[1]. Mais ces *Triades* et ces discussions roulaient bien plus encore sur la transmigration des âmes, sur la nature de la divinité et sur ses formes diverses[2], sur l'autre vie qui était le prolongement et la continuation de celle-ci dans un autre monde[3], sur les justes qui se rendaient au moment même de leur mort, dans ce monde plus heureux de *Gwinfyd* sans perdre la mémoire[4], sur les coupables qui retombaient dans cet abîme ténébreux d'*Annwn*[5], monde des germes, pour recommencer, avec la perte de la mémoire, une existence nouvelle dans

1. César, *de Bello gallico*, VI, p. 14, c. 5. M. de la Villemarqué, *Barzaz breiz*, *Ar rannou*, les *Séries*, p. 2.

2. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V. 31.

3. *L'orbe alio* de Lucain (*Pharsale*, I, v. 456) est le cercle de *Gwinfyd*.

4. *Triade* XXXII, *chôf cysefin*, la mémoire première.

5. *Triade* XXI, *angen*, *anghos ac angen*, c'est-à-dire, nécessité, privation de mémoire et mort.

d'autres corps; sur cette terre *Abred* qui devait finir par l'eau et par le feu[1], bien que l'univers, κόσμος, fût lui-même impérissable. Enfin, ils racontaient à leurs disciples les migrations des Celtes, les unes venues directement par la vallée du Danube, les autres, plus récentes, venues, en traversant le Rhin, sous le nom de Belges, après un long séjour dans le nord[2]. Ils ajoutaient encore beaucoup de choses sur la fusion de ces deux migrations, sorties toutes deux de l'Asie; sur la communauté de leur religion et de leur langage, et sur l'unité de la race celtique qui descendait tout

1. Strabon, l. IV, c. 197. Il semble toutefois que, suivant l'enseignement secret des druides, il fallait prendre cette pensée au sens moral. Voici la triade correspondant au mot de Strabon : « *Tri pheth sydd ar en cynnydd : tan sef goleuni, dëall sef gwirionedd, ag enaid sef bywyd; a gorfod a wnant ar bob peth, ag yna diwedd Abred* ; » c'est-à-dire trois choses vont toujours en s'accroissant, le feu ou la lumière, l'intelligence ou la vérité, l'esprit ou la vie, et elles l'emporteront sur toutes les autres choses, et alors *Abred* sera détruit. Triade XLI.

2. Ammien Marcellin, l. XV, c. 9. C'est ce passage qui donne son vrai sens au mot de César, *Belgas ortos à Germanis*, mot dont les Allemands abusent pour établir que les Celtes sont d'origine germanique. Cf., M. Kunsberg, p. 121 et 211.

entière de Dis Pater[1] et se perdait dans la nuit des temps.

Il y avait aussi une tradition de discipline militaire. Certaines opérations stratégiques se reproduisaient dans un grand nombres de campagnes. On verra même, plus loin, Vercingétorix remporter un succès non loin d'Avaricum (Bourges) par l'emploi d'un stratagème qui avait déjà réussi à un autre brenn gaulois devant Delphes. Vercingétorix étudia aussi l'art oratoire ; on voit dans ses discours à ses guerriers, avec ces images hardies qui plaisaient aux Gaulois, qu'il comptait sur toutes les ressources de la parole[2].

Quoique cet enseignement fût tout oral, ce qui arrive toujours, comme pour la poésie dans les premiers âges des nations, les druides connaissaient cependant l'écriture. En la proscrivant comme procédé d'enseignement, ils s'en servaient pour la rédaction des actes publics ou pour leurs

1. Dis Pater ne peut être Teutatès, comme on l'a dit, puisque c'est un dieu de la nuit et du temps, une sorte de Κρόνος celtique. C'était le dieu de *l'Annwn*, voyez Triade XIV, *dechre yn Annwn*.

2. Voyez les discours de Vercingétorix, César, *de Bello gallico*, l. VII, c. 20, 29, 64, 66 et 89.

relations entre eux[1]. C'étaient les lettres de l'alphabet grec qu'ils employaient pour rendre plus ou moins exactement, d'après l'identité ou la ressemblance des sons, les mots de leur idiome celtique. On en est assuré par deux témoignages formels des anciens[2], par les légendes d'un certain nombre de monnaies gauloises, et par d'anciennes inscriptions en langue celtique. Pourtant, au temps de la guerre de l'Indépendance, on se servait aussi des lettres latines pour les médailles et les inscriptions celtiques. Bien plus, dans le même temps, on parlait déjà latin çà et là, dans toute la Gaule et même dans le Nord. César, par exemple, écrivait en grec une lettre à Quintus Cicéron, son lieutenant, de peur qu'elle ne fût comprise si elle était écrite en latin, et si elle venait à tomber entre les mains des Gaulois[3]. Cela s'explique par l'affluence et la richesse des marchands italiens qui possédaient des entrepôts et des comptoirs dans la plupart des villes gauloises[4]. Cela

1. César, *de Bello gallico*, VI, 14. Pour les lettres jetées dans les bûchers, voyez Diodore de Sicile, l. V, c. 28.

2. *Ibid.*, I, 29, VI, 14.

3. César, *de Bello gallico*, V, 48.

4. Cicéron, *Oratio pro M. Fonteio.*

s'explique encore par la ressemblance du latin et du celte, ressemblance qu'on peut encore constater en comparant le latin avec l'irlandais, le gallois, l'erse ou gaëlique d'Écosse, le bas-breton et les autres dialectes néoceltiques. Du reste, celte et latin, comme d'autres idiomes européens, viennent également de l'ancien sanscrit, parlé par les Aryas avant leurs invasions en Europe[1]. Nous croyons, comme on l'a dit, d'après les textes, que tous les fils des nobles gaulois étaient envoyés dans les écoles druidiques; mais ceux-là seuls, pensons-nous, y restaient les vingt années dont parle Pomponius Méla, qui devaient être incorporés dans la caste des druides, *nonnulli*, c'est le mot de César[2], le petit nombre. Dans un temps où les communications avec le Midi étaient devenues si fréquentes par la commerçante vallée du Rhône, Keltil, qui avait tant d'influence dans les diverses cités gauloises, dut envoyer son fils à Aix, à Mar-

1. M. Pictet, *Affinité des langues celtiques avec le sanscrit*, 1837, et les *Origines européennes ou les Aryas primitifs*, 1862, ouvrage couronné par l'Institut. Voyez aussi de M. Diefenbach les *Origines europeæ*, 1861, où ce philologue est revenu sur une partie des erreurs que renfermait son livre *Celtica*.

2. César, *de Bello gallico*, l. VI, c. 14.

seille, à Nîmes, à Narbonne, et dans toute cette florissante Narbonnaise où l'on parlait le grec et le latin comme le gaulois[1], pour y apprendre les usages des Romains. On a dit que Vercingétorix s'était rendu à Rome; mais cette assertion vient d'un texte de Dion Cassius mal interprêté, et ne repose sur aucun autre témoignage ancien.

En Gaule les familles étaient alors divisées par des haines politiques profondes, comme il arrive souvent dans les temps de crises sociales. Le mal passant presque à l'état d'institution acceptée, il y avait dans chaque cité deux partis opposés qu'on appelait fédérations. L'un se composait surtout de partisans de l'aristocratie, druides opulents, remuants, ou chefs de tribus et même de clans en relations avec les marchands romains qui s'étaient établis, pour faire fortune, dans ces fertiles contrées[2]. C'est pour ce parti que le mot de César était vrai : « le peuple est mis au rang des esclaves; il n'ose rien par lui-même et n'est admis à aucune délibération. » Ils s'étaient trouvés en rapports directs et fréquents avec les Romains,

1. Justin, l. XL, c. 4.
2. Cicéron, *Pro Fonteio*.

surtout depuis la colonisation de la ville celtique d'Aix par le proconsul C. Sextius, en 124 avant notre ère, surtout encore depuis la défaite, en 121, de la grande ligue des Arvernes, des Allobroges et des Ruthènes, sous Bituit, grand chef des Arvernes, et où l'armée de cette ligue de la Gaule méridionale, armée forte de 200,000 hommes, avait été écrasée par le consul Fabius au confluent de l'Isère et du Rhône. La Narbonnaise étant ainsi soumise, et les vaincus tellement affaiblis qu'ils ne purent même se joindre aux Belges contre les Cimbres et les Teutons, les Romains s'étaient répandus, tantôt de vive force, tantôt et le plus souvent par le commerce, dans toute la vallée du Rhône, dans les plaines de la Saône et dans les vallées adjacentes. Ainsi, les chefs gaulois dont on a parlé plus haut, n'avaient pris à la civilisation romaine, par ce contact, que son luxe, son esprit d'intrigue et de domination et ses vices. Ces chefs formaient dans toutes les cités situées sur ce parcours, ce qu'on appelait le parti romain. Leur but était de conserver la Gaule morcelée en un certain nombre de petits états séparés, où chacun d'eux pourrait jouir de plus en plus des richesses, des priviléges de caste, et des dignités, soit dans les

sénats, soit dans le gouvernement de chaque cité[1].

D'autres chefs gaulois, au contraire, voulaient suivre ce mouvement de transformation qui s'opérait depuis un siècle en Gaule, et, à l'inverse de leurs adversaires, ils reconnaissaient des droits au peuple en transportant la décision sur les affaires importantes, non plus seulement dans le sénat de chaque cité, mais dans le *Concilium publicum*, où chaque gaulois était admis, et qu'on appelait aussi la *Civitas*. Ils voulaient, pour changer un besoin social en une institution politique, réunir toutes les cités celtiques autour d'une cité plus importante, celle des Arvernes, celle des Séquanais, celle des Bituriges, celle des Helvètes, celle des Éduens. C'était le parti national ou antiromain. De plus, tous les chefs de ce parti, dans les grandes cités, aspirant à une certaine unité gauloise, s'étaient rapprochés les uns des autres par la communauté d'un même dessein, par l'amitié, par de mutuelles alliances. Keltil, le chef du parti national chez les Arvernes ayant donné à sa cité le premier rang, *principatum*, la primauté, Gergovie était devenue

1. César, *de Bello gallico*, II, 1.

une sorte de capitale momentanée de toutes les cités celtiques, c'est-à-dire, la ville politiquement la plus importante de la Gaule. Keltil avait un frère nommé Gabanition, qui jouissait comme lui d'une grande fortune. Celui-ci devint jaloux de son frère, réélu sans doute, d'année en année, comme premier magistrat des Arvernes. Il se mit à la tête du parti romain contre son frère, avec son neveu Épadnax. Puis, il accusa Keltil d'aspirer à la royauté, accusation dont les partisans de l'aristocratie se servaient ordinairement pour perdre les chefs du parti national, quand ceux-ci leur portaient ombrage, Orgétorix, Dubnorix, Keltil. Les Gaulois, Celtes, Belges ou Aquitains formaient, ainsi qu'on l'a vu, de petites républiques depuis un temps immémorial. Strabon l'affirme positivement[1], et César le confirme pour beaucoup de cités[2], et en particulier pour celle des Éduens. Or, le chef ou vergobret convaincu d'avoir aspiré

1. Strabon, Ἕνα δ' ἡγεμόνα ἡροῦντο κατ' ἐνιαυτὸν, l. v, c. 197.

2. César, *de Bello gallico*, VII, 32 : « Singuli magistratus antiquitus creari atque regiam potestatem obtinere consuêssent. » César, ibid., I, 16 : « Summus magistratus quem Vergobretum appellant... creatur annuus, et vitæ necisque in suos habet potestatem. » Voyez aussi, II, 3.

à la royauté était, d'après les usages des Gaulois, condamné au supplice du feu. Lucanius fit condamner son frère dans une assemblée de la cité ou *Concilium publicum*, c'est-à-dire dans une réunion où dominaient ses clients et la noblesse romaine. L'infortuné Kaeso expira dans les flammes; son fils pouvait alors avoir environ vingt ans.

Mais que devint celui-ci pendant les neuf années qui s'écoulèrent jusqu'à l'insurrection des Arvernes, c'est-à-dire, de l'année 61 à 52 avant notre ère? Il ne se déclara pas d'abord contre les Romains, ce qui le fit même accuser d'avoir reçu des bienfaits de César[1]. Il vit celui-ci dans l'assemblée de tous les députés de la Gaule qui suivit la guerre des Helvètes, et où se rendirent « les premiers de toutes les cités. » L'adroit prince qui, secondé par les intrigues du druide éduen Divitiac, joua avec tous ces chefs gaulois un rôle conciliateur, dans le but de faire passer de nouveau la primauté aux Éduens, essaya d'attirer dans son parti Vercingétorix, comme il avait

1. César, *de Bello gallico*, l. I, VII, 4.
2. Dion Cassius, l. XL, p. 140.

attiré son cousin, le jeune Épadnax. Vercingétorix conserva les grands biens de son père, et César crut s'être montré généreux en n'accomplissant pas lui-même ou en n'autorisant pas en faveur de Gabanition cet acte de spoliation. Par le fait même de la mort de Keltil, le parti romain triompha chez les Arvernes; Gabanition avait remplacé son frère à Gergovie. Vercingétorix ne songeait qu'à se faire oublier, refoulant dans son cœur des sentiments qui, en éclatant trop tôt, eussent été un obstacle à ses desseins, évitant les regards d'un oncle soupçonneux et jaloux, visitant quelques chefs des autres cités, et vivant au milieu de ses vassaux comme un obscur chef de clan dans la montagne. Avec sa nature ardente, il dut même éprouver, en voyant la discipline et la supériorité militaire des Romains[1], des hésitations, des découragements, mal jugés ensuite et par les Arvernes du parti romain, toujours envieux, et par les partisans extrêmes de la cause nationale, comme Critognat, toujours mécontents. La victoire de César sur le suève Arioviste, ou plutôt Ærfest, fit, comme le voulaient Divitiac et César, passer la primauté

1. Voyez sur ce sujet, Dion Cassius, II, 20.

politique, des Arvernes, qui en avaient joui sous Keltil, aux Éduens qui la possédaient auparavant.

Mais quel spectacle Vercingétorix n'eut-il pas bientôt sous les yeux? Ils vit les Nerviens qui s'étaient mis sous le brenn Boduognat[1], à la tête de la ligue des Belges, exterminés, population et soldats, par milliers, au point que de leurs six cents sénateurs, il ne resta plus que trois, et que la race, et jusqu'au nom des Nerviens, furent presque anéantis[2]; les Bretons, envahis sans avoir eu aucun rapport avec les Romains, leur sénat mis à mort et toute la population valide tuée ou vendue à l'encan; puis, envahis aussi en 56, les montagnards des Alpes pennines, les habitants du Cotentin jusqu'à Évreux, sous le même brenn, Viridovix, toutes les peuplades de l'Aquitaine occidentale; et, en 54, malgré la victoire d'Ambiorix sur les lieutenants Sabinus et Cotta, tous les Belges unis de nouveau, soumis encore, ainsi qu'en 53, les Sénonais et les Carnutes. Il vit tous ces peuples gaulois, qui n'avaient jamais attaqué César et qui ne faisaient que défendre leur patrie et leur indé-

1. De l'irland. *bod*, victoire et du celte *gnatos*, fils, Boduognat, fils de la victoire.

2. César, *de Bello gallico*, l. II, c. 28.

pendance, tués en si grand nombre, dit Plutarque, que les Romains passaient les rivières et les étangs sur les corps morts dont ils étaient remplis[1]. Il vit enfin les chefs les plus populaires de ces cités poursuivis et mis à mort par l'ordre de César, Dubnorix, Induciomar, Accon. Ambiorix, après sa victoire sur les Romains, avait bien pu, grâce à la fidélité de quelques vassaux, échapper non pas à l'épée des légionnaires, mais au poignard des émissaires de César[2]; mais, dans sa course errante, poursuivi avec acharnement de caverne en caverne et de forêt en forêt, le roi ou grand chef des Ardennes pouvait enfin être surpris et succomber d'un jour à l'autre. Pour régulariser la soumission de la Gaule et l'avoir constamment sous la main, César tenait chaque année, au printemps, une assemblée générale où devaient assister, comme députés, les principaux nobles de chaque cité. Aussi se manifestait-il, sur tous les points de la Gaule, des dispositions à une insurrection générale qui n'attendait qu'une occasion favorable pour éclater, et que César est obligé lui-

1. Plutarque, *Vie de César*, c. 22.
2. César, *de Bello gallico*, VI, 30.

même de reconnaître. « En apprenant la défaite et la mort de Sabinus, écrivait-il en 54, presque toutes les cités de la Gaule se préparaient à la guerre ; elles envoyaient des messagers et des ambassades de tous côtés ; elles examinaient quelle résolution il leur restait à prendre, comment elles devaient commencer la guerre, et tenaient, la nuit, des assemblées dans les lieux solitaires..... Je ne sais, d'ailleurs, s'il faut s'étonner, sans parler de beaucoup d'autres motifs, qu'une nation qui s'était placée au-dessus de toutes les autres par ses vertus guerrières ait ressenti la plus profonde douleur en se voyant abaissée au point de subir le joug des Romains[1]. »

Donc, Vercingétorix en voyant que la Gaule s'était perdue en se divisant, et ayant, d'ailleurs, hérité du courage et des desseins de son père, résolut de rendre sa patrie à elle-même, en formant une confédération de toutes les cités gauloises. Cette confédération devait embrasser d'abord les populations celtiques proprement dites, Sénonais, Pictons, Turons, Aulerkes, Lemovikes, Andes, s'étendant, à l'ouest, dans toute la confédération

1. César, *de Bello gallico*, l. v, c. 53 et 54.

armorikaine jusqu'aux rochers de la mer des Gaules, jusqu'aux rivages de l'Océan britannique. Par Luctère, le plus puissant chef des Cadurkes, et qui avait dans son vasselage la ville d'Uxellodunum (Puy d'Issolu), il comptait rallier à la cause nationale l'Aquitaine occidentale, Ruthènes, Gabales, Auskes, Tarbelles, Nitiobriges, rappeler la Narbonnaise au souvenir de son ancienne indépendance, et même paraître en armes sur les limites de la Province. Quant aux Belges, épuisés par ces deux terribles guerres qu'ils avaient soutenues seuls, en 57 et en 53, contre les Romains, ils voudraient eux-mêmes entrer dans la ligue de tous les Gaulois, quand le moment serait venu. Vercingétorix trouvait entre eux et les Celtes un intermédiaire naturel dans les peuples celto-belges des bords de la Seine, les Parisiens, par exemple, qui s'étaient empressés d'entrer des premiers dans la confédération. D'ailleurs, Ambiorix avait dit : « que rien de ce qui était gaulois ne pouvait être indifférent aux Belges,.... et que des Gaulois ne pouvaient refuser à d'autres Gaulois de combattre avec eux, surtout quand on prenait le dessein de reconquérir la liberté commune,.... et quand ce dessein était pris d'un commun ac-

cord par la Gaule entière[1]. » En formant cette confédération, Vercingétorix sentait qu'il ne faisait que faire passer à l'état d'institution un besoin de rapprochement, que toutes les peuplades ou cités gauloises éprouvaient déjà bien avant lui. Les confédérations particulières devenant de plus en plus nombreuses autour des cités qui obtenaient le principat, les monnaies tendant à s'unifier avec les emblèmes nationaux, sanglier ou surbur, cheval, alauda ou alouette, signes et cercles druidiques, ne lui laissaient aucun doute à cet égard. Tous les Gaulois parlaient la même langue ou des dialectes de la même langue[2]; ils avaient tous des gouvernements électifs, une histoire commune, dont ils étaient fiers comme de leur nom de race, Belges, Celtes, Aquitains; ils étaient unis par le lien le plus puissant qui soit au monde, la même religion[3]; ils se disaient tous frères, tous fils du Dis

1. César, *de Bello gallico*, l. v, c. 27.

2. Strabon : Ἐνίους μικρὸν παραλάττοντας ταῖς γλώτταις, l. iv, c. 1.

3. On a beaucoup discuté ce point, les uns ne voyant la religion druidique que chez les prétendus Kimris, les autres ne la voyant que chez les Celtes. Strabon déclare formellement qu'elle était celle de tous les peuples de la Gaule; l. iv, c. 197 :

Pater[1]; c'était là leur premier dogme. Ce fut aussi la pensée qui, peu à peu, s'empara de l'âme entière de Vercingétorix; et l'on ne s'étonnera pas de voir tous ses discours et tous ses actes se résumer en un mot « la liberté commune », le « salut commun, » « l'unité de toute la Gaule. » Ce fut en pleine insurrection contre les Romains qu'il envoya des députés dans les cités. Mais il avait déjà commencé à former secrètement sa confédération[2], soit par lui-même, soit par des amis sûrs, comme le cadurke Luctère, qui paraît avoir été, avec les chefs des Carnutes, le premier confident de ses desseins. Au moment où le grand ébranlement se fit sentir de la Méditerranée à la Seine, et, par un contre-coup inévitable, jusqu'au Rhin, il envoya ouver-

« παρὰ πᾶσι δ'ὡς ἐπίπαν, τρία φῦλα τῶν τιμωμένων διαφερόντως ἐστὶ βάρδοι τε καὶ οὐάτεις, καὶ δρύιδαι. » César dit aussi, VI, 16 : « Natio est omnium Gallorum admodum dedita religionibus, » et c'est alors qu'il parle des dieux gaulois. — On trouve aussi des inscriptions de druides et de druidesses chez les Belges, par exemple dans Gruter, celle de la druidesse de Metz.

1. César, *de Bello gallico*, l. VI, c. 18 : « Galli se omnes ab Dite Patre prognatos prædicant, idque ab druidibus proditum dicunt. »

2. César, *de Bello gallico*, VII, 4.

tement, cette fois, des députés à ces cités, en leur faisant dire, suivant le texte même des *Commentaires*, « de rester fidèles à l'alliance qu'ils avaient formée ensemble[1]. » Cette alliance était donc déjà formée auparavant. Du reste, Plutarque affirme positivement qu'elle était secrètement préparée, et depuis longtemps[2]. Le malheur d'Accon, patriote carnute mis à mort par César, fut la cause immédiate de ce grand soulèvement, et l'indignation était à son comble dans toute la Gaule. A Rome, où le pouvoir militaire inauguré par Marius, Cinna et Sylla déplaisait aux patriciens qui craignaient justement de voir en lui leur continuateur, César n'était pas aimé du Sénat, dont plusieurs membres partisans de la république et du gouvernement consulaire, avaient proposé de le livrer à ses ennemis pour le punir d'avoir violé les traités, en les attaquant[3]. Ils sentaient, comme l'observe finement Plutarque, que ses victoires en Gaule étaient autant de défaites pour la république romaine. César venait aussi d'y perdre Clodius, tué par Milon, Clodius, son agent le plus actif à l'intérieur.

1. César, *de Bello gallico*, VII, 4.
2. Plutarque, *Vie de César*, c. 28.
3. César, *de Bello gallico*, l. I, c.

De sorte que César y restait, d'une part, avec une partie de la plèbe, gagnée par l'or pris aux Gaulois, démoralisée, découragée et amoindrie de plus en plus par la politique étroite et tout aristocratique des patriciens depuis la mort de Tiberius Gracchus; et, d'autre part, en présence du Sénat qu'il avait irrité et qui se méfiait de lui. Vercingétorix pensa que le moment était favorable pour l'exécution de son dessein. Il était jeune, puissant et riche. Il pouvait vivre heureux au milieu de ses vassaux dans ses domaines; mais sa patrie était malheureuse, asservie, et, comme la suite le fera voir, comme il le dit plusieurs fois lui-même[1], il aimait mieux mourir que de la voir soumise à une domination étrangère. C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il commença rapidement, en plein hiver et après de longs préparatifs, sa campagne contre César, alors éloigné et tout occupé à relever et à fortifier son parti en Italie. « Tout se réunissait, dit Plutarque, pour faire de cette guerre la plus importante et la plus terrible de toutes. Une jeunesse nombreuse et brillante, des armes rassemblées de toutes parts, des fonds énormes réunis en

1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, l. XI, p. 140.

une masse commune, des villes toutes prêtes, des lieux inaccessibles pour s'y défendre. On était alors dans le fort de l'hiver; les sources et les fleuves étaient gelés; les forêts étaient couvertes de neige; les torrents avaient rempli les campagnes d'eaux stagnantes; les routes étaient ou ensevelies sous des monceaux de neige, ou inondées par les eaux des marais et des fleuves débordés: tout faisait croire aux Gaulois que César ne pourrait les attaquer[1]. Cette insurrection générale de la Gaule, à la tête de laquelle se trouvaient les Arvernes et les Carnutes, éclata vers le milieu de janvier de l'année 52.

1. Plutarque, *Vie de César*, c. 28.

II

Insurrection générale. — Vercingétorix chez les Carnutes. — Passage des Cévennes, par César, au milieu de l'hiver. — Marche de César pour soumettre la Celtique. — Conseil général des chefs gaulois sous Noviodunum. — Plan de campagne proposé et exécuté par Vercingétorix. — Siége d'Avaricum. — Séjour et opérations de Vercingétorix au camp de Sainte-Radegonde.

La Gaule entière était agitée ; nulle part elle ne l'était avec autant de violence que chez les Carnutes. En prononçant le nom d'Accon, leur malheureux compatriote, ils frémissaient, ils se réunissaient, ils couraient aux armes. Sûr d'avoir tout préparé pour une insurrection générale, Vercingétorix parut tout à coup au milieu d'eux. Chez les Carnutes où dominaient surtout les druides, et où se trouvait leur principal sanctuaire en Gaule, tout se couvrait d'une couleur religieuse. Ce fut au fond d'une forêt de chênes, voisine d'Autricum (Chartres), que les druides entraînèrent Vercingétorix et beaucoup de chefs gaulois, dans le silence de la nuit, quand la terre était couverte

de neige[1]. Tous se disposèrent autour d'un dolmen et d'un menhir que la tradition y voit encore aujourd'hui, et les druides, revêtus de leurs longues robes, placés sur ces monuments de leur culte, tenaient eux-mêmes les enseignes militaires. Il y avait dans cette réunion nocturne les députés de beaucoup de cités celtiques, en particulier de celles des Arvernes, des Bituriges, des Séquanais et des Carnutes. Vercingétorix se faisait surtout remarquer parmi eux. Par ses paroles hardies et fières, il releva tous les courages en rappelant aux Gaulois « leurs anciens droits, leur antique liberté », et en leur annonçant que tout était prêt pour la reconquérir[2]. Tous les conjurés en firent le serment à la fois, pendant que les druides agitaient sur l'assemblée entière ces étendards, emblèmes toujours si chers de la patrie, surtout quand elle était si malheureuse. Plus ardents encore que les autres, parce qu'ils avaient toujours devant les yeux l'image d'Accon, égorgé par César, les Carnutes promirent de commencer l'œuvre de la délivrance, et le serment que tous ve-

1. César, *de Bello gallico*, VII, 1.
2. Florus, *Epitome de Tito Livio*, I. 45.

naient de faire remplaça les otages qu'il eut fallu leur donner comme garantie de fidélité, en temps ordinaire. On s'engageait aussi à garder le secret, afin d'être plus sûrs de surprendre les légions disséminées à Vienne, à Langres et à Trèves. Vercingétorix tint un grand nombre d'assemblées de ce genre pendant la nuit et dans les clairières des forêts, surtout au temps des fêtes religieuses, pour enflammer davantage les esprits, et associer, dans la ferveur de ses sentiments patriotiques, Ésus, Camoul et Teutatès au succès de son entreprise. La vue de Vercingétorix, qui leur apparut tout à coup au milieu de tant de maux, frappa vivement les esprits des Celtes toujours disposés, dit Strabon, à embrasser avec ardeur une cause généreuse. « C'est alors, dit Florus, que parut chez les Carnutes ce guerrier à la taille, aux armes et à l'air redoutables, et dont le nom même inspirait la terreur, Vercingétorix [1]. »

Les légions romaines étant ainsi dispersées, et César ne pouvant s'aventurer seul dans la Gaule pour les réunir, il fallut prendre brusquement l'offensive. Les Carnutes commencèrent les opéra-

1. Florus, *Epitome de Tito Livio*, I, 45.

tions. D'un coup de main ils enlevèrent une des villes de leur cité *Genabum* (Orléans)[1] où dominait le parti romain, grâce à un certain nombre de négociants de cette nation, qui avaient des entrepôts sur la Loire. Des Romains furent tués dans le combat. Le même jour Vercingétorix apprit ce succès à Gergovie, où il était retourné pour soulever la Celtique dans le midi pendant que les Carnutes la soulevaient dans le nord. Toutes ces petites républiques avaient, pour communiquer entre elles, un système de crieurs placés de distance en distance, et qui transmettaient les nouvelles d'une cité à l'autre. Genabum avait été enlevé au lever du soleil, Vercingétorix l'apprit vers la fin de la première veille, c'est-à-dire vers neuf heures du soir. Il y avait cinquante neuf lieues de Genabum à Gergovie. Les chefs chartrains Cotuat et Conetodun firent aussi connaître leur victoire, comme un signal général, à tous les peuples de la Gaule.

1. Genabum était Orléans, et non pas Gien. C'est ce que montre l'inscription trouvée à Orléans et expliquée par M. Léon Renier. (*Revue archéologique*. T. XI. 1865.)

Voyez aussi la dissertation intitulée *Carte de la Gaule*, par le général Creuly, p. 68. Encore aujourd'hui les habitants d'Orléans se nomment vulgairement les *Guébains*, *Genabenses*.

Aussitôt, Vercingétorix agit avec toute la rapidité qu'exigeaient les circonstances. Habitants des campagnes ou des villes, il souleva tous les Arvernes en leur parlant « de la liberté commune ; » et il enflamma sans peine ses vassaux ou clients qui avaient été ceux de Keltil. Il reprit Gergovie, dont il chassa le parti romain, et envoya son ami Luctère le cadurke pour soulever la Narbonnaise ; car il voulait que la Gaule entière fût libre. Il lança messagers sur messagers, pour dire à toutes les cités celtiques de s'armer; et celles-ci, toutes prêtes, d'après ce qui était convenu, s'empressèrent de lui envoyer leur contingent de troupes à Gergovie, avec le titre de brenn, chef ou commandant, déféré par chacune d'elles, ce qui le mettait régulièrement à la tête de toute l'armée gauloise. Il commença par établir une sévère discipline parmi ses troupes venues de tous les côtés, et habituées à obéir à leurs chefs de clans ou seigneurs, cherchant à les fondre ensemble pour en faire, ce qui était si difficile, une armée bien unie sous sa main : c'était de cette discipline de fer que venait la supériorité des légions romaines. Il s'applique à former une bonne et nombreuse cavalerie ; on va voir pourquoi il s'at-

tachait particulièrement à cette arme. Enfin, partit avec ses troupes pour Avaricum afin d faire triompher le parti national, là, comme à Ge govie et dans toutes les cités. Il songeait aussi couper la route que devrait suivre César, quand voudrait venir se mettre à la tête de ses légion

A ces nouvelles inattendues, César qui était Ravenne où il faisait des recrues, quitta cette vil en toute hâte, pour se rendre en Gaule. Pour cel il ne traversa pas, comme on l'a dit, les Alpes pa le Mont-Cenis, sa route ordinaire. Prenant auss tôt la route du nord-ouest, dans la direction de villes actuelles de Parme et de Gênes, toujours en continuant ses levées d'hommes sur sa route, même dans la Province, même dans la Narbonnaise, il réunit sous sa main, à Marseille, un corps d'armée d'environ 10,000 hommes. César n'avai dans l'esprit qu'une seule pensée : arriver à tou prix dans son quartier général à Langres, y réuni toutes ses légions, afin de tomber de tout leur poid sur la masse de l'armée gauloise. Pour cela, il fal lait forcer Vercingétorix à quitter sa position dan la Gaule centrale, à redescendre vers le sud, pou n'avoir pas à craindre de le voir venir se place entre les légions et lui, et l'envelopper au milie

des efforts qu'il allait faire pour les rejoindre. La route qu'il allait suivre était déjà hérissée de bien assez de dangers : mais César n'hésita pas.

Il donna l'ordre aux soldats, qu'il avait réunis à Marseille, de se porter chez les Helviens, voisins des Arvernes. Lui-même, avec une troupe peu considérable, se dirigea sur le même point, suivant la route actuelle de Nîmes, d'Alais, tournant au pied des montagnes Noires et des monts de l'Espinousse, remontant ensuite la vallée du Rhône vers Saint-Paul-trois-Châteaux, marchant toujours dans la direction du sud au nord. Les Helviens habitaient le Vivarais, nom qui vient de Viviers, leur principale ville au Moyen Age. Ils avaient pour capitale Alba, auparavant Helva, dont le nom s'était répandu à toute la cité des Helviens, et qui n'est plus que le village d'Aps (Ardèche), aujourd'hui en ruines.

Là ils se trouvèrent au pied des cimes les plus hautes et les plus dangereuses des Cévennes. Cette chaîne court, on le sait, sous différents noms, immense épine dorsale de la France, des Pyrénées aux Vosges. En face d'Aps, la contrée se hérisse de hautes montagnes abruptes et sombres, tourmentées plus qu'ailleurs, par l'action des

anciens volcans, qui, avant l'apparition de l'homme dans cette contrée, l'ont soulevée avec une violence extrême, déchirée sur ses flancs par d'affreux précipices et d'énormes rochers basaltiques, et sillonnée de grandes coulées de lave : c'est la partie la plus horrible des Cévennes, les montagnes du Gévaudan. C'est là pourtant que César voulut franchir ces montagnes, et cela, pour deux raisons. La première était qu'il menaçait ainsi Gergovie, et forçait Vercingétorix à venir la défendre[1] ; la seconde, qu'il y avait en effet un sentier, le plus souvent suivi par les voyageurs, et qui, passant par le col de Saint-Cirgues, conduisait directement sur le versant occidental des montagnes dans la vallée de l'Allier.

A Aps César avait opéré sa jonction avec les petits corps d'armée venus directement de Marseille. Les légions romaines s'avançaient dans les défilés des montagnes, et les gravissaient avec beaucoup de peine. La neige tombait toujours en abondance. A partir de la rive droite de l'Ardèche, où commence l'escalade, les pentes s'élèvent tout à coup raides et difficiles, se dressant

1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, l. XL, p. 136.

en masses escarpées et en rochers à pic, depuis les monts de l'Argentière. Cette année, l'hiver avait pour ainsi dire joint ses efforts à ceux de la nature pour rendre infranchissable ce rempart de l'indépendance gauloise. Une neige plus épaisse que de coutume avait recouvert ces rochers, ainsi que le sentier qu'il fallait suivre pour arriver sur la crête. La colonne s'avançait lentement, en longue file, en suivant les sinuosités des montagnes dans la direction de Saint-Cirgues. Elle était précédée de pionniers qui, la pioche ou la pelle à la main, brisaient cette glace épaisse, enlevaient cette neige de six pieds de profondeur, et découvraient enfin, après des fatigues inouïes, les sentiers qu'il fallait suivre. Les légionnaires faisaient ce service à tour de rôle, et la colonne se remettait en mouvement. En tête des troupes on apercevait un homme d'une cinquantaine d'années, à la taille élevée, aux membres vigoureux, au visage un peu plein, aux yeux noirs et vifs, avec un air résolu et un grand front : c'était Jules César[1]. Il était le plus souvent à pied, quelquefois même la tête nue, quoiqu'il fût chauve. Enfin on cou-

1. Suétone, *Jules César*, XLV, LVII.

ronna la cime des montagnes, et l'on se trouva entre les sources de la Loire et de l'Allier. On franchit le col, et on vit s'ouvrir devant soi, à droite, la chaîne des monts du Vivarais, à gauche celle de la Margeride, et, devant soi, toute la vallée de l'Allier, vers laquelle on descendit aussitôt. Les soldats romains faisaient sept lieues par étape. En cinq journées, ils pouvaient être sous les murs de Gergovie. Les Arvernes effrayés rappelèrent avec instance Vercingétorix, qui abandonna, bien malgré lui, les environs d'Avaricum.

Alors César vit qu'il pouvait exécuter la seconde partie de son dessein qui était de gagner son quartier général sans que personne le soupçonnât, ami ou ennemi. Il avait établi son camp dans les environs de Brioude, où l'on vient de retrouver les traces d'un camp romain. Il en confia le commandement au jeune Brutus, l'un de ses lieutenants, avec l'ordre d'envoyer la cavalerie battre le pays et de le ravager dans tous les sens. « Je ne serai pas absent plus de trois jours, » dit-il en s'éloignant et ne s'ouvrant de son dessein, pas même à son lieutenant ; « je vais chercher le corps de cavalerie qui est à Vienne. » Il savait pourtant bien qu'il ne reviendrait jamais à ce camp de Brioude. Il se

dirigeait à franc étrier du côté de l'est, avec une escorte peu considérable, pour ne pas donner l'éveil aux éclaireurs de Vercingétorix ; il importait, pour le succès de son dessein, qu'on le crût toujours au camp de Brioude.

Il marchait dans la direction de Vienne, franchissant au galop les défilés des montagnes du Velay, vers la Chaise-Dieu et les montagnes du Forez et du Vivarais, par la route actuelle de Chambez, de Terre-Noire et de Condrieu. Il arriva enfin dans la capitale des Allobroges. A Vienne, il trouva un corps de cavalerie qu'il y avait mis en dépôt. Puis, reprenant sa course comme auparavant, et marchant jour et nuit vers le nord, il traversa, toujours en déguisant sa marche, les pays des Ségusiaves, des Insubres, des Ambarres, et entra enfin, dans celui des Éduens. Les Gaulois s'étonnaient en voyant passer ce groupe de cavaliers, et ne se doutaient guère qu'ils avaient au milieu d'eux, entre leurs mains, leur mortel ennemi. Fait singulier, ce fut chez les Éduens qu'il se crut le plus en danger ; sans doute à cause des anciens partisans de Dubnorix, le chef du parti national, qu'il avait fait mettre à mort. « Mais s'ils trament contre moi quelque dessein

hostile, se disait-il, je les préviendrai par ma rapidité[1]. »

Alors, remontant toujours la rive droite de l'Arar (Saône), ayant à sa droite, de l'autre côté de la rivière, les Séquanais, et à sa gauche les Éduens avec leurs principales villes, Cabillonum (Châlon-sur-Saône), Bibracte (Autun), puis Alésia (Alise-Sainte-Reine), qui devait devenir si célèbre, il arriva enfin, avec sa petite escorte, car il précédait sa cavalerie, à Andomatunum (Langres), où deux légions étaient en quartier d'hiver. Il se mit à leur tête et les conduisit à Agiedincum (Sens). Là, concentrant les diverses divisions de son armée, il les réunit aux quatre légions qui y étaient sous les ordres de Labienus. Il se trouvait enfin, de nouveau, à la tête de toute son armée, composée des deuxième, troisième, quatrième, septième, huitième, neuvième, dixième, onzième, douzième et quatorzième légions. Cette marche étonnante, au milieu de tant de populations irritées, fit une grande impression sur les esprits. « César, écrit Florus, se trouva au cœur de la Gaule avant qu'on ne redoutât son arrivée sur la frontière. »

1. Paul Orose, *Histoires*, l. VI, ch. 11.

Aussitôt après la jonction des légions, le lieutenant Brutus évacua le camp de Brioude pour les rejoindre, et Vercingétorix regagna en toute hâte, avec l'armée gauloise, sa position au centre de la contrée. Il vint assiéger la *Gergovia* des Boïens, désignée dans les plus anciens manuscrits des *Commentaires* sous le nom de Gorgobine. La position de cette ville est peut-être le point le plus obscur et le plus contesté de la géographie de cette époque. A nos yeux la *Gergovia* des Boïens s'élevait au milieu des marais, où est située aujourd'hui la petite ville de la Guerche. C'était la capitale de la Boïa[1]. La Boïa était une petite cité fondée par César après la guerre des Helvètes pour protéger les Éduens contre le parti national chez les Bituriges et contre les Arvernes, regardés par les Éduens comme leurs plus puissants et leurs plus dangereux rivaux. Elle confinait donc, en formant une sorte d'ovale, dont il nous serait facile de décrire le contour, du côté de l'est aux Éduens, à l'ouest aux Bituriges et au sud aux Arvernes, qu'elle menaçait surtout. Prin-

1. Voyez pour d'autres opinions sur l'emplacement de la *Gergovia* des Boïens, *la question des Boïens de César*, par M. Brugière de Lamotte.

cipal oppide de la Boïa, la Gergovia des Boïens, depuis la Guerche, commandait la route qui, par Nevers, conduisait des deux cités redoutées jusqu'à la capitale des Éduens; c'était un fort détaché de Bibracte. Les Gaulois ne connaissaient guère d'autre moyen de prendre les villes que l'assaut. Et si, au lieu de le commander aussitôt, Vercingétorix resta, d'après notre calcul, au moins sept jours devant cette place, d'ailleurs forte d'assiette, c'est que sa véritable pensée était moins encore de l'emporter que de forcer César à entrer en campagne, avant les fourrages, en plein hiver, et de couvrir en même temps la Gergovia des Arvernes, dont la chute ou le salut pouvait décider de l'issue de la campagne. Vercingétorix avait sous ses ordres, outre ses crieurs, un corps d'éclaireurs nombreux et bien organisé qui le tenait au courant de tous les mouvements de l'ennemi. Cette manœuvre était d'autant plus heureuse que si César, en proie à la plus vive anxiété, refusait d'entrer en campagne et de venir débloquer les Boïens, il se perdait aux yeux des Gaulois comme étant trop faible pour secourir une ville alliée, éduenne, une cité qu'il avait fondée lui-même comme un poste des Romains au cœur de la Gaule,

Il le sentit et se décida, bien malgré lui[1], à commencer des opérations qu'il voulait remettre au printemps.

On ne racontera pas en détail tous les événements de cette campagne. Parti d'Agiedincum, (Sens), vers le milieu de janvier, avec six légions, de la cavalerie et des troupes auxiliaires, César arriva le lendemain à Vellaunodum (Château-Landon), qu'il eût pu laisser sur sa droite, mais qu'il voulut prendre pour qu'on ne pût lui couper les vivres sur ses derrières. De là, et au bout de deux jours de marche, il tomba sur Genabum (Orléans) qui, malgré son titre d'oppide, parce qu'il était protégé par la Loire, n'était nullement une ville de guerre; c'était une opulente ville de commerce où l'on n'avait fait aucun préparatif de résistance[2]. « César la pille, écrit-il lui-même, la brûle et la livre à ses soldats. » Il était si persuadé que ces riches négociants gaulois ne se défendraient pas, qu'il avait fait exécuter un mouvement tournant à deux légions, pour empêcher les Orléanais de s'en-

1. César, *de Bello gallico*, l. VII, c. 10.

2. Sur la question de Genabum, Gien, et sur toute cette marche de César, voir : *Étude sur les expéditions de Jules César dans les Carnutes*, par M. de Monvel.

fuir pendant la nuit à son arrivée. Ils furent arrêtés, en effet, sur le pont et dans la campagne. Tous les habitants furent égorgés avec leurs familles. César a même à ce moment un mot ingénieux, qui montre jusqu'où il poussait sa générosité envers les faibles. « On n'eut, dit-il, à en regretter que fort peu; » pour faire entendre que peu de gens réussirent à s'échapper parmi tous ces malheureux habitants, dont la plupart n'avait pris aucune part au soulèvement des Carnutes.

Après cet exploit, il marcha sur Noviodunum, qui est aujourd'hui Nouan-le-Fuselier[1], et qui, lui aussi, n'avait d'autre protection que les marais dont il était entouré. Cette ville se rendit sur-le-champ. Tout à coup, et pendant que la colonne romaine entrait dans la ville, on aperçut dans le lointain l'avant-garde de l'armée de Vercingétorix, qui, à la première nouvelle du mouvement de César, avait quitté la Boïa et débouchait dans la plaine. La cavalerie gauloise repoussa d'abord celle des Romains, mais César ayant

1. C'était déjà l'opinion de Lancelot; elle a été reprise depuis par les Allemands, MM. de Goeler et Heller, et par M. Léon Fallue. L'ouvrage de ce dernier est intitulé : *Conquête des Gaules; analyse raisonnée des Commentaires de Jules César.*

ensuite lancé un corps d'excellente cavalerie germanique, Vercingétorix se garda bien d'appuyer la sienne, parce qu'il voulait à tout prix éviter une affaire générale. Dès le début et avant le désastre d'Orléans, il avait formé un tout autre plan de campagne qu'il comptait suivre, et d'où devait sortir, suivant lui, le salut de la Gaule.

C'est dans la plaine qui s'étend au sud de Nouan-le-Fuselier qu'il réunit le lendemain tous les chefs gaulois en conseil de guerre : « Il faut, leur dit le jeune brenn, suivre dans cette campagne une tactique toute différente de celle qu'on a suivie jusqu'ici. Par tous les moyens en notre pouvoir, il faut s'attacher à un seul point, empêcher l'ennemi de se procurer des fourrages et des vivres. Rien ne nous est plus facile maintenant, avec notre nombreuse cavalerie. L'ennemi ne pourrait couper en ce moment les fourrages dont il a besoin. Donc, pour en avoir, il sera obligé de se disperser et d'aller en chercher dans les édifices isolés. Notre cavalerie le détruira ainsi en détail, et jusqu'au dernier homme. » Les édifices isolés, dont parlait l'orateur arverne, étaient de grands domaines de campagne situés souvent, soit sur la lisière des bois, soit sur les bords d'un cours d'eau, appartenant à de ri-

ches et même nobles gaulois, avec des terres cultivées, tout autour, par des fermiers et des esclaves. Ils devinrent, plus tard, les fameux *latifundia* des Romains.

Jusqu'ici toutes les paroles du brenn pouvaient satisfaire ceux qui l'écoutaient ; mais il avait une bien autre résolution à leur proposer. « Bien plus, » reprit-il alors, en s'inspirant lui-même des sentiments qui faisaient le fond de son caractère, « il faut, pour le salut général, sacrifier les intérêts particuliers. Oui, il faut brûler les bourgs, les édifices, depuis la Boïa jusqu'à l'endroit où nous sommes, et, dans tout ce vaste espace, partout où l'on croira que l'ennemi pourra se poster pour y chercher des fourrages et des vivres. » Tourné vers la Boïa, c'est-à-dire, vers l'est et regardant l'espace immense, le brenn, d'un geste hardi, traça comme un grand cercle de flammes autour de lui. Il indiquait tout le territoire des Bituriges et des cités environnantes. « Pour nous, nous aurons des approvisionnements en abondance. Les cités dans lesquelles nous combattrons nous les fourniront ; mais il n'en sera pas de même des Romains. Ou ils ne pourront supporter la famine, ou, s'ils se décident à quitter leur camp, ils ne le

pourront jamais sans danger. Qu'on les détruise ainsi un à un, ou qu'après les avoir épuisés, on leur prenne leur matériel de siége, peu importe. Leur matériel perdu, ils ne pourront continuer la guerre. » César était, en effet, forcé de prendre des villes pour nourrir son armée. C'est ce qui disposa les esprits à se soumettre à une motion encore plus importante. « Il faut, ajouta-t-il, brûler toutes les villes qui, par leurs fortifications, leur position, ne seraient pas à l'abri de tout danger. Il ne faut pas qu'elles deviennent un lieu de refuge pour les Gaulois qui refusent de prendre part à la guerre. Il ne faut pas que les Romains puissent encore les venir piller et y trouver des vivres en abondance. Toutes ces mesures sont bien cruelles, je l'avoue, mais il l'est bien plus encore de voir nos enfants et nos femmes emmenés en captivité, et de mourir ensuite nous-mêmes. Vous connaissez César ; c'est là, vous le savez, le sort qu'il réserve à ceux qu'il a vaincus[1]. » Ces dernières paroles attristent, quand on songe que le jeune brenn annonçait ainsi sa propre destinée et l'acceptait d'avance en vue de la patrie.

1. Cesar, *de Bello gallico*, l. VII, c. 14.

Il avait su non-seulement parler à la raison, mais frapper au cœur. Des marques du plus grand enthousiasme éclatèrent autour de lui, et se prolongèrent dans les rangs des Gaulois. Tous ces guerriers heurtaient, en poussant des cris, leurs boucliers les uns contre les autres, en signe d'assentiment. Pour ne pas laisser se refroidir leur ardeur, Vercingétorix lança, dans toutes les directions, des cavaliers avec des torches à la main. En un seul jour, plus de vingt villes des Bituriges furent incendiées. Quand la décision des chefs eut été connue par les crieurs, toutes les cités voisines, celles des Carnutes et les autres, imitèrent l'exemple que leur donnaient les Bituriges. Les populations celtiques étaient dans une grande douleur; mais elles se résignaient patriotiquement à tant de pertes, comme on l'a vu dans tous les malheurs de cette noble nation, en songeant qu'on sauverait ainsi la patrie. Partout où les regards se portaient, on voyait s'élever les flammes des incendies. Les deux armées s'avançaient comme entre deux murailles de feu.

Pour échapper à la famine, les Romains marchèrent aussitôt sur Avaricum (Bourges), avant qu'on ne l'eût réduite en cendres. C'était une des

cités les plus riches de la Gaule. Fallait-il la brûler? Fallait-il la défendre? Vercingétorix réunit de nouveau son conseil de guerre. Il déclara qu'on devait brûler Avaricum. Alors se produisit une scène trop émouvante, puisqu'elle devait amener de nouvelles calamités. Les députés des Bituriges s'avancent au milieu du conseil; ils se jettent aux pieds des chefs gaulois en pleurant. « C'est la plus belle ville de presque toute la Gaule, disaient-ils; c'est le rempart et l'ornement de notre cité! Ne nous forcez pas à l'incendier de nos propres mains. Nous sommes sûrs de pouvoir la défendre, à cause de la disposition des lieux. Elle est entourée de tous côtés par la rivière et par des marais; elle n'est accessible que par un seul point fort étroit que nous saurons tous défendre. » Les chefs gaulois, attendris, cédèrent à leurs prières. Vercingétorix seul maintint sa résolution. Il fallait brûler Avaricum; il fallait sauver la Gaule en forçant, par la famine, l'ennemi à la retraite. Mais les députés bituriges l'enveloppèrent de leurs supplications réitérées, et des gens du peuple entrèrent tout à coup dans l'assemblée, en grand nombre, en poussant de grands cris, et lui montrèrent que tout était perdu pour eux. C'est alors, c'est à la

vue de tout ce peuple en larmes que Vercingétorix céda, malgré sa raison[1], faute nouvelle, faute capitale, presque irréparable, et qui pouvait rendre inutiles tant de sacrifices courageusement accomplis jusque-là. Cependant, César venait d'asseoir fortement son camp au sud d'Avaricum.

Avaricum (Bourges), la capitale des Bituriges, s'élevait sur un plateau dont l'aspect est celui d'un vaste cône tronqué, ravineux et escarpé du côté du sud, doucement incliné et se fondant dans les marais et dans la plaine du côté du nord ; montagne surbaissée, ou plutôt hardiment coupée à ras, et dont une main surnaturelle et puissante n'aurait laissé que la base. C'était au nord, à l'est et à l'ouest qu'on voyait ces marais dont le dessèchement, pris et repris à diverses époques, n'a été achevé qu'il y a une trentaine d'années. Ces lacs étaient alimentés par l'Yèvre et l'Yévrette, ruisseaux qui se jettent dans l'Auron, rivière peu large, mais abondante, et qui, grossie du Tasseau, va se jeter dans le Cher à Vierzon, en laissant beaucoup d'eaux stagnantes le long de son parcours.

La ville était mise en état de défense. Une cein-

1. César, *de Bello gallico*, VII, 15. — Voyez *César chez les Bituriges*, par M. Hippolyte Boyer.

ture de remparts formés de grandes poutres de bois et de pierres de taille, alternativement rangées, formait l'enceinte et enveloppait la ville entière. L'enceinte était flanquée d'un certain nombre de tours qu'on avait recouvertes de cuirs, comme d'une sorte de blindage. La ville avait des rues régulières, des temples, une place publique. Comment pouvait-il en être autrement pour une ville qui existait depuis des siècles, et qui était arrivée à cette sorte de luxe qui est la parure des états. Au moment où Rome, municipe inconnu, guerroyait encore contre ses voisins, Avaricum avait déjà une histoire. Là, suivant de vieilles traditions, et six cents ans avant notre ère, avait régné Ambigat, « roi de toute la Gaule. » Là, sur les conseils de son vieux chef, et la population celtique s'étant trop multipliée, ses deux neveux, Sigovèse et Bellovèse avaient, le premier, repris la route du Danube, et le second, franchissant les Alpes, guidé aussi « par le vol des oiseaux, » avait continué, renouvelé le peuplement de l'Italie jusqu'à la rive droite du Tibre : ainsi s'était formé la Gaule cisalpine.

Non loin de Bourges, on voit encore d'immenses fossés que le peuple regardait comme l'œuvre

d'une divinité, gigantesque travail de l'Hercule tyrien, dû sans doute à ces colonies phéniciennes qui, dans la plus haute antiquité, pénétrèrent jusque dans ces régions si éloignées de la mer, pour y faire du commerce. Çà et là, on voit aussi des espèces de caves dont on ignore l'usage, greniers souterrains qui servaient sans doute à recéler du blé pour les années de disette. Les monnaies des Bituriges sont peu nombreuses, mais fort anciennes ; et la situation d'Avaricum, au milieu de la Gaule, lui prêtait un caractère sacré, comme à tout ce qui, chez les Gaulois, était un centre, un *cromlech*, un cercle. Il est probable que dans l'âge précédent, les druides y avaient joui d'une grande autorité, puisque les émigrations mêmes, en retournant d'Occident en Orient, se faisaient d'après les indications d'une science augurale dont eux seuls, chez les peuples de race celtique, possédaient les secrets. Ainsi, par son passé, cette ville méritait aussi ce nom de souveraine qu'elle ne devait qu'à sa position dominante au-dessus de ses rivières et de ses lacs. *Avara*, les eaux, *riga* ou *rika* souveraine ; c'était Avaricum, la reine des eaux.

César voulant attaquer la place par le sud, avait aussitôt donné ordre de construire une terrasse

large de trois cents pieds et haute de quatre-vingts, ce qui montre que les remparts étaient d'une certaine élévation[1]. On construisait aussi des mantelets et des tours. Vercingétorix voyant qu'il n'avait pu empêcher ce siége, voulut néanmoins continuer à détruire les Romains par la disette, au moyen d'escadrons ou de pelotons de cavalerie qui enleveraient les fourrageurs romains.

A cinq lieues en arrière de Bourges, en descendant à Dun-le-Roi, on rencontre, à la hauteur du hameau de Sainte-Radegonde, un endroit où le terrain s'enfonce tout à coup et s'affaisse en forme circulaire en se perdant à l'horizon. Un long marais, alimenté par les eaux de l'Auron et du Tasseau qui s'y réunissent, entoure et protége une colline très-basse, ou plutôt une plaine doucement inclinée et dont les dernières ondulations se perdent dans les eaux du marais. Elle devait avoir davantage l'aspect d'une colline quand la culture n'en avait pas encore adouci les aspérités, et quand elle était couverte de bois.

Si les Romains avaient l'art de se construire un camp pour une nuit, les brenns gaulois savaient en

1. *Histoire de Jules César*, par l'empereur Napoléon III, t. II,

trouver de tout naturellement construits, pou s'y poster pendant un certain temps. C'est là qu Vercingétorix vint établir son camp[1], le camp d Sainte-Radegonde. On a découvert dernièrement dans le voisinage, des tombeaux avec des bracelet et des armes celtiques; les marais sont toujours là enveloppant le pied de la colline, avec leurs passe-relles en bois comme celles dont parle le généra romain; enfin, c'est cet endroit que les paysans du Berry vénèrent, et qu'ils ont toujours appelé qu'ils appellent encore aujourd'hui le camp de Vercingétorix. C'est de là que celui-ci se mit à inquiéter les Romains. Ses éclaireurs lui faisaient connaître tous les mouvements des assiégeants.

Un jour César apprit que Vercingétorix avait quitté son camp avec sa cavalerie et des troupes légères habituées à combattre dans les rangs des cavaliers, d'abord, pour se rapprocher de la ville et surtout, pour tomber à l'improviste sur les soldats romains qu'il savait venir y fourrager le lendemain. Aussitôt, il conçut l'espoir de battre l'ar-

1. Voyez pour d'autres opinions au sujet de l'emplacement du camp de Vercingétorix, notamment celle de M. le général badois de Goëler et celle de M. Heller, le troisième cahier du *Philologus*, année 1862.

mée gauloise pendant qu'elle était privée de son chef. Il partit donc vers minuit, en force, et arriva le matin au camp des Gaulois. Avertis par les éclaireurs, ceux-ci avaient déjà caché leurs chariots et leurs bagages dans les bois; ils avaient coupé les ponts jetés sur le marais, disposé des postes pour défendre les endroits guéables, et s'étaient rangés le long d'une espèce de rampe assez escarpée et bordée par les eaux, se groupant par cités d'abord, et dans chaque cité par clans, sous les ordres de leurs chefs héréditaires, comme ils en avaient coutume. Descendant, à gauche, sur la route de Dun-le-Roi, le proconsul franchit une espèce de ravin d'environ quarante mètres, et aperçut tout à coup les Gaulois en bataille.

L'Auron et le Tasseau débordent, en hiver, au loin sur leurs rives; mais la partie du marais qui séparait les deux armées est fortement encaissée dans ses bords, de sorte qu'on peut affirmer que, même en cette saison, il n'avait de large que les cinquante pieds dont parle César. Nous avons même trouvé un peu moins en étudiant sur place le camp de Sainte-Radegonde. Comme la rive des Gaulois était escarpée et plus élevée, suivant le mouvement du terrain, le proconsul observe très-

justement que les Gaulois étaient rangés sur un endroit élevé et découvert. Il complète même clairement sa pensée en ajoutant qu'en voyant « les deux armées si près l'une de l'autre, on aurait pu croire qu'elles allaient combattre avec des avantages égaux. » Voilà l'expression juste, le mot du vrai militaire, beaucoup plus que ce terme de colline ou de montagne qui fait croire, à qui ne lit pas César, sur le terrain, que les Gaulois s'étaient embusqués sur une hauteur d'où il eût été impossible de les déloger.

Ceux-ci, du reste, étaient pleins d'ardeur, enchantés de leur position, brûlant d'en venir aux mains, guettant le moment où les légionnaires seraient engagés dans le marais pour les cribler d'une grêle de flèches, comme le fit, on le verra plus loin, le brenn Camulogène contre les soldats de Labienus, et pour fondre sur leurs adversaires, lorsque leur marche, dans ces eaux bourbeuses et parfois assez profondes, leur ferait perdre de leur solidité et de leur cohésion. César ajoute qu'on voyait que les Gaulois ne déployaient leurs forces que par forfanterie. Il n'y a pas forfanterie, il y a science à bien choisir l'emplacement d'un camp retranché, comme à bien choisir un champ de ba-

taille. On se voyait, on s'entendait des deux rives, et les Gaulois, avec ce caractère moqueur et gai qui leur est particulier, raillaient leurs adversaires de la voix et du geste. Il paraît même qu'ils abusaient de leurs avantages et de leur esprit, car les légionnaires étaient furieux de ce qu'ils pouvaient, dit le général romain, « supporter notre vue à une si petite distance. » On croit voir que César avait eu plus d'une fois à se plaindre lui-même de cet esprit railleur de nos ancêtres. Ce n'était pas seulement les soldats romains qui se permettaient quelquefois de lancer, contre lui, des sarcasmes[1]. Il y revient plus d'une fois, non sans une certaine amertume personnelle.

Mais il avait eu bientôt pris son parti; il ne voulait plus se battre et craignant une défaite dans une position si désavantageuse, il parla à ses soldats comme un général qui veut ménager les siens, et tout confus de voir combien il en est aimé. « Les pertes seraient beaucoup trop grandes, leur disait-il. Que de braves soldats, il faudrait sacrifier pour obtenir la victoire! Je vous vois animés de tant de courage, que pour ma gloire vous ne recu-

1. Suétone, *Jules César*, LI.

lez devant aucun danger. Ne serais-je pas bien coupable si je ne préférais votre vie à la mienne? » En les ayant « consolés ainsi, » il donna le signal du départ pour revenir sous Avaricum : marche rétrograde pareille à celle que fit encore Labienus quand il vit Camulogène et ses guerriers parisiens sur les hauteurs qui dominent les marais d'Athis. On voit pourquoi les Celtes s'abritaient si volontiers derrière des marais; pourquoi ils construisaient leurs villes dans les îles ou au confluent de deux rivières; pourquoi, enfin, ils donnaient le nom d'oppides ou forteresses, non-seulement aux villes bâties sur des hauteurs, mais à celles qui étaient protégées par des cours d'eau. En réalité, le proconsul cédait devant l'habileté avec laquelle Vercingétorix avait choisi l'emplacement de son camp dans une forte position. Mais celui-ci ne s'attendait guère à la réception qu'on allait lui faire dans ce camp même, et pour le récompenser de ce service : on songeait à le faire mourir.

En y rentrant il vit des figures changées; il entendit prononcer des mots sinistres. C'est un traître ! Il nous a quittés au moment du danger ! Il veut se faire roi ! Cette dernière accusation mon-

tre que ses ennemis étaient des nobles. Beaucoup de chefs de grandes familles ou de tribus, partisans d'une aristocratie exclusive, lançaient cette accusation contre les chefs populaires, et ici contre Vercingétorix, soit qu'ils craignissent que le brenn ne conservât toujours l'autorité directe qu'il avait sur leurs propres vassaux, en établissant une unité nationale contraire à leurs prérogatives de seigneurs, soit qu'ils feignissent de le croire par jalousie. Ce qui autorise encore cette dernière explication, c'est qu'eux-mêmes l'avaient engagé à faire, hors du camp, cette expédition dont ils l'accusaient. « Le brenn, disaient-ils, avait décampé pour se rapprocher des Romains. Il était parti avec toute la cavalerie, et il avait laissé sans chef une armée si nombreuse. Les Romains sont bien vite venus après son départ; ils ont su choisir leur moment. Tout cela n'est point arrivé par hasard ; il y a là un dessein caché. C'est pour César que Vercingétorix trahit la Gaule ; c'est de la main de César qu'il veut obtenir la royauté de la Gaule tout entière[1]. » A ce mot de royauté (*regnum*) Vercingétorix reconnut le dessein et la haine de ses

1. César, *de Bello gallico*, VII, 20.

adversaires. Le bûcher de son père se dressa devant ses yeux.

Au lieu de leur répondre, il convoqua un de ces conseils armés, où tout le monde, depuis le chef de cité jusqu'au moindre guerrier, avait le droit d'assister. C'était encore pour les nobles, qui ne voulaient reconnaître aucun droit au peuple, un de leurs sujets de haine contre les chefs populaires. Dans cette immense assemblée du camp de Sainte-Radegonde, Vercingétorix, fort de son innocence et de son dévouement, prit une à une toutes les accusations dont il était l'objet : « J'ai quitté le camp, dit-il, parce que nous manquions ici de fourrages, et c'est vous-mêmes qui m'avez engagé à le faire. Je me suis rapproché des Romains, parce que j'étais sûr que notre camp ne pouvait être pris : il se défend lui-même, par sa position. Vous parlez de l'utilité de la cavalerie ; à quoi vous eût-elle servie dans un endroit couvert de marais? Mais elle a été utile là où je l'ai conduite. Je n'ai, il est vrai, confié à personne le commandement suprême en partant, et je l'ai fait à dessein. J'ai craint que le nouveau chef ne se laissât entraîner à livrer bataille aux Romains par l'élan de tant de guerriers. Car, je le vois bien, c'est ce

que vous désirez tous, et c'est une faiblesse à vous, un manque d'énergie. Vous voulez combattre pour ne plus avoir à supporter tant de fatigues. Si les Romains sont arrivés ici par hasard, remerciez-en votre bonne fortune ; si c'est à la suite de quelque indication, remerciez-en celui qui l'a donnée. Placés dans un endroit plus élevé, n'avez-vous pas ainsi pu reconnaître ce qu'ils sont, et jeter un regard de dédain sur leur prétendu courage ? Ces hommes, ils n'ont pas osé combattre ! Ils se sont retirés honteusement dans leur camp. » Le jeune brenn s'emparait ainsi de ces cœurs de guerriers, en leur rappelant ses actes, bien loin de les renier, en les dominant, en les reprenant, en montrant, par son calme, par l'élévation de ses idées, comme par la fierté de ses sentiments, combien il était au-dessus d'un acte de trahison. Restait cette grande accusation d'aspirer à la royauté, accusation si terrible chez les Gaulois.

Il y répondit avec une habileté extrême, avec cette finesse toute gauloise, *argutè loqui*, si admirée des anciens, mais qui s'éleva tout à coup, dans sa bouche, dans le discours d'un homme de cœur, jusqu'au plus noble sentiment, le sacrifice de sa gloire à l'intérêt général. Ses envieux avaient

parlé de la royauté, *regnum*, qu'il désirait, il répondit, en parlant du commandement, *imperium*, comme s'il n'avait pas compris ce grief, comme s'il ne pouvait pas même être soupçonné lui, Vercingétorix, d'aspirer à un diadème dans un pays comme la Gaule. « Quant au commandement suprême, *imperium*, (la dignité de brenn de toute la Gaule, pour une ou plusieurs années), pourquoi irai-je, par une infamie le demander à César, quand je puis l'obtenir par une victoire dont aucun Gaulois, ni moi-même ne pouvons douter maintenant. Et bien plus, si vous regardez le pouvoir que vous m'avez confié, plutôt comme un honneur pour moi que comme un moyen de salut pour vous, reprenez-le, le voilà, je vous le rends. » On conçoit l'émotion profonde que dut produire, sur des Celtes à l'imagination vive, la vue de leur brenn, de ce chef suprême, descendant librement du haut rang que lui avaient confié les suffrages de toutes les cités celtiques, pour redevenir un simple guerrier.

Mais en quittant le pouvoir, Vercingétorix voulait laisser ses compagnons d'armes tout enflammés d'ardeur pour la Gaule, et sachant bien l'état des choses. « Tout ce que je viens de vous dire

sur la situation de vos ennemis est l'exacte vérité; voulez-vous en être plus sûrs encore, écoutez des soldats romains. » D'un geste, il fit amener des prisonniers dont il s'était emparé pendant sa sortie; ils étaient pâles et décharnés. « Poussés par la faim, dirent-ils, nous sommes sortis du camp pour voir si nous pourrions trouver, dans la campagne, du blé ou du bétail. La disette accable l'armée. Les hommes sont épuisés; personne ne peut supporter plus longtemps les fatigues du siége. Le général a décidé que si le siége n'avançait pas, l'armée commencerait son mouvement de retraite dans trois jours. »

César travestit ici cette grande scène, ce que Pollion lui reprochait de faire quelquefois[1], en disant que c'était des esclaves romains à qui Vercingétorix avait fait la leçon, et qu'il avait mis dans cet état de maigreur à force de privations. Mais il oublie lui-même ce qu'il a dit des horreurs du siége dans le camp des assiégeants, de l'avantage que venait d'obtenir Vercingétorix, où il avait

1. Suétone, *Jules César*. « Pollio Asinius parum diligenter parumque integrâ veritate *Commentarios* compositos putat, quum César *pleraque*, et *quæ per se*, vel *consulto* vel etiam *memoriâ lapsus*, perperam ediderit. »

dû faire des prisonniers, et enfin que n'étant pas resté hors du camp plus de trois jours, il n'avait pas eu le temps de mettre des hommes, esclaves ou légionnaires, dans un pareil état. Est-ce que ses ennemis personnels, dont la jalousie était si éveillée, et qui épiaient toutes ses paroles, n'auraient pas eu des soupçons sur tout cela? Est-ce qu'ils ne les auraient pas fait éclater avec joie à l'instant même? « Voilà, dit Vercingétorix, en terminant, voilà ce que j'ai fait pour vous; et vous m'accusez de trahison! Et cependant, ce sont mes soins, et sans qu'une goutte de sang ait été versée, qui ont presque anéanti par la famine cette grande armée victorieuse. C'est par mes soins que maintenant qu'elle va fuir honteusement, aucune cité de la Gaule ne voudra la recevoir. » Il annonçait, sans doute, par ces paroles qu'il venait de s'entendre avec les Séquanais, dont la capitale, Vesontio, était, depuis la guerre contre Arioviste, la principale place d'armes de César, et vers laquelle il se dirigea quand il opéra, en effet, cette retraite que Vercingétorix leur annonçait.

Une immense acclamation retentit dans tout le camp, lorsque Vercingétorix eut fini de parler. Heureux de trouver en lui un chef en qui se per-

sonnifiaient si bien tous les sentiments qui les remplissaient eux-mêmes, et toutes les aspirations de la race celtique, ils frappaient avec enthousiasme leurs boucliers et leurs épées. « Voilà, s'écriaient-ils, voilà notre chef suprême ! C'est Vercingétorix ! C'est bien lui ! On ne doit pas douter de sa fidélité. Il est impossible de diriger la guerre avec plus d'habileté. » Ce dernier cri montre qu'on avait songé à le remplacer dans la direction de la campagne.

On décida qu'on enverrait à Avaricum, qui ne fût jamais investi, un corps de troupes formé de guerriers de toutes les cités. « Il ne faut pas, ajoutait-on, confier aux seuls Bituriges la défense du salut commun, car s'ils empêchaient l'ennemi de s'emparer de la ville, c'est à eux seuls qu'ils attribueraient la gloire de ce succès. » Cette motion ne dut pas être faite par Vercingétorix, qui songeait, au contraire, à faire évacuer Avaricum, mais aux nobles remuants qui ne voulaient pas paraître entièrement vaincus dans cette grande Assemblée. C'était eux qui étaient animés de cet esprit d'envie qui ne divisait que trop les cités celtiques ; Vercingétorix, au contraire, cherchait à étouffer cet esprit de cité, pour faire triompher,

à la place, comme il le répétait à chaque instant, le sentiment de l'unité nationale. Nous n'avons pas dit un mot de ce que plusieurs archéologues ont appelé le petit camp de Vercingétorix, et cela, pour une raison bien simple, c'est qu'à nos yeux il n'y a pas de petit camp de Vercingétorix. Celui-ci a remporté un avantage équestre et fait des prisonniers, en tendant une embuscade à un corps de fourrageurs ennemis, probablement protégé par un détachement de légionnaires. Mais toute colline boisée, toute combe un peu étendue a pu servir à cette embuscade dans un pays vallonné et couvert de flaques d'eau et de prairies, noyé même quelquefois comme cette partie du Berry. On a désigné les collines de Baugy et de Morogues[1]. Mais, s'il y a un emplacement qu'il faut rejeter, c'est celui que les antiquaires de Bourges ont préféré, presque sur la route de Dun-le-Roi, à gauche, à une lieue de Sainte-Radegonde. Les légions romaines, très-bonnes marcheuses et très-bien éclairées, eussent passé presque au milieu de ce second campement dans leur marche de nuit. Il faut suivre un rayon plus à l'ouest ou à l'est, pour se

1. M. le général Creuly, *Carte de la Gaule*, p. 79.

représenter la marche de la longue colonne gauloise que dirigeait Vercingétorix.

Cependant, la famine régnait dans le camp des assiégeants. Les Boïens étaient pauvres ; les druides éduens se demandaient si leur protecteur ne serait pas vaincu ; les vivres n'arrivaient plus. Si quelque convoi était aperçu au loin, il était promptement enlevé par la cavalerie gauloise. On manqua de pain plusieurs jours ; et l'on en était réduit à de faibles rations de viandes rapportées par quelques fourrageurs isolés[1]. Dans cette extrémité, César a raison de louer la fermeté de ses soldats ; il a raison même aussi de s'offrir à lui-même des éloges, quoiqu'ils eussent été mieux placés dans une autre bouche que la sienne, par exemple, dans celle d'un homme qui n'eût pas été l'agresseur. Les assiégés, que Vercingétorix dirigeait autant qu'il le pouvait de son camp, déployaient une activité et un courage admirables. Du haut des remparts, ils lançaient des flèches, des pieux aigus, des boules de poix brûlante, et, avec des machines, des pierres énormes, sur les travailleurs romains, les forçant ainsi de s'éloigner des remparts.

1. César, *de Bello gallico*, VII, 17.

Avec d'autres machines et des nœuds coulants, ils enlevaient les faux de siége et les faisaient retomber à l'intérieur. D'autres pratiquaient des galeries souterraines jusque dans le camp ennemi; ils minaient la terrasse dès qu'elle s'avançait du côté du mur, et éventaient les mines. Des pelotons de guerriers, par des sorties continuelles, imprévues, et de jour et de nuit, tombaient sur les légionnaires occupés aux travaux, et mettaient le feu à la terrasse; et s'ils voyaient les tours des Romains s'élever par les terrassements de chaque jour, aussitôt, ils exhaussaient leurs tours, à eux, dans les mêmes proportions. Tous ces travaux montrent, chez les Gaulois, la connaissance non-seulement de la mécanique, mais encore de beaucoup d'arts. « La race gauloise, dit même ici César, est d'une adresse extrême; très-habile à tout imiter et à reproduire ce qui lui est enseigné par autrui. » Comment, avec ces dispositions, ne seraient-ils pas arrivés à une véritable culture d'esprit et de société, comme on en voit ici les preuves? Quant à leur courage, on saura jusqu'où ils le poussaient, par l'une des sorties qu'ils firent de nuit pour détruire l'immense terrasse qui les menaçait, quand ils la virent achevée.

Une nuit, vers minuit, on vit tout à coup des nuages de fumée avec des flammes sortir de cette terrasse, faite de terres et de pièces de bois qui lui servaient de revêtements et de soutiens. Les Bituriges, mineurs exercés, parce que depuis des siècles ils avaient l'exploitation des mines de fer qui sont une des richesses de leur pays, s'étaient avancés en dessous et y avaient mis le feu. En même temps de grands cris s'élevèrent sur toute la ligne des remparts, qui se couvrirent de soldats. Deux corps de troupes, s'élançant par deux portes différentes, marchèrent droit, avec des torches, sur les tours des Romains et y mirent le feu. Pour favoriser ce mouvement, les soldats des remparts lançaient, sur la terrasse, des torches enflammées, de la poix, de la résine et d'autres matières combustibles qui alimentaient de plus en plus la fureur de l'incendie. César ne savait de quel côté porter ses soldats. Les uns résistaient à la sortie, les autres s'efforçaient de retirer les tours, d'autres encore, armés de pioches et de haches, cherchaient à couper la terrasse tout en feu. La nuit se passa dans cette lutte acharnée. Les Celtes étaient pleins d'espoir de vaincre et relevaient sans cesse leurs compagnons d'armes fatigués,

« C'est de ce moment que dépend le salut de la Gaule, s'écriaient-ils en s'excitant les uns les autres. Et ils combattaient, et ils retournaient à la charge avec une ardeur, un élan qui faisait l'admiration même de César.

En avant de la principale porte de la ville, celle qui dominait cette longue chaussée montueuse et pierreuse par où la ville était accessible, il y avait une tour qui communiquait avec le rempart et qui devait s'élever sur l'emplacement de l'ancienne porte des Bourbonneux, où fut aussi la fameuse *grosse tour* de Bourges. Là un Gaulois lançait des boules de suif et de poix sur les ouvrages des Romains déjà en feu. D'autres Gaulois faisaient la chaîne derrière lui, et lui passaient ses boules de main en main. Frappé par un trait de scorpion, le Gaulois chancelle, tombe et meurt. Son camarade, placé derrière lui, enjambe son cadavre et lance à sa place les boules incandescentes. Il est tué par un nouveau trait de baliste; un troisième le remplace, puis un quatrième, puis un cinquième, et toujours ainsi, avec la même ardeur héroïque, jusqu'au moment où les guerriers celtes qui avaient fait la sortie se replièrent sur la ville, heureux d'avoir, dans le combat de la nuit, brûlé cette ter-

rasse d'où les assiégeants pouvaient descendre dans leur ville. César ne rapporte ici que ce qui pouvait intéresser les Romains. Mais Paul Orose, qui paraît avoir eu entre les mains des documents aujourd'hui perdus, dit « que les Romains éprouvèrent beaucoup de défaites, *multas Romanorum clades*, sous les murs d'Avaricum[1]. »

Malgré tant de courage, le brenn qui connaissait tout le talent militaire de César et la discipline des légions, craignit que la place ne fût emportée dans un moment d'oubli des assiégés, dans un moment de fureur des assiégeants. Il envoya aux premiers l'ordre d'évacuer la ville, sans bruit, pendant la nuit, et de venir se réfugier dans son camp en suivant les détours de l'Auron. Au moment où s'exécutait ce sage dessein, qui eût continué en partie les embarras de César, même après la prise de la ville abandonnée, les femmes des Bituriges poussèrent des cris épouvantables qui donnèrent l'éveil aux Romains. Tout le camp fut bientôt sur pied, et il fallut rester dans la ville.

Les Romains la prirent, en effet, le lendemain, par un coup de main, ce qui était la manière de

1. *Histoires*, livre VI, chap. 2.

César. Profitant d'un violent orage, qui avait dégarni le rempart du plus grand nombre de ses défenseurs, il lança ses soldats sur les murailles, en leur promettant le pillage. Facilement culbutés des tours et des murailles, les assiégés s'étaient repliés sur la place publique et sur les terrains plats qui l'environnaient, vers l'emplacement actuel de la promenade et de la cathédrale. Ils s'y étaient formés en triangle pour résister. Mais un esprit de sang avait pris froidement d'habiles mesures d'entière destruction. Les derniers défenseurs de Bourges s'aperçurent qu'au lieu de descendre pour combattre, un épais cordon de soldats se répandait sur les remparts, cernant la ville de tous côtés, de manière que nul n'échappât. A cette vue, les infortunés ne se connaissent plus eux-mêmes. Ils jettent leurs armes, ils fuient dans la direction des portes du nord, pour y arriver avant que le fatal investissement ne soit achevé. Mais ils s'étouffaient, en voulant passer en même temps. Ceux qui parvenaient à s'échapper tombaient sous les coups de la cavalerie de César qui les sabrait; César avait tout prévu. A ce moment, les légionnaires étaient maîtres de la ville.

Là, tout fut perdu. Encore plus avides de sang

que de pillage, les soldats se jetèrent sur les enfants, sur les vieillards, sur les femmes, faisant ainsi, sans rencontrer de résistance, couler des flots de sang. Quand ils s'y furent baignés, alors seulement, ils firent main-basse sur l'or, l'argent, les bijoux et les biens de leurs victimes. En quelques jours, l'une des plus belles cités de l'Occident s'écroula sur ses fondements. 40,000 personnes furent passées au fil de l'épée. Suivant Florus, il faudrait entendre, par là, 40,000 combattants (*quadraginta millium propugnantium*), ce qui porterait à plus de 100,000 le nombre des victimes frappées par ces barbares. Celui qui présidait à toutes ces horreurs cherche à les excuser en disant que ses soldats étaient irrités des meurtres de Génabum. Mais cette exécution de quelques citoyens romains avait été vengée dans le sang à Orléans même, et elle avait été accomplie non par les Orléanais, non par les Bituriges, mais par les Carnutes que César ne songea même pas à attaquer. La ville ne fut bientôt plus qu'un monceau de cendres et de ruines, et le soldat ne s'arrêta que lorsqu'il n'y eut plus personne à égorger.

C'est ainsi que César apportait la civilisation dans la Gaule. Un corps de 800 hommes qui

avait fait un mouvement rétrograde aux premiers cris, rentra, homme par homme, pendant la nuit, dans le camp des Gaulois. Les jours suivants, les habitants des campagnes, saisis d'horreur à la vue des soldats romains, s'arrangèrent en colonne d'émigration et s'éloignèrent le plus vite qu'ils purent de ces lieux désolés. Ils ne s'arrêtèrent que sur les bords de la Garonne, où ils fondèrent Bordeaux : ce furent les *Bituriges Vibisci.*

Il serait difficile de dépeindre la consternation qui régna dans le camp des Gaulois pendant les jours qui suivirent le sac et le massacre d'Avaricum. Doués d'une nature non pas changeante, comme on l'a dit, mais vive, mobile, impressionnable, ils étaient attérés; ils avaient compté sur une victoire, ils aboutissaient à un désastre. Leur brenn, qui n'avait pas partagé d'abord toutes leurs espérances, ne partageait pas non plus maintenant leur désespoir. Loin de rester enfermé dans sa tente, comme accablé par sa douleur, ou comme s'il eût craint d'être livré à César par ses adversaires, il parcourait le camp dès le lendemain, quoiqu'il eût été toute la nuit en action pour répartir, dans les divers clans ou familles, les rares survivants d'Avaricum. On les voyait revenir au

camp, tantôt par petits groupes, tantôt isolément, les vêtements en lambeaux, sans armes, couverts de sang ou de boue, quand ils s'étaient cachés dans les joncs ou dans les marais, pour échapper à l'épée de leurs féroces ennemis. En rencontrant dans tout le camp ces malheureux, mornes et abattus, le brenn, qui souffrait de leur souffrance, les réunit en une assemblée, non pas de chefs ou de nobles, mais en une de ces assemblées où dominait toute la masse des guerriers, comme il les aimait. Il leur parla doucement et chercha à relever leur courage :

« Ne soyez pas abattus, comme je vous vois, leur disait-il, et que ce malheur ne jette pas le trouble dans vos esprits. Ce n'est pas par leur courage, ni dans une bataille rangée que les Romains ont vaincu, c'est par un art d'assiéger les places que les Celtes ne connaissent pas. C'est se tromper que d'espérer toujours à la guerre des avantages et des succès. Jamais, je vous en prends vous-mêmes à témoin, je n'ai été d'avis qu'on défendit Avaricum. Ce malheur vient de l'imprudence des Bituriges et de l'excessive complaisance des autres peuples. Mais je saurai bientôt le réparer en vous faisant obtenir de plus grands avan-

tages. Les cités qui ne sont pas encore réunies à nous, à force de soins, je les rallierai à notre cause. JE FORMERAI UNE SEULE ASSEMBLÉE DE TOUTE LA GAULE, et QUAND ELLE SERA UNIE, le monde entier ne pourra lui résister. » Jamais Vercingétorix n'avait trouvé des paroles si grandes, en faveur de cette unité de la Gaule, œuvre à laquelle il s'était consacré et qu'il était disposé à cimenter de son sang. Il les engagea ensuite à fortifier leur camp, parce que César, depuis sa victoire, parlait toujours de marcher contre les Gaulois, « de les faire sortir de leurs marais et de leurs bois, ou de les réduire en les y bloquant. Les Gaulois qui n'avaient jamais fortifié un camp, se mirent à l'ouvrage avec ardeur, et l'autorité de Vercingétorix sur eux, bien loin de diminuer, alla chaque jour en grandissant; ce qui étonne beaucoup César, et ce qui est pourtant bien simple. Il avait su trouver en lui-même les paroles d'un chef intelligent et dévoué; et il leur avait rendu l'espérance, en se montrant plus grand que ses malheurs. En même temps, il envoyait partout des chefs, ses jeunes amis, pour obtenir l'adhésion des cités qui ne faisaient point encore partie de la confédération générale. Celles-ci, conformément à ses or-

dres, s'empressaient de lui fournir leurs contingents, dont il fixait l'effectif, et surtout des archers dont il allait avoir grand besoin. Il nourrissait bien ses troupes; il armait et habillait tous ceux qui arrivaient dans son camp.

César ayant quitté les ruines d'Avaricum, passa tout au plus à deux lieues de là avec l'armée romaine la plus forte et la plus nombreuse, peut-être, qu'on eût vue en Gaule : dix légions, sans compter tous les corps auxiliaires et la cavalerie, comme on s'en souvient. Il n'osa pas s'arrêter pour combattre l'armée gauloise, comme il l'en avait menacée, se souvenant de la retraite qu'il avait opérée devant elle, pendant le siége, ce qui dut relever encore le courage des Gaulois. Il se rendit à Décise, pour apaiser une division survenue entre deux vergobrets éduens, élus à la fois par les deux fédérations qui partageaient inégalement cette cité. Il donna la préférence au candidat des druides qui étaient du parti romain, et parce que d'après un usage immémorial, c'étaient les druides surtout qui avaient chez les Éduens la plus grande part à l'élection de ce magistrat annuel. Là, il annonça son intention de soumettre la Gaule entière, et pour s'assurer que

les Éduens lui fourniraient des vivres, il leur promit les plus belles récompenses, après l'entier asservissement de leur patrie. Les druides avaient toujours à leur tête le vieux Divitiac qui avait ouvert à César les portes de la Gaule, et qui gouvernait sans rival à Bibracte, depuis que César avait fait mettre à mort son frère Dubnorix, qui avait été lui aussi vergobret des Éduens.

Cependant, le printemps était revenu, et ce réveil de la nature semblait engager les deux armées à recommencer la lutte avec plus d'énergie. Les prairies étaient belles et, dans ces fertiles contrées du Berry et de la Limagne, promettaient d'abondants pâturages. La saison favorable invitait à une nouvelle expédition. Le proconsul revint retrouver son armée aux environs de Saint-Pierre-le-Moutier. Là, il la partagea en deux divisions. Il donna l'une à Labienus, son principal lieutenant, avec mission d'aller soumettre le nord de la Celtique, jusqu'aux Belges-Bellovakes. Puis, prenant l'autre division sous ses ordres, pour réduire le sud de cette même Celtique, il marcha droit sur la capitale des Arvernes, Gergovie. Cette ville une fois soumise, il regardait comme assurée la soumission de toute la contréo. Il s'avançait en

remontant la rive droite de l'Allier. Aussitôt Vercingétorix sortit de ses retranchements de Sainte-Radegonde, où il avait dû rester plus de deux mois; il accourait à la défense de Gergovie. L'importance de cette place était extrême. La lutte suprême allait s'engager : c'était sous les murs de cette ville qu'allaient se décider les destinées de la Gaule.

Le brenn gaulois qui avait eu soin de rester toujours maître de la vallée de l'Allier, fit couper tous les ponts sur cette rivière, et suivit lui-même sur la rive gauche la marche des Romains. Les deux colonnes ennemies s'avançaient parallèlement sur les deux rives. Gergovie est bâtie sur la rive gauche de l'Allier; César était donc obligé de le passer; et Vercingétorix, avec tous ses archers, observait tous les mouvements de son adversaire, pour tomber sur lui pendant cette opération toujours difficile, même avec un bon matériel. Ce passage était alors d'autant plus dangereux que l'Allier, à la fin de l'hiver, ressemble à un torrent large et rapide, à cause de la fonte des neiges dans les montagnes d'Auvergne et dans les Cévennes. César, tenu ainsi en respect par Vercingétorix, finissait par craindre de ne pouvoir

effectuer le passage que sur l'arrière-saison, c'est-à-dire trop tard ; et se voyant servi par la configuration du sol, il eut recours à un stratagème.

Il était près d'arriver à la hauteur de Vichy. Le pays, assez plat jusque-là, se relève tout à coup sur la rive droite, accidenté, tourmenté, couvert de forêts de sapins et de chênes, avec un torrent aux eaux très-froides qui bouillonne et retombe en cascades au fond de la vallée, en même temps que toute cette région se hérisse en montagnes sinueuses et sombres, aux flancs déchirés, couvertes de rochers à pic, et dont plusieurs laissent voir encore les cratères d'anciens volcans éteints ; c'est le lieu nommé aujourd'hui la Glacière. Non loin de là était un des ponts coupés par Vercingétorix. César se cacha avec deux légions dans cette vallée boisée, et donna l'ordre aux autres légions de continuer leur route accoutumée, après avoir distribué les cohortes de manière à ce que le nombre des légions parût complet. A la chute du jour, il fit rétablir le pont sur les pilotis dont les extrémités inférieures n'avaient pas été détruites ; il fit passer rapidement ses dix mille hommes sur la rive gauche de l'Allier. Ce pont devait se trouver

un peu au-dessus de la prise d'eau qu'on a faite dernièrement dans le lit de l'Allier, à Vichy. Rappelant ensuite ses autres légions, qui se dérobèrent par une marche de nuit, quand Vercingétorix ne pouvait guère éclairer que la rive gauche, le proconsul les fit également passer l'Allier pendant la nuit, et se réunir aux deux autres dans le camp établi par celles-ci sur la rive opposée. A l'aube, toute l'armée romaine était maîtresse de la rive gauche[1]. En apprenant le succès de cette opération, Vercingétorix profita du jour d'avance qu'il avait pour se rendre à marches forcées à Gergovie, la mettre en état de défense, et pour ne pas avoir à livrer une bataille rangée en rase campagne, ce qu'il était résolu d'éviter à tout prix. Les Romains arrivèrent en cinq étapes en vue de Gergovie.

1. *Stratagèmes de Polyen*, livre VIII, chap. 23, sect. 9.

III

Siége de Gergovie. — Positions occupées par les deux armées. — Opérations stratégiques. — Victoire de Vercingétorix. Retraite de César.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut se faire une idée exacte de cette ville comme place forte. Elle était entourée d'une enceinte continue dont nous avons retrouvé le cordon tout entier il y a cinq ans, excepté du côté du nord où l'escarpement était naturellement formé par une rangée de rochers basaltiques qui se dressent sur la crête de la montagne. Elle avait trois portes, au sud, au sud ouest et à l'ouest, dont les fondations, grâce à des fouilles intelligentes, ont été retrouvées en 1861[1], fondations celtiques pour la première et la seconde, précieux débris de ces remparts du haut desquels nos pères ont si glorieusement défendu leur liberté, et d'où ils ont précipité Jules César

1. *Note sur les ruines découvertes sur le plateau de Gergovia*, par M. Aucler, Clermont, 1862.

et les légions romaines. Seulement, nous ajouterons qu'il y avait une quatrième porte au nord, arête de la principale rue de la ville dans la direction du sud au nord, et dont les dispositions premières se reconnaissent entre les basaltes de la ville et sur les pentes de la montagne. Sur le mont de Gergovia, s'appuient un certain nombre de contreforts, Font-Maur, le puy Mardou, les puys Blanc, de Prat, Romagnat, Jussat, de la Roche-Blanche, qui forment eux-mêmes des plateaux assez étendus.

Quand Jules César déboucha avec ses légions au delà de l'emplacement actuel de Clermont, et, comme on dirait aujourd'hui, sur la route de Brioude, il s'arrêta tout à coup effrayé [1]. Sur tous les plateaux des contreforts et jusqu'au pied des remparts, Vercingétorix avait distribué les différents corps de l'armée celtique.

C'était un aspect bien autrement formidable que celui du camp de sainte Radegonde. Ils étaient là avec leurs enseignes celtiques, chevaux, surburs ou sangliers, leurs grandes épées et leurs

1. César, *de Bello gallico* : « Vercingétorix ..... omnibus ejus jugi collibus occupatis, qua despici poterat, horribilem speciem præbebat, » l. VII, c. 36.

randes lances, leurs vêtements aux couleurs clatantes, leurs boucliers resplendissants au soleil, rangés autour de la montagne et sur le plateau, par cités et par familles, c'est-à-dire par clans ; ils faisaient retentir les airs de leurs chants de guerre. Vercingétorix avait établi sa tente au milieu d'eux pour pouvoir plus facilement s'entendre avec les chefs qui venaient prendre ses ordres tous les matins. Au pied de la montagne s'étendait une grande plaine nommée à présent la plaine du Mas. Passant entre cette plaine et un lac desséché en 1648, et qu'on appelait le lac de Sarlièvre, il alla s'établir bien plus loin, à une grande lieue de Gergovie, dans une autre plaine quadrilatérale, protégée alors par l'Allier dont le lit est maintenant desséché à cet endroit. Cette autre plaine s'appelle depuis, le camp de Gondole. Il s'y établit solidement avec ses légions, sa cavalerie et ses troupes auxiliaires. Il pouvait y avoir de 55 à 60 mille hommes au camp de Gondole[1]. Retranché dans cette presqu'île de l'Allier, il ferma par de grands ouvrages de terre et par des fossés profonds, le côté par où le petit

1. Voyez *Histoire de Jules César*, par l'empereur Napoléon III, t. II, p. 232-243.

Orcet, hameau de quelques maisons s'ouvre, dans la plaine du Mas.

Ce qui donnait encore plus de force à la place, c'est qu'elle ne pouvait être investie. Bien détachée par les côtés nord, est et sud, le mont de Gergovie communiquait avec les montagnes par les gorges escarpées et le torrent des Goules et par les puys de Romagnat, de Jussat, d'Opme et de Rizolles. Facilement en rapport avec les tribus de cette région montagneuse, Vercingétorix pouvait en recevoir des vivres et des secours. Il était le roi, ou, comme le disaient les Celtes, le grand chef de la montagne. Le proconsul, dès la première visite qu'il fit autour de la place, vit bien qu'elle ne pouvait être investie du côté de l'ouest et qu'il ne pouvait s'en emparer que par une surprise. Dès lors tout son but fut de la préparer. On pouvait être alors vers les premiers jours d'avril.

Il voulut d'abord se rapprocher de la place. En face de Gergovie, au sud, s'élève une colline bien détachée de toute autre hauteur, naturellement fortifiée par des rochers à pic et dont les racines s'enfoncent dans celles du Gergovia : c'est la Roche-Blanche. Comme elle est entièrement séparée de la montagne, le brenn n'y avait pas mis une forte

garnison, pensant bien que, tôt ou tard, il serait forcé d'évacuer cette position. Une nuit, en effet, César arriva en silence, débusqua ou enleva les sentinelles gauloises et délogea la garnison, sans que de la ville on fit beaucoup d'efforts pour la soutenir. Il établit deux légions, c'est-à-dire, pour ce temps, dix mille hommes à la Roche-Blanche. Il privait ainsi les assiégés des pâturages de Chanonat, des eaux de l'Auzon, petite rivière qui sort de Chanonat et court se jeter dans l'Allier. Surtout il était dans le voisinage de la place et pouvait en épier tous les mouvements. Gondole s'appela le grand camp, et la Roche-Blanche le petit camp. Du grand camp au petit camp, il fit ouvrir un double fossé de douze pieds de profondeur pour qu'on put circuler de l'une à l'autre sans avoir rien à craindre des projectiles des Gaulois. Plusieurs écrivains ont placé ailleurs le petit camp; à Orcet[1] d'où César n'aurait pu observer la ville, et dont il était d'ailleurs maître étant à Gondole, au Crest qui répond assez bien à la description de

1. Voyez *Mémoire sur Vercingétorix et César à Gergovia*, et *Nouvelles observations sur les camps romains de Gergovia*, par M. Mathieu; *Gergovia zur Erläuterung.....* von Fischer; *Tablettes historiques de l'Auvergne*, par J. B. Bouillet.

César, mais d'où il aurait été aussi loin de la place qu'à Orcet; au puy Mardou qui plonge ses flancs dans ceux du Gergovia, mais d'où les Romains eussent été accablés par les flèches des Gaulois ou par les blocs de pierre abandonnés aux pentes de la montagne, aux puys de Kirch, de Prat, de Bonneval, ce qui serait en désaccord avec le mouvement de César pour s'emparer de la ville, et même à Montrognon qui était entièrement en dehors du théâtre du siége. On a retrouvé entre Gondole et Orcet une partie des fossés qui unissaient les deux camps, et que les Romains durent mettre au moins quinze jours à construire. Au reste on ne conservera aucun doute sur l'emplacement que nous attribuons au petit camp, quand on verra le mouvement des deux légions qui le gardaient, au moment où César commanda l'assaut général.

Chaque jour, Vercingétorix descendait du Gergovia avec des détachements, et livrait aux ennemis, des combats de cavalerie dans la plaine, pendant que les archers gaulois les couvraient de leurs traits. Le brenn, très-sévère sur la discipline, voulait ainsi aguerrir ses soldats venus de tous les points de la Gaule centrale, les discipliner, les

habituer à se connaître, à compter les uns sur les autres, à aborder l'ennemi de sang-froid et à tenir solidement après un avantage obtenu. Ces engagements, grâce à l'animosité des deux partis, devinrent le plus souvent de brillants combats qui tournaient presque toujours à l'avantage des Gaulois. César n'en parle même pas; mais on le sait par Dion Cassius, qui avait entre les mains beaucoup d'ouvrages aujourd'hui perdus. « Les Gaulois, dit-il, se précipitent de leurs positions sur les Romains, ayant presque toujours le dessus... S'ils venaient à s'avancer un peu trop vers le camp romain, ils pouvaient facilement revenir dans leurs retranchements. En général, dans ces combats, César fut repoussé et perdit une quantité considérable de soldats. » On voit ici, comme en beaucoup d'autres endroits, l'utilité des historiens grecs pour compléter et même rectifier le récit de César. Vercingétorix refusait d'en venir à une affaire générale pour ne pas donner à l'ennemi l'occasion de tenter brusquement une attaque sur la place, ce qui était en effet le plan de César à la suite d'un de ces engagements.

Le proconsul fut obligé de s'absenter pour aller mettre fin à de nouvelles intrigues des Éduens,

chez qui le parti national s'était mis tout à coup du côté des Arvernes, tandis que de jeunes ambitieux semaient le bruit que César avait fait égorger sans motif des nobles éduens, et que ce bruit trouvait de la consistance parmi le peuple, ce qui montre l'opinion qu'on avait de lui, même à Bibracte. Pendant cette absence, qui ne fut que de quatre jours, Vercingétorix descendit du Gergovia et vint assiéger le camp de Gondole, défendu par le lieutenant Fabius, fit perdre à celui-ci beaucoup d'hommes sur les remparts en les couvrant d'une grêle de flèches, le força de clouer les portes du camp et enfin compromit tellement la position des Romains, que César revint en toute hâte après avoir reçu de Fabius message sur message. Craignant de voir se soulever contre lui toutes les cités gauloises à la suite de ces échecs, il songea un instant à une retraite. Mais ensuite, redoutant les jugements des soldats après un abandon aussi honteux, il revint à cette idée d'un assaut par une manœuvre couverte, auquel il avait toujours songé. Il crut enfin avoir trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis longtemps.

Il était allé inspecter des ouvrages en construction au petit camp. De là, il s'aperçut que la col-

line voisine, c'est-à-dire, le puy de Jussat et le ravin des Goules, étaient dégarnis de leurs défenseurs accoutumés. Il interrogea aussitôt les transfuges gaulois qui affluaient dans son camp, car l'une des difficultés que rencontra Vercingétorix dans la défense de la place, c'est qu'elle renfermait un certain nombre de partisans de la faction romaine ou leurs clients. « Le sommet du Gergovia, répondent les transfuges, est un plateau, mais il est recouvert d'un bois et d'un accès difficile du côté par où l'on arrive à l'autre partie de la ville. »

Par ces mots « l'autre partie de la ville » les transfuges entendaient la partie nord, puisque la Roche-Blanche, où César les interrogeait, était la partie sud, et pour s'y rendre on devait traverser le ravin, le puy Romagnat encore boisé à présent, le puy Blanc et le puy Prat. « Le brenn, continuent les transfuges celtes, voyant les Romains maîtres de la Roche-Blanche, craint d'être privé d'eau et de pâturages, si les Romains s'emparent encore du côté opposé qui lui reste. Il fortifie donc ce côté, et c'est pour cela qu'il a fait venir les clans postés en face de nous. » C'est-à-dire, que Vercingétorix faisait fortifier la partie du nord en l'entourant

d'un nouvel ouvrage pour défendre et conserver les belles eaux du Prat, du lac gaulois et les pâturages de Bonneval et du Prat. Suivant l'usage des Gaulois, les Arvernes des campagnes, à la vue de l'ennemi, s'étaient réfugiés dans Gergovie avec leurs meubles et leurs bestiaux. La ville devait renfermer alors de 40 à 50 mille habitants. Ce qui fit la force de Vercingétorix pendant tout le siége, c'est qu'il y était parfaitement obéi.

Voyant ainsi tout le monde occupé au nord, César se dit qu'il allait prendre la ville par le sud, et qu'il fallait encore la dégarnir de ses défenseurs de ce côté en employant la ruse. Dès le milieu de la nuit suivante, il fit courir çà et là, dans un désordre affecté, des fantassins, des cavaliers, des muletiers même, auxquels il avait fait mettre des casques, afin qu'on les prît pour des cavaliers. Il mit en marche une légion qui, une fois dans la plaine, se cacha dans un bois entre Mardou et le petit Bonneval. Une attaque par le nord semblait imminente. Soit qu'il craignît de se laisser surprendre, soit pour laisser César s'embarrasser lui-même dans toutes ses fausses manœuvres, Vercingétorix, comme s'il s'était trompé, et peut-être le fut-il en effet tout d'abord, mit en mouve-

ment les troupes qui étaient en face de la Roche-Blanche, pour les masser du côté de la porte du nord et garnir le rempart et les rochers basaltiques de ce côté. Et César, croyant beaucoup augmenter l'effet déjà produit, fit passer quelques rares soldats du camp de Gondole dans le petit camp, de manière à faire dire aux assiégés : « Tout le danger est à la porte nord ; ce n'est pas cette poignée d'hommes qui prendra la ville par le sud. » Tout étant ainsi préparé, César commença lui-même les opérations en se portant de sa personne dans la direction de Gergovie. Vers le milieu de la matinée, il entrait avec les légions dans la plaine du Mas. C'est là qu'il donna le signal. Il donna d'abord l'ordre aux Éduens de tourner autour de la montagne du Gergovia par la droite [1].

Qu'on prenne bien garde à cette instruction qui est capitale : par la droite, c'est-à-dire, à la droite de César, marchant de Gondole sur Gergovie. C'est-à-dire que les auxiliaires éduens allaient tourner le Gergovia du côté du nord, pour l'escalader en avant d'Aubières, sur le flanc de Romagnat.

1. César, *de Bello gallico*, l. VII, c. 45 : « Ab dextra parte alio ascensu eodem tempore Eduos mittit. »

César ajoute que les Éduens montaient ainsi par un côté opposé à celui que suivaient les légions. Les Éduens montant à droite, les légions montaient donc par la gauche de César, c'est-à-dire, s'avançaient pour escalader Gergovia par le sud. Cette démonstration sur le point le plus contesté et le plus important pour l'intelligence de cette grande manœuvre nous paraît évidente en même temps qu'elle fixe les divers points indiqués par César dans toute l'étendue de l'opération. Tous les corps qui devaient donner, c'est-à-dire l'armée entière, excepté la dixième légion que César gardait derrière lui, au bout de la plaine du Mas, et les deux légions du petit camp étaient alors en mouvement. Il était environ midi.

Si le camp gaulois était évacué au sud-ouest, il était au contraire très-bien gardé au sud-est. Là, afin de retarder une escalade, si elle était tentée, Vercingétorix avait fait construire un mur de grosses pierres, de six pieds de haut. Le mur courait sur le milieu de la montagne dans la direction sud-est, en s'inclinant peu à peu vers la plaine : on en trouve encore des débris à l'endroit nommé domaine de Gergovia. Derrière ce mur, s'échelonnaient les camps de diverses cités gauloises,

remontant insensiblement jusque vers les remparts de la ville.

Cependant, les légionnaires s'avançant toujours, venaient de franchir le terrain du domaine de Gergovia. Tout à coup ils se précipitent, arrivent en un instant jusqu'au mur de grosses pierres, l'escaladent et s'emparent de trois camps. Dans l'un de ces camps se trouvait Teutomatos ou plutôt Votomopatis, roi des Nitiobriges, le dernier chef arrivé à l'armée, et qui, plongé dans la plus entière sécurité, au milieu de tant de mouvements de troupes, faisait tranquillement, en vrai gaulois, ce que nous appellerions sa méridienne. Réveillé en sursaut, il saute à cheval à demi vêtu, et arrive au galop sous les murs de la ville, où son cheval reçoit une flèche destinée à son maître. D'un bond, les Romains arrivent sous les remparts.

Alors une clameur immense, continue, confuse, s'éleva de toutes les parties de la ville : les assiégés la croyaient prise. Les femmes se précipitaient sur les remparts et de là, elles jetaient aux assaillants de riches étoffes et de l'argent. Les bras tendus vers eux : « Épargnez-nous, criaient-elles, et ne faites pas comme à Avaricum où vous avez tué les femmes et les enfants. » Gergovie était une des

villes les plus opulentes de la Gaule, depuis le temps de ses vieux chefs arvernes, Luern et Bituit au char d'argent. Le centurion Fabius avait dit le matin au milieu des hommes de sa centurie : « Je suis excité par les belles dépouilles faites à Avaricum, et je ne souffrirai pas que personne monte sur le rempart avant moi. » Tout à coup, il prend trois de ses soldats, s'enlève en s'appuyant sur leurs épaules, et saute sur le rempart. Il leur tend ensuite la main et les fait monter à côté de lui ; ce qui montre qu'il n'y avait pas de fossé autour du rempart, et que ce rempart n'était pas très-élevé.

Dès les premiers cris des assiégés, Vercingétorix n'avait plus conservé de doute sur le véritable plan de César. Envoyés ensuite coup sur coup, des messagers l'avaient instruit de tout. Aussitôt il monte à cheval, traverse rapidement la ville à la tête d'un corps de cavalerie, par cette rue qui était dans l'axe des portes nord et sud et les joignait. Il arrive à la porte sud, après avoir donné l'ordre à ses troupes de le suivre en toute hâte. Il engage vivement l'action.

Ici, César prétend qu'il fit alors donner aux légions le signal de la retraite, après la prise du camp de Votomopatis, mais qu'elles n'avaient pas

entendu le coup de trompette, parce qu'on était séparé par une vallée. D'abord, il n'y a pas de vallée en cet endroit; il n'y a que la plaine du Mas, plaine tout unie et sans un repli à partir d'Orcet. Ensuite, puisqu'il était maître de l'Auzon et de tout le côté sud, qui l'empêchait d'envoyer signaler, en avant et jusqu'au mur de pierres, les mouvements qu'il voulait faire exécuter, et d'y faire réitérer le signal par les trompettes? Rien non plus ne l'empêchait de s'y porter lui-même, étant maître de la plaine et de toute la partie sud de la montagne, jusqu'au mur d'enceinte. Le moyen de croire que toute cette grande armée, mise en mouvement depuis le milieu de la nuit, n'avait d'autre objet que d'enlever le camp particulier de trois chefs de clans gaulois? Lui-même n'a-t-il pas laissé échapper le mot du centurion Fabius que nous venons de rapporter? Et toute cette grande manœuvre qui enveloppait la ville entière, même à l'occident, ne montre-t-elle pas qu'il livrait un assaut général, comme il dit lui-même qu'il en cherchait l'occasion depuis son arrivée?

Mais un combat acharné se livrait à la porte du sud, sous les murs mêmes de la ville et en dehors. Les femmes mêlées maintenant aux défenseurs de

la place sur les remparts, excitaient les soldats celtes. Elles levaient les mains au ciel et, poussant des cris, montraient à leurs défenseurs leurs cheveux épars, et leur présentaient leurs petits enfants. Le combat grondait et retentissait avec d'autant plus de violence, d'intensité et d'acharnement que les Romains sentaient que s'ils cédaient du terrain tout était perdu pour eux, et que les Gaulois se précipitaient avec leur fougue irrésistible sur leurs ennemis. Tout près de la porte, à cheval, Vercingétorix, remplaçait à chaque instant par des troupes fraîches celles qu'il voyait fatiguées[1]; et il devenait de plus en plus évident que les légionnaires, malgré leur courage, ne pourraient pas tenir contre des troupes qu'on renouvelait ainsi sans cesse. Il aurait fallu qu'à ce moment César tentât une attaque du côté du nord, pour diviser l'attention et la résistance des assiégés.

Quand les soldats sont vaincus dans leur pensée, tout les effraie, même ce qui devrait les rassurer. Les Romains virent tout à coup paraître les Éduens à leur gauche. Ceux-ci achevaient leur long mouvement tournant et venaient donner la main aux

1. César, *de Bello gallico*, l. VII, c. 49.

Romains. Mais les légionnaires les prirent pour un corps d'ennemis, bien que les Éduens, leurs auxiliaires, eussent le bras droit nu en signe d'entente avec les Romains; ceux-ci eurent peur de leurs propres alliés. Cependant le centurion Fabius venait d'être entouré sur le rempart avec ses soldats et précipité du haut des murs. Un autre centurion, Petronius, se sentant accablé par le nombre au moment où il s'efforçait de faire sauter la porte que Vercingétorix avait fait refermer, dit à ses soldats en se voyant tout couvert de blessures : « Puisque je ne puis me sauver avec vous, je veux du moins assurer votre retraite. Conduit par le désir de la gloire (on a vu ce que Fabius entendait par la gloire) je vous ai menés au milieu du danger. Mais vous allez avoir un moyen de vous échapper. Sauvez-vous ! » En poussant ce cri, Pétronius se jette sur les Gaulois, en tue deux; les autres, surpris de son action soudaine, reculent et s'éloignent même un peu de la porte. « C'est en vain, reprend le centurion à ses soldats, que vous voulez me sauver la vie. Je perds mon sang, mes forces m'abandonnent. Allez-vous en; vous le pouvez encore, rejoignez les légions. »

Mais Vercingétorix, saisissant le moment déci-

sif, venait de donner l'ordre d'une attaque générale. Enveloppés de toutes parts, les Romains avaient été mis en pleine déroute. Ils fuyaient le long de la montagne et repassaient en désordre le mur de grosses pierres dans la direction de Merdogne et du domaine de Gergovia. Quarante-six centurions restèrent sur le champ de bataille; quant aux soldats, César ne donne pas le chiffre exact des pertes de l'armée romaine, comme il n'avait pas même donné à entendre qu'il en eût fait dans les combats précédents; il connaissait pourtant ses pertes à un homme près. Cette réticence, par son habileté même, montre mieux que ne le pourrait faire aucun chiffre, combien elles furent considérables. Les centurions étaient ce que nous appellerions aujourd'hui des capitaines. Chacun d'eux combattait à la tête de sa centurie ou compagnie. Ils n'avaient pu se réunir et se faire tuer sur un point particulier. La perte des soldats dut donc être proportionnée à celle des officiers. Cette idée même de parler avant tout des centurions montre mieux encore les efforts qu'ils avaient dû faire pour soutenir leurs soldats dans cette lutte acharnée, et l'importance de cette journée.

A la vue de ce désastre, César, s'était hâté d'en-

voyer des ordres au lieutenant Sextius qui commandait le petit camp. Celui-ci, qui depuis le matin tenait ses deux légions sous les armes, s'était empressé de descendre de la Roche-Blanche, pour contenir l'armée gauloise, en se plaçant sur le flanc droit de cette armée; position que ce chef de corps n'eût pu prendre, si le petit camp eût été partout ailleurs qu'à la Roche-Blanche. Le proconsul lui-même fit approcher plus en avant, dans la plaine de Mas, la dixième légion qui lui servait de réserve. » Les légions, dit-il alors, s'arrêtèrent dans la plaine; » ce qui prouve que toutes les légions avaient été mises en mouvement, à l'exception de la dixième, que César avait pourtant haranguée le matin, mais qu'il ne voulut pas hasarder, bien que les deux armées fussent en plaine, dans un moment où l'impétuosité des Gaulois était encore augmentée par leur succès. Vercingétorix les avait poursuivies avec la plus grande ardeur et, ne voulant pas compromettre le succès qu'il venait de remporter, il contint l'élan de son armée, et lui ordonna de s'arrêter, pour voir si César allait tenter un nouveau mouvement. Mais un ordre contraire venait d'être donné.

Tous les corps de l'armée romaine se retiraient

et regagnaient le camp, dans le plus profond abattement. Une tradition porte même, que dans leur fuite, les Romains ne s'arrêtèrent qu'au camp de Gondole. César essaya le lendemain de les tirer de cet abattement par un discours assez adroit, où il inaugura sur eux le système de défense personnelle qu'il a si habilement exposé dans ses *Commentaires*. « Il n'était pour rien dans cette défaite, due entièrement à la témérité des légionnaires qui avaient voulu livrer un assaut général. » Il releva leur courage par ces paroles, ajoute-t-il, et par une escarmouche de cavalerie qu'il dit avoir livrée le lendemain. Mais ce qui dut faire voir à ses soldats le fond de sa pensée, c'est que ses actes furent en opposition avec ses paroles « d'encouragement. » Il fit ce qu'on ne fait jamais que lorsque non-seulement on a été battu, mais qu'on désespère de la position. Comme il avait abandonné le champ de bataille l'avant-veille, il abandonna encore et le siège de Gergovie, et les ouvrages qu'il avait construits. Il décampa au milieu des sarcasmes et de ce qu'il appelle « la forfanterie gauloise. » Il se retira à marches forcées et fit trente lieues en trois jours, tandis qu'il en avait mis cinq en venant, pour arriver de nouveau au

pont de l'Allier, à Vichy; se rendant, dit-il, chez les Éduens, dont une partie, on l'a vu, s'était déjà tournée contre lui avant sa défaite, se croyant enveloppée par toutes les cités de la Celtique que Vercingétorix avait fait entrer dans sa confédération, commençant enfin cette retraite qui eût délivré la Gaule du joug de l'étranger, si les nobles gaulois eussent préféré l'indépendance de la Gaule à leurs intérêts de chefs de cités et de tribus, s'ils eussent été moins jaloux de Vercingétorix et plus unis.

Le souvenir de ces événements resta gravé dans la mémoire des âges suivants. Interprète d'un sentiment encore tout vivant en Gaule au cinquième siècle de notre ère, le Gaulois Sidoine Apollinaire les rappelait avec une sorte d'enthousiasme. « O Arverne! disait-il, tu ne le cèdes à personne sous les armes comme soldat de pied, tu l'emportes sur tous, comme cavalier. J'en prends à témoin César, dont la fortune toute tremblante fut si près de succomber, lorsque le légionnaire romain, précipité du haut de la montagne, s'arrêta à peine dans son camp. » Dans le même temps, à Rome où, malgré la chute de l'empire romain, on conserva toujours un certain dédain

pour les peuples nouveaux. Paul Orose, rendant en langage ordinaire le récit arrangé de César, et exprimant l'impression restée dans les esprits, écrivait ces mots : « César ayant perdu une grande partie de son armée à Gergovie, fut vaincu et prit la fuite. » Cette fuite était une retraite forcée. Enfin, Vercingétorix se garda bien de poursuivre les Romains ; il est facile d'en voir la raison. Il savait que les peuples mêmes qui avaient trahi la cause de l'Indépendance seraient les premiers à les attaquer, et que, la victoire de Gergovie resserrant les liens de l'alliance celtique, les troupes de toutes les cités gauloises allaient accourir maintenant sur le passage de César, le harceler et s'unir contre lui.

IV

Druidisme. — Origine aryenne de la race et de la religion celtiques. Marche des Gaulois à travers l'Europe. Lente formation du Druidisme. Dieux gaulois : Ésus et Taranis, Bélénos, Bélésama, Camoul. Nom celtique du Dis Pater gaulois. Teutatès. — Véritable doctrine des druides sur l'immortalité de l'âme. Les cercles cosmogoniques. — Rôle et décadence des druides pendant la guerre de l'Indépendance.

Ici on se demande quel fut le rôle des druides pendant les neuf années de la guerre de l'Indépendance et en particulier pendant la campagne de 52. A prendre la description des mœurs des Gaulois et des Germains que César a brusquement intercalée dans son sixième livre [1], les druides sont les maîtres de la Gaule; si l'on s'en tient au récit des événements, ils ne paraissent nulle part. Ceci nous conduit à examiner quelle fut l'origine du Druidisme, la morale et les dieux qu'il enseignait, les causes de sa grandeur et de sa décadence, et comment après avoir élevé si haut les

1. César, *de Bello gallico*, l. VI, c. 11-28.

Celtes parmi les peuples de l'ancien monde, il les laissa retomber dans un si entier abaissement, au milieu duquel il finit par s'effacer lui-même et disparaître.

Les Celtes, en abandonnant sans retour la contrée située entre les vallées de l'Oxus et de l'Iaxartes (Djihoun et Si-houn), pour émigrer vers les régions occidentales, conservèrent, dans leurs pérégrinations lointaines, les germes de l'antique et pure religion des Aryas[1], mais ces germes se développèrent dans d'autres contrées, et sous l'influence d'autres idées religieuses.

Arrivés sur le Bas-Danube, où ils fondèrent des villes jusqu'en Thrace, ils se trouvèrent en rapport avec les Pélasges. Ils connurent alors et le Ζεὺς pélasgique[2] qui devint leur Ésus, comme il avait été le Dyaus de leurs pères en Arye, et la doctrine de la vie future, expliquée dans les Mystères, et l'œuf orphique d'où sortait une cosmogonie, et enfin le culte du chêne, symbole du Ζεὺς pélasgique dans les forêts de Dodone, comme il le fut

1. Voyez le tableau de cette religion dans le *Rig-Véda*, trad. de M. Langlois. 4 vol. V. éd. de M. Max Muller, 3 vol.

2. Voyez *Histoire de la Critique chez les Grecs*, par M. Émile Egger. 1 vol. M. Henri Martin, *Hist. de France*, I, 57.

de l'Esus celtique dans les forêts de la Gaule. Dès lors, on peut le croire, les anciens *Sanchonias* ou prêtres Aryas, placés, dans les tribus de l'Arye, à côté du patriarche ou père de famille, se formèrent en caste sous le nom de druides, hommes du chêne. Du moins, on voit dans Hérodote que toute la région montagneuse et boisée qui s'étend en ligne droite de Dodone et du lac Hella jusqu'au Danube, en passant par les Caltigènes ou Galligènes, était peuplée de Celtes[1]. Pythagore de Samos, qui avait été initié aux Mystères de l'Égypte et de l'Asie, mais surtout à ceux de Samothrace, y avait trouvé non-seulement le dogme de l'immortalité de l'âme par des transmigrations, mais l'ébauche de celui des cercles où s'accomplissaient ces transmigrations, ce qui était le point particulier de la doctrine des druides. Ce qu'il y a de plus curieux encore, c'est que l'un de ces cercles s'appelait, cercle de la Nécessité[2], en celte *angen*, ce qui était aux yeux des druides l'un des caractères du cercle d'*Abred*, le monde actuel. La seule divinité des Aryas qui se conserva tout entière, au milieu de tant

1. Hérodote, l. v, chap. 9.
2. Voyez Diogène de Laërte, l. viii, *Pythagore*.

de changements fut Yama, le Dis Pater dont parle César, qui était à la fois le dieu des morts et du temps, mais qui était aussi, dernière transformation, le père des Celtes. Ajoutons cependant, que l'on trouve encore des traces de l'ancien naturalisme des Aryas dans le culte rendu aux montagnes et aux eaux en Gaule, comme en Arye.

C'est ainsi que les dieux des Aryas, Indra, Agni, Varouna devinrent à la suite de transformations séculaires, Esus, Bélénos et Camoul. Les dernières populations de sang celtique se fixèrent pendant longtemps entre le Weser et le Rhin, comme sur la longue ligne du Haut-Danube; aussi l'Allemagne actuelle, avant de s'appeler Germania, s'appela-t-elle Gallia[1]. Les populations reprirent leurs migrations vers l'ouest au quatrième siècle avant notre ère, à l'arrivée sur le Weser des Gothons, premiers barbares de race germanique, et, franchissant le Rhin[2], elles achevèrent

1. Diodore de Sicile, l. v c. 32.

2. C'est ce qui était établi dans une histoire des Gaulois, écrite par un auteur grec, Timagène, histoire aujourd'hui perdue et qu'il serait bien utile de retrouver. Ammien Marcellin l'avait sous les yeux en écrivant cette phrase : « Druidæ memorant hanc partem populi indigenam, sed alios quoque ab

de former dans le nord, sous le nom de Belges, la famille gauloise, d'où elles se répandirent dans la Bretagne, dans la Calédonie et plus tard sur les rivages de l'Irlande. Les Belges pratiquaient aussi le culte druidique, car le collége de druides le plus célèbre, avec celui de Chartres, était celui de l'Ile de Bretagne. César dit même que la doctrine druidique fut découverte dans cette île. Et en effet, les Phéniciens, qui avaient, comme la plupart des peuples orientaux, leur collége de prêtres et qui faisaient leur commerce le long des côtes de la Gaule et de toutes ces îles nommées par eux Cassitérides y étaient représentés par leur Hercule tyrien, dont les attributs, ainsi que ceux d'Ogmios, le dieu des lettres ou de l'instruction, finirent par être reportés sur le dieu celtique Teutatès. Ce fut la dernière évolution du druidisme. C'est ainsi que le naturalisme, ou plutôt ce grand vitalisme des tribus pastorales et guerrières de l'Arye se transforma graduellement pendant l'âge de leurs émigrations pour devenir le druidisme, ainsi qu'en Gaule, comme il le fit aussi

extimis insulis confluxisse et tractibus transrhenanis, crebritate bellorum et alluvione fervidi maris sedibus suis expulsos. » Ammien Marcellin, l. xv, chap. 9.

pour les Aryas du Paropamise, du Pendjab et de l'Inde, pendant leurs longues courses errantes, pour devenir, avec une caste sacerdotale également très-puissante, le brahmanisme des bords du Sind et du Gange [1]. En Occident, le développement progressif du druidisme avait été parallèle à celui de la nationalité gauloise.

Et maintenant, quels étaient les dieux des Gaulois, ou plutôt, puisque les écrivains anciens ne nous les ont guère fait connaître que sous des noms romains, à quelle divinité celtique correspondait chaque divinité latine? Les principaux dieux gaulois, suivant César, étaient : Mercure, Apollon, Mars, Jupiter, Minerve et Dis Pater, c'est-à-dire pour les Romains, Pluton. [2] Hésus ou Esus correspondait au Jupiter des Romains. Tout le prouve, d'abord c'est le même nom que celui de Ζευς, le grand dieu des Pélasges, que celui de Æsu, l'un des surnoms d'Indra, dans le Rig-Véda, que l'Αισα, ou Destin, des Hellènes, que les Ases de Woden, et enfin que l'Æsar, le grand dieu des

1. M. Vivien de Saint-Martin, *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde, d'après les hymnes védiques*. Paris, 1859.

2. César, *de Bello gallico*, l. VI, c. 17 et 18.

Étrusques. Sur l'autel du Musée de Cluny, Esus cueillant une branche de chêne est, en face du Jupiter romain, comme Vulcain, le dieu du travail dans les villes, est en face du Tauros Trigaranos, symbole du travail agricole chez les Celtes. Donc, Esus est le dieu par excellence, l'Indra des chantres védiques, le dieu non pas unique, pas plus qu'Indra en Arye, mais le dieu suprême des Gaulois.

Les druides avaient conservé ce penchant des prêtres aryas à représenter, sous deux formes différentes, deux attributs distincts d'une même divinité. Le dieu Tarann des Celtes était encore Jupiter, mais Jupiter, armé de la foudre, ce que prouve beaucoup d'inscriptions *Jovi Tarano*[1], *Taranuico*, découvertes dans toutes les régions celtiques.

Le Bélénos gaulois répondait à l'Apollon des romains. Beaucoup d'inscriptions *Apollini Beleno*[2], le montrent aussi, et dans toutes les contrées occupées par la race celtique. Au dire de César, ce Bélénos était avant tout le dieu de la

1. Orelli, *Inscript. latin.*, 2,054, 2,055, 2,056.
2. Ibid., 1,968.

médecine, de la santé et de la force physique [1]. A ce titre, il présidait aux eaux thermales, sous divers surnoms, *Apollini Granno*, par exemple, pour Aix-la-Chapelle, *Aquæ granni*. Le dieu *Belin*, dont parle Hérodien, et que les Gaulois de la Gaule transpadane assimilaient à Apollon, était la divinité d'une source de ce genre [2]. A Autun, une autre source d'eaux thermales, consacrée à Bélénos avait, sorte d'ordalie celtique analogue à celle des eaux du Rhin, la vertu de découvrir les parjures [3]. Bélénos présidait encore aux plantes médicinales, dont plusieurs portaient son nom ; par exemple, le *belinuntia*, la jusquiame, l'apollinaire de Pline l'Ancien, que l'on appelle encore vulgairement aujourd'hui herbe de Sainte-Apolline; par exemple encore le *beliucandar*, notre millefeuille, l'achillée classique, pour guérir les blessures. C'est une prêtresse d'Apollon qui, dans Virgile, enfant de la Gaule Cisalpine, indique la forêt où se cachait le rameau d'or qui ouvrait les portes d'un autre monde, et qui était le gui druidique, comme le doux poëte l'indique assez lui-même.

1. César, *De Bello gallico*, VI, 17.
2. Hérodien, VIII, 7. V. Alfr. Maury, *Croyances et lég.*, etc. 241-245.
3. Eumenii panægyr., et Antholog.

En Aquitaine, Bélénos était adoré sous le nom d'Abellio [1]. Son culte était donc répandu dans toute la Gaule. Il était aussi personnifié dans le soleil, l'astre aux effluves vivifiantes, le principe de la fécondité, de la jeunesse et de la vie, l'époux de la terre. Grian, d'où Grannus en gallois, Béal ou Bel, en irlandais, signifient également le soleil; Béal ou Bel, d'où Belltaine, nom de ces feux allumés partout au premier mai, au temps de la fête de Flore, sur le Beuvray, pour célébrer le retour du printemps et l'hymen de la nature. On sait qu'on allume encore ces feux de la Saint-Jean, par tradition, sur les montagnes, dans les villes de certaines provinces plus purement celtiques, l'Auvergne, la Franche-Comté, le Morvan. Les druides faisaient passer les troupeaux entre ces feux de mai, *Belltaine*, pour les préserver des maladies pendant toute l'année [2].

Bélisama répondait à la Minerve des Romains [3]; César se borne à en dire « qu'elle enseignait les arts et les travaux; observation superficielle, ce qui n'étonne guère dans ce théologien scepti-

1. Orelli. *Inscript. lat.*, 1,952, 1,953.
2. Voyez Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, I, 371-389.
3. Orelli, 1,451.

que. A s'en tenir aux inscriptions connues et à l'étymologie de ce nom, Bélisama, parèdre de Bélénos, se confondait plutôt avec la *Sulis* britannique, ou d'autres déités favorables au bien-être des hommes, et personnifiées aussi dans les eaux ou dans le soleil.

Camoul (Camoulos) était le Mars celtique, d'après des inscriptions positives[1], et la racine de ce nom, en irlandais *kam*, *kama*, puissant, courageux. C'était l'un des plus grands dieux nationaux du peuple le plus belliqueux de l'ancien monde. Il faut bien en convenir, en voyant le grand nombre de noms dans la composition desquels entre celui de Camoul, noms de chefs, de femmes, de villes, de peuplades, de contrées, Camulogène, Camma, Camilla, Camulognata, Andecamulenses, Camulossesa, Camulodunum.

A mesure que nous avançons dans cette étude de la religion gauloise, ce sujet devient à la fois plus curieux et plus épineux. César parle d'un

1. Orelli, 1,977, 1,978. — J. de Wal, *Mytholog. septentrionalis monumenta epigraphica*, nos XXI, XXII. — Gruter, 56. — Steiner, *Corpus inscript. Rhen.*, no 590. — Reinesius, *Nov. repert. inscript. antiq.*, appendice, p. 809 et 1,029. — Muratori, *Inscript.*, t. II, ch. II, p. 802, no 3.

cinquième grand Dieu gaulois, qu'il nomme *Dis Pater*, c'est-à-dire, Pluton, et qui était, d'après le contexte même, le dieu des enfers, des ténèbres et du temps, considéré comme créateur[1]. On se rappelle que, d'après la doctrine des druides, au centre même d'Abred, le monde où nous sommes, s'ouvrait un souterrain immense, où s'agitaient, au milieu des ténèbres, les germes de tous les êtres qui devaient venir dans Abred ou y revenir. C'est à peu près ce que le gaulois cisalpin, Virgile, encore tout plein des instincts celtiques, a décrit avec tant d'élévation, dans le sixième livre de l'Énéide, avec cette différence que, dans l'épopée virgilienne, les âmes retombent toujours, pour en sortir toujours, au bout de mille ans, dans cette région inférieure; tandis que pour les druides, les âmes seules des coupables y retombaient, pour tenter un nouvel apprentissage de la vie dans Abred, et que les âmes des hommes justes et courageux montaient dans Gwingfyd, sans perdre la mémoire et et sans craindre de retomber dans cet Annwn. Or, c'est de cet Annwn, c'est de cette région infé-

1. Voyez aussi *Revue celtique*, I, 1-8, *De la divinité gauloise assimilée à Dis Pater*, par M. Anatole de Barthélemy.

rieure, qu'était souverain ce dieu inconnu, mystérieux, ce Dis Pater des Celtes, avec les attributs de créateur, comme dieu de tous les êtres en germes. Voilà pourquoi les druides disaient aux Gaulois qu'ils descendaient tous de ce Dis Pater. Mais quel était le nom celtique de ce dieu? Ce qui rend la réponse assez difficile, c'est que tout ce qui le concernait se rapportait à la partie la plus occulte de l'enseignement ésotérique des druides, révélée seulement à des initiés, à des adeptes. César fait entendre, qu'à cet égard, les Celtes s'en rapportaient à leurs prêtres, en acceptant cette sorte de mystère sans oser l'approfondir. Il est évident qu'ils n'avaient pas même dit le nom de ce dieu à César. Mais, on peut le croire, ce dieu inconnu était le seul qui avait été apporté, et sans transformation, par les Celtes, de leur première patrie où il était adoré par les pâtres aryas, sous le nom d'Yama. Au moyen âge, ce dieu des ténèbres, du temps et de la création, est appelé *Duw*, prononciation celtique de la première syllabe de Dis dans Dis Pater, Duw, qui veut dire aussi dieu en gaëlique. Bien plus, tous les Gaulois étaient appelés Duwnes ou Dubnes, c'est-à-dire, enfants et adorateurs du Pluton celtique. Enfin, ce mot de

Dubnes n'était pas seulement gaëlique, il était celte, en usage du temps même de Vercingétorix, où on le retrouve, par exemple, dans le nom de l'un de ses compagnons d'armes, Dubnorix, qui signifie chef des Dubnes, ou enfants de Pluton.

Les Celtes, au rapport de César, avaient six grandes divinités ; nous venons de rendre à cinq d'entre elles leurs noms gaulois. Il ne reste plus, comme grand dieu, d'une part, dans César, que Mercure, et, d'autre part, chez les Celtes, que Teutatès. Donc, le Teutatès gaulois répondait au Mercure romain. Pour être amenée par une voie différente, on ne connaît pas d'inscriptions authentiques à Mercure-Teutatès, cette conclusion n'est pas moins sûre que les précédentes. César représente Mercure comme la principale divinité des Gaulois, ce que font aussi pour Teutatès les documents de la même époque et des âges suivants. Cette supériorité est marquée aussi par le nom de Teutatès qui, en gaëlique, veut dire Père du peuple. Les Phéniciens qui, dès la plus haute antiquité, faisaient un commerce régulier avec les Cassitérides, ou îles de Bretagne, ces Phéniciens qui laissaient ainsi que leur plus célèbre colonie, Carthage, des traces de leur religion dans de sim-

ples escales, comme l'île de Sein, avaient, à plus forte raison, établi dans l'île de Prydain ou de Bretagne, le culte de leur grand dieu « du commerce, des voyages et des routes », Thot ou Teut. Or, ce sont précisément les attributions que César reconnaît à Mercure[1], et qu'on retrouve dans les inscriptions. Peuple agriculteur et guerrier, mais non commerçant, les Gaulois auraient-ils eu d'eux-mêmes la pensée de créer et de mettre, dans les derniers temps, au-dessus de leurs autres dieux, un dieu du commerce, surtout avec ce nom général de Père du peuple? Il leur était donc venu de l'île de Prydain, avec laquelle ils étaient en rapports constants, fraternels, comme, plus tard, les dieux romains leur vinrent d'Italie. On voit ainsi pourquoi les jeunes gens, qui voulaient approfondir les doctrines druidiques, se rendaient dans le principal collége de cette île. C'est là qu'avait été découvert *(reperta)*, le mot de César est très-juste, c'est de là qu'était parti le culte de Teutatès, la plus récente et, à ce moment, la plus vivante transformation du Druidisme.

1. Voyez Alfr. Maury, *Encyclopédie moderne*, t. XIII, p. 107, article Druidisme.

Ne laissons pas se refermer cette sorte d'ouverture faite dans le nébuleux Gwynfyd, ou ciel celtique, sans y regarder un instant aussi le dieu *Ogmios*, dont César n'a pas parlé, parce qu'il le confondait avec Hercule, simple demi-dieu aux yeux des Romains. C'était en effet Hercule, mais encore ici l'Hercule tyrien, autre symbole du génie phénicien en Occident, et qui avait fondé tant de villes chez les Celtes, depuis Nîmes primitivement au bord de la mer, jusqu'à la fameuse Alise, au centre de la Gaule. Sans doute, Ogmios était, avant tout, un dieu des voyages maritimes, et c'est pour cela que Lucien, après en avoir achevé la description, ajoute qu'il avait l'air d'un « vieux marin ; » mais c'était surtout le dieu de l'intelligence, Λογος, le dieu de l'instruction et de l'éloquence. De là ces brillantes petites chaînes d'or et d'ambre, « pareilles, disait un druide à Lucien, pareilles aux plus beaux bracelets, » et qui partaient de sa langue pour aller s'attacher ensuite aux oreilles de ses auditeurs. De là l'empressement de ceux-ci à le suivre, trop heureux de leur esclavage et tout épris de cette parole divine et harmonieuse. Allégorie ingénieuse, qu'on ne retrouve que dans la religion gauloise, et qui rappelle ce mot célèbre

du vieux Caton : « les Gaulois savent deux choses, bien se battre et parler finement. » Ce dieu Ogmios avait inventé l'Ogham, ou alphabet gaëlique, formé au moyen de brindilles, ou branches d'arbres et de plantes arrangées de manière à former des lettres[1]. Ici, qui ne se rappelle que les Phéniciens portèrent, en effet, l'écriture sur tous les rivages où ils établirent des comptoirs, depuis Cadmus, époux de la déesse Harmonie, et qui fit connaître aux Grecs les seize lettres cadméennes, jusqu'à Ogmios, qui enseigna l'écriture aux Celtes de Prydain, quoique la vieille tradition des druides s'y opposât sur le continent. On sait que, dans l'histoire des nations, l'écriture, d'abord simple moyen de régulariser les transactions commerciales, devient peu à peu un procédé oratoire et littéraire. De même que Tarann et Esus représentaient deux attributs bien distincts du dieu suprême, de même, d'après les habitudes théologiques des anciens patriarches de l'Arye et des druides, Teutatès et Ogmios étaient, avec des différences de temps ou de pays, deux attributs d'une même di-

1. Voyez sur l'origine et le nom de l'Ogham Zeus *Grammatica celtica*, et O'Donovan, *Irish Grammar*, p. XLII–LIV.

inité. Ce n'étaient pas seulement les habitants de Brydain, c'étaient tous les Gaulois qui donnaient à et Hercule civilisateur le nom d'*Ogmios le savant*[1].

Également fidèles aux traditions aryanes, les Celtes honoraient encore toutes les forces vitales de leur pays, les cours d'eau : Sequana, la Seine; Rhodanus, le Rhône; Yconna, l'Yonne; Divona, Divone; la forêt Harduenna, les Ardennes; les montagnes Vosegus, les Vosges; surtout ces chaînes de montagnes Pyréné, les Pyrénées, Jupiter ou plutôt Esus Penninus, les Alpes pennines, et ce beau fleuve du Rhin aux eaux verdâtres et sacrées, montagnes et fleuves qui enveloppaient la Gaule et la défendaient, divinités tutélaires, contre les attaques du dehors : c'était la patrie entière à qui ce culte était rendu.

Un mot encore en achevant cette restitution des dieux celtiques. Séduit d'abord par une théorie brillante et entraîné, par d'éminents esprits, nous avons voulu savoir si les druides étaient monothéistes[2]. Nous n'avons trouvé aucun texte qui

1. Lucien, t. II, l'*Hercule gaulois*.

2. Voyez, pour cette question, Bernard de Montfaucon, l'*An-*

nous autorise à le penser. Les seuls témoignages qu'on puisse citer en faveur de cette opinion, de nouveau en honneur aujourd'hui, sont tirés du *Mystère des Bardes*. Or, nous l'avons déjà dit, la seule partie de ce recueil que nous regardions comme authentique, est celle qui concerne la doctrine cosmogonique des *Cercles*. Celle-là, nous l'admettons, parce que nous la retrouvons dans ces enceintes tricirculaires nommées *cromlechs*, qui étaient de véritables temples, et parce que nous retrouvons encore ces trois cercles concentriques sur des monnaies frappées évidemment du temps de Vercingétorix. Toutes, ou presque toutes les autres Triades sont, avec des parcelles très-curieuses, très-intéressantes à recueillir, une superfétation des idées du moyen âge. Ces tercets sublimes sur l'unité de Dieu, sur la grâce, sur la lutte contre *Dyaul*, qui est à nos yeux le démon, sont une émanation directe du Christianisme, émanation d'autant plus facile à expliquer que les

tiquité expliquée et représentée en figures. T. II, 2e partie, liv. v, *Traité de la religion des Gaulois*. — Dom Martin, *De la religion des Gaulois*. — Jean Reynaud, *Le Druidisme*, article de l'*Encyclopédie nouvelle*, et l'*Esprit de la Gaule*. — M. Pictet, *Mystère des Bardes*, bibliothèque de Genève, 1853.

druides de la Grande-Bretagne et de l'Irlande étant devenus ces prêtres chrétiens, ces solitaires qui vivaient dans des grottes, comme, par exemple, ceux avec lesquels Alcuin était en correspondance, et qui étaient connus sous le nom de *culdées*. Nous n'admettons pas plus les Triades complètes qu'Ossian complet, quoique dans l'un, comme dans les autres, on sente bien souvent circuler le souffle celtique. Une action lente et puissante s'est exercée; un travail moral, souvent inconscient, de beaucoup de générations, s'est accompli sur ces vieux et augustes monuments, renouvelant et transformant ce fonds historique qui s'est empreint peu à peu des sentiments et des croyances de bien des âges. Enfin, les Triades, qui composent le recueil actuel, sont écrites dans une langue moderne[1]. Elles n'ont été recueillies qu'au seizième siècle, et le seul manuscrit authentique qui les renferme, conservé dans la bibliothèque de Llan Haran, en Glamorgan, ne date que de l'année 1680.

Pour passer maintenant de la théologie des druides à la doctrine morale qu'ils enseignaient aux

1. Sur le *Mystère des bardes*, consultez M. Henri Martin, *Études d'archéologie celtique*, p. 64; M. Leflocq, *Études de mythologie celtique*, 113-137; M. Gaidoz, *Revue celtique*, I, 467.

remplacé, comme dieu principal, Esus dont on retrouve à peine quelques rares inscriptions, tandis que les statues de Teutatès-Mercure peuplaient la Gaule entière. Les idées vraiment religieuses avaient fait place à l'intérêt. Nous avons vu une quantité de ces petits Mercures, la bourse honteusement à la main ou pendant à leur ceinture. Esus n'était même plus qu'un objet d'horreur, que les druides eux-mêmes repoussaient, qu'ils craignaient maintenant de rencontrer, et qu'ils réléguaient au fond des bois. La superstition, triste avant-courrière de la chute des grands cultes, se propageait partout, suivant César. Bien loin de faire disparaître les sacrifices humains qu'on retrouve, hélas, à l'origine de toutes les nations, les druides leur donnaient un caractère sacré, une pensée, pour conserver, par la terreur, sur l'esprit du vulgaire, une puissance qu'ils sentaient leur échapper ; et, ayant perdu le sens même de l'ancien Druidisme, ils étaient obligés, pour connaître celui du nouveau, de se rendre, non pas dans l'un des sanctuaires druidiques de la Gaule, mais dans l'île de Bretagne. Quoique ces sacrifices ne fussent, le plus souvent, que les exécutions des criminels condamnés en justice, les druides vou-

laient encore y présider au nom de la religion. Ils guérissaient les maladies, non plus par cette connaissance des vertus des simples et des eaux, qui les avaient rendus si célèbres, mais par des formules magiques. S'éloignant de cet ancien esprit celtique, qui avait exempté leur caste du service militaire, ces prêtres se disputaient, souvent, les armes à la main, le titre de souverain-pontife de toute la Gaule qui, de temps immémorial, s'acquérait par le libre suffrage de tous les druides, chez les Carnutes, dans ce pays même qui passait pour être le centre consacré de la Gaule, et où se réunissait chaque année leur assemblée, pour rendre la justice à tous les Gaulois. Ils avaient donc des soldats à leur disposition. Mariés, ayant des enfants, généraux même, ils cherchaient à obtenir, par tous les moyens possibles, les fonctions politiques et les richesses, dans leurs cités, et cela avec d'autant plus d'avidité qu'ils perdaient de plus en plus leur ancienne foi : la religion ne leur suffisait plus.

L'exemple du druide Divitiac, le plus connu d'entre eux, montre assez bien ce qu'était devenu le Druidisme entre leurs mains. Il avait été vergobret de la cité des Éduens, comme le prouve

une médaille frappée en son nom. Sous son gouvernement, la cité éduenne avait perdu la primauté de la Gaule, ayant été vaincue par les Séquanais qui avaient appelé à leur secours les Suèves d'Arioviste. Son frère Dubnorix l'avait alors emporté sur lui, en s'appuyant sur le peuple, et avait été nommé vergobret à sa place, ce que prouve également une autre médaille qui porte le nom de ce nouveau magistrat. Aussitôt Divitiac était parti pour Rome, afin d'attirer les Romains dans la Gaule; mais le Sénat ne l'avait point écouté.

Après la guerre des Helvètes, il s'agissait d'engager adroitement César à retirer ses légions de la Gaule centrale. Ce fut le but de cette réunion générale de tous les chefs de la Gaule, en 58, où figura, pour la première fois, Vercingétorix. Divitiac fit échouer ce dessein en engageant César à marcher contre Arioviste, et en lui faisant connaître les divisions intestines des Gaulois, ce qui permit ensuite au proconsul de fixer son armée en Gaule, en se présentant comme libérateur de ce pays, et ce qui, du même coup, rendit à Divitiac toute son ancienne influence chez les Éduens. La puissance de Divitiac était donc unie au triomphe des Romains. L'année suivante, quand les Belges

s'armèrent pour se défendre au cas où les Romains voudraient entrer aussi dans leurs cités, Divitiac, à la tête d'un détachement éduen et sur l'ordre de César, seconda le mouvement des Romains, donna des conseils à César sur la manière de vaincre les Gaulois, et ravagea lui-même, avec son corps d'armée, le pays des Bellovakes; odieux spectacle en vérité, que celui de ce druide sinistre, qui pour conserver sa puissance, appelle les étrangers dans sa patrie, et les guide lui-même, au milieu des ruines et la torche à la main, contre ses propres compatriotes. Son frère, Dubnorix, qui était à la tête du parti national chez les Éduens, et qui ne cachait pas son dessein de délivrer la Gaule du joug des Romains, fut entouré par les nombreux cavaliers de César, égorgé, sur son ordre formel, pendant qu'il poussait, en se débattant, ce cri qui résume et explique toute la guerre de l'Indépendance : « Je suis libre et né dans une cité libre. »

A la mort de Divitiac, on lui éleva un tombeau d'un style romain, dans le genre de celui de Cécilia Métella. On le voit encore non loin d'Autun, où on le connait sous le nom de tombeau du général Divitiac. On a oublié qu'il était druide. César ne lui donne pas une seule fois ce nom, et on l'ignore-

rait entièrement, sans un mot échappé à la plume de Cicéron, qui lui avait donné l'hospitalité chez lui pendant son séjour à Rome. Comment ces druides auraient-ils continué, comme autrefois, à enseigner cette doctrine de l'immortalité de l'âme, qui enflammait encore le courage des Gaulois? C'était précisément ce courage patriotique qu'ils devaient redouter, depuis qu'ils avaient uni leurs intérêts à ceux des Romains. Au reste César avoue tout le premier, qu'en effet, sous ce rapport, les Gaulois baissaient depuis quelque temps, et la raison qu'il en donne, est celle que nous donnons nous-même, c'est que leur contact avec les Romains les énervait. Heureux de ce secours inattendu qui lui venait de ses adversaires mêmes, il avait grand soin de soutenir les druides dans leurs prétentions à la puissance. A Bibracte, les deux partis ou fédérations ayant, dans leur rivalité, élu chacun un vergobret, il donna la préférence au candidat des druides, Convictolitan. Il dit qu'il se conformait ainsi à la légalité, ce qui était vrai, mais le même scrupule ne le touchait guère quand il établissait des rois [1] chez les Carnutes, chez les

1. On appelait roi le magistrat ou *vergobret*, qui par la force

Sénonais et dans beaucoup d'autres cités. D'autres colléges druidiques, surtout le premier de tous, celui des Carnutes, restèrent, il est vrai, fidèles à la cause nationale, et Vercingétorix avait eu soin de les associer à son entreprise; mais César ne croyait pas à l'influence religieuse. Lui-même était grand pontife à Rome, titre qu'il s'était fait donner à force d'argent; il n'avait, non-seulement aucune conviction religieuse, mais aucune conviction morale, ayant nié un jour, au milieu d'une séance du Sénat, précisément ce dogme de l'immortalité de l'âme, base de la religion gauloise. Quand les druides l'enseignaient, il croyait que c'était pour tromper le peuple, et il en parle lui-même en termes ironiques. Les druides, dit-il, voudraient surtout faire croire (*imprimis volunt persuadere*) que les âmes sont immortelles. » Voilà pourquoi les druides, malgré de glorieuses exceptions, paraissent intervenir dans cette guerre moins qu'on ne s'y serait attendu. César, Strabon, Pline l'Ancien les nomment, sans les regarder comme druides, puisque, oubliant leur caractère sacré, ils

ou la ruse gardait le pouvoir au delà du temps légal. Ce magistrat pouvait être réélu. Voyez César, *de Bel. gal.*, VII, 4.

s'étaient jetés dans toutes les fonctions publiques pour satisfaire leur ambition. C'étaient des généraux, des députés, des chefs de partis, ce n'étaient plus des prêtres. Leur influence religieuse ne pouvait que s'affaiblir et disparaître, après cette sorte de profanation ; et, pour conserver, retrouver ou augmenter leur puissance, beaucoup d'entre eux avaient fini par oublier tous leurs devoirs envers la patrie, et s'étaient jetés du côté des Romains.

V

Expédition de Labiénus chez les Parisiens. — Paris à l'époque celtique. — Ligue des Parisiens, des Sénonais, des Aulerkes et des Bellovakes. — Camulogène et Labiénus. — Avantage des Gaulois à Athis. — Incendie de Paris. Positions des deux armées. — Bataille d'Issy. Mort glorieuse de Camulogène. Retraite de Labiénus.

Pendant que César regagnait la Loire en toute hâte et y faisait chercher, non sans anxiété, un gué, pour la faire traverser par son armée, de graves événements s'accomplissaient à Paris, ou plutôt, comme on disait alors, dans la *Lutèce des Parisiens*. On se rappelle que le proconsul avait formé à Décise, chez les Éduens, le projet de conquérir toute la Celtique; qu'avec une division de son armée il devait lui-même soumettre la région méridionale par la prise de Gergovie et la destruction de l'armée de Vercingétorix, et que Labiénus, avec l'autre division, était chargé d'aller soumettre la région du nord de cette même Celtique, c'est-à-dire les cités des Sénonais et des Parisiens. On vient de voir comment le général romain avait exé-

cuté la première partie de son plan ; voyons maintenant comment, pour l'exécution de la seconde, Labiénus se conforma aux instructions qu'il avait reçues. Cette expédition de Labiénus chez les Parisiens avaient bien aussi son importance. Ils avaient des alliés, comme on va le dire. Même avant la campagne d'hiver, ils s'étaient empressés d'entrer dans la confédération de Vercingétorix. Maître d'Agiedincum (Sens), Labiénus l'était aussi du Sénonais. Mais il était plus difficile de s'emparer du territoire des Parisiens, d'abord à cause du courage de ses habitants, vifs, libres, hardis, avides de leur indépendance et résolus de la défendre jusqu'à la mort, et ensuite à cause de la position de leur capitale.

Cette ville s'élevait dans l'île nommée depuis par les Romains, île de la Cité, humble berceau du grand Paris. Son premier nom de Lutèce lui venait de sa situation défensive au milieu des eaux, de *Leuth* et encore de *Luc'k,* en celte, eau de marais, la ville s'élevant dans l'île, et se trouvant encore protégée par les marais qui s'étendaient sur la rive droite de la Seine. Même à l'époque où nous remontons, elle jouissait déjà d'une certaine célébrité, et, l'année précédente, César irrité con-

tre les Carnutes, avait eu la pensée d'y tenir l'assemblée générale de la Gaule. Les Parisiens étaient des adorateurs d'Esus, comme on le voit par le nom et l'image de ce dieu sculptés sur l'autel du Musée de Cluny. Leurs maisons, souvent d'une certaine étendue, étaient encore pour la plupart couvertes de chaume. Peuple chasseur, agriculteur et pêcheur, ils battaient, armés de leurs arcs et de leurs lances au large fer, les grandes forêts au milieu desquels la Seine roulait ses eaux limpides et presque inconnues, et qui s'étendaient jusque sur les bords, comme le montre le nom même du Louvre (Luparia), qui signifiait bois peuplé de loups. Cependant, la vénération qu'ils avaient pour le taureau aux trois grues *(Tauros Trigaranos)*, symbole de l'agriculture, montre qu'ils avaient depuis longtemps remplacé, par des champs de blé, une partie de ces forêts vierges, qu'ils avaient découvertes en arrivant dans cette contrée. Quant à leur profession de pêcheurs, les inscriptions du même autel du Musée de Cluny, surtout celle de *senani veilom*, font voir que la corporation des *nautes parisieus* remontait au temps où ils adoraient encore leurs dieux nationaux. Leurs nacelles amarrées aux rivages de

l'île n'allaient être que trop utiles à Labiénus. Quand les ponts de bois, qui joignaient la ville aux deux rives opposées et qui devaient se trouver à l'endroit où sont aujourd'hui le Petit-Pont et le Pont-au-Change, étaient coupés, la Seine, en embrassant l'île sans rencontrer d'obstacle, en faisait un oppide ou lieu de défense. Tous les auteurs anciens qui parlent de Lutèce, Strabon, César, Plutarque, Dion Cassius, Ammien Marcellin et Julien la représentent avant tout comme une forteresse.

Dès l'arrivée des Celtes en Gaule, il dut y avoir des habitants dans ce lieu de sûreté. Longtemps après, quand les Belges, ces derniers venus de la famille celtique, eurent passé le Rhin, une de leurs tribus nommée les *Parisii*, qui s'était d'abord établie sous ce nom, près de l'emplacement actuel de Bruxelles, reprit sa marche vers le sud-ouest, et, soit par la force, soit par des mariages, réussit à s'établir au milieu des anciens habitants du pays. Lutèce s'appela dès lors la Lutèce des Parisiens, *Lutecia Parisiorum*. Les Belges conservaient toujours à chacune de leurs colonies, le nom de la tribu dont elle était originaire. On le sait par un grand nombre de colonies fondées par les Belges, à l'est ou au sud de l'Angleterre. Enfin, tous les

peuples de race celtique, après avoir quitté l'Arye, avaient l'habitude, dans leurs migrations lointaines, de redonner, à leur habitation nouvelle, les noms de leur ancienne patrie ; c'est même ainsi qu'on retrouve toutes les étapes de leur marche séculaire vers l'Occident. On voit dans beaucoup de lieux, par exemple, des cours d'eau qu'ils ont appelé l'Arar, des places fortes qu'ils ont appelées Noviodunum ; on rencontre des noms analogues jusque dans l'Inde. C'est ainsi que Paris avait dû son premier accroissement à un dernier mouvement, à un dernier flot des émigrations celtiques. On a cru que cette union des *Parisii* avec les habitants primitifs de Lutèce, s'était accomplie peu de temps avant la guerre de l'Indépendance, parce qu'une alliance avait été conclue, en effet, sous la génération précédente, entre les Sénonais et les Parisiens, mais cette alliance avait pu se sceller par les arrière-petits-fils des Parisii, venus des bords du Rhin. On ne peut tirer, non plus, aucune conséquence des effigies informes, qu'on trouve sur les plus anciennes monnaies parisiennes, et qui portent des traces évidentes de tatouage. Les *Parisii* avaient pu les apporter de la rive gauche du Rhin, comme les habitants primitifs de Lutèce

avaient pu les faire frapper dans une antiquité qu'il est impossible de déterminer. Pour nous, de tout ceci, nous ne tirons qu'une conclusion, c'est qu'au temps de l'invasion romaine, Lutèce était habitée et défendue par une population essentiellement aborigène, c'est-à-dire, celto-belge : c'était le sang celtique dans toute sa pureté originelle.

Tout en faisant partie de la grande confédération celtique, cette cité avait formé aussi sa confédération particulière, comme celte, avec les Sénonais et les Aulerkes Eburovikes (du celte *vikes*, fils, et de *Ebura*, l'Eure), et comme belge, avec la puissante cité des Bellovakes. Quand on sut que les Romains marchaient contre les Parisiens, les Aulerkes accoururent se joindre à eux dans cet extrême danger, et les Bellovakes armèrent. Les quatre cités élurent pour brenn, ou général en chef de l'armée parisienne, un noble aulerke d'un âge déjà avancé, mais plein de vigueur et de feu, nommé Camulogène, c'est-à-dire, fils de Camoul. Il était instruit et résolu, et ce qui l'avait fait préférer, c'était surtout son habileté et son instruction comme chef de guerre. L'élection du brenn dut se faire à Lutèce même, lieu de rendez-vous des divers contingents, avec acclamations au milieu

de l'île, vers l'emplacement actuel du Palais de Justice. Camulogène, sans doute ancien vergobret de sa cité, était en relation avec les Aulerkes Cenomani (Manceaux) avec les Aulerkes Diablintes (pays de la Sarthe et de la Mayenne) et même avec les Aulerkes Brannovices et Brannovii, *enfants du brouillard* (Beaune et Mâcon). Il avait sous ses ordres une armée organisée et exercée, ce qui montre qu'en voyant la Gaule attaquée, Lutèce se préparait depuis longtemps à la défense [1]. Un mot maintenant sur le général qui s'avançait contre elle à la tête des légions romaines.

Issu d'une ancienne famille latine, mais sans illustration, Titus Labiénus s'était jeté dès sa jeunesse dans ce parti qui attaqua le Sénat devenu débile et oligarchique, pour le raviver par une plus large expansion de la République, parti dont César eut alors l'adresse de se faire le chef. C'était pour frapper le Sénat que Labiénus, nommé tribun en 63, sous le consulat de Cicéron, avait attaqué Rabirius. C'était pour ébranler le Sénat qu'il avait fait transporter du collége des pontifes au peuple, le droit d'élire le souverain pontife,

1. César, *de Bello gallico*, VII, 59.

manœuvre qui rendit possible l'élection de César. C'est ainsi qu'il avait contribué à commencer la fortune politique de celui dont il devait devenir l'ennemi. En récompense César, élu consul en 59, lui avait donné le rang de lieutenant (*legatus*) dans son armée, et en 58, Labiénus avait battu les Tigurins sur les bords de la Saône, et contribué à la répression de l'émigration helvétique. Il avait même commandé en chef toutes les légions pendant l'absence du proconsul. Plus tard, il devait se séparer de lui, en le voyant songer, non point à transformer, mais à détruire la puissance du Sénat; mais au moment où nous l'étudions, il était, de l'aveu de tous, Romains ou Gaulois, le plus en vue des lieutenants de César. Il venait de se signaler contre les Trévires (habitants de Trèves, du celte *treailh*, tribu) dans les campagnes de 54 et 53, par un esprit hardi, inflexible, impitoyable même jusqu'à la cruauté. Après avoir feint de se renfermer avec crainte dans son camp entouré par les Gaulois, il avait tout à coup lancé sur eux ses légions, tandis qu'ils étaient dispersés, en ordonnant de ne s'attacher qu'à frapper, avant tout, le seul Induciomar, le chef du parti national chez les Trévires. Il n'avait été satisfait qu'au moment où ses légion-

naires lui avaient apporté la tête du brave Induciomar, sans se douter que quelques années plus tard, les mêmes légionnaires apporteraient la sienne entre les mains de César, le soir de la bataille de Munda. Bon officier en somme, soldat d'un courage à toute épreuve, rude, grossier, ambitieux, personnel, calculant froidement (on le vit bien dans les guerres civiles), tous les détails d'un massacre jugé par lui nécessaire à son succès; homme d'exécution avant tout, Labiénus n'eut pu diriger de grandes masses d'hommes ni tracer un plan de campagne, comme César, avec cette facilité et cette hauteur de vue, mais nul ne savait mieux que lui commander un corps d'armée, en expédition détachée : possédant d'ailleurs quelque chose de ce qui faisait le fond de l'âme de César, et peut-être de tous les conquérants, l'audace, qui, dans un moment critique, n'hésite jamais : il savait oser. Il arrivait avec quatre légions, c'est-à-dire, avec un effectif de 20,000 hommes composé d'excellentes troupes, qui avaient fait les campagnes précédentes, et une cavalerie de médiocre qualité.

On vient de voir pourquoi cette expédition avait son importance. Lutèce gardait la Celtique au

nord. Tant que les Parisiens seraient libres, la Celtique ne serait pas asservie. Pris en lui-même, leur territoire était peu considérable. Il s'étendait au nord jusqu'aux Silvanectes, dont la capitale fut Augustomagus (Senlis), et jusqu'aux Bellovakes, dont la capitale était Bratuspantium (Gratepanche), ou Cæsaromagus (Beauvais), à l'ouest jusqu'aux Aulerkes Eburovikes, dont la capitale était Mediolanum (Evreux), au sud-ouest jusqu'aux Durocasses, dont la capitale était Diodurum (Dreux), à l'est jusqu'aux Meldi, dont la capitale était Iatinum (Meaux), et enfin, au sud, jusqu'à une ligne qui passerait entre Corbeil et Melun (Melodunum). Cette dernière ville était déjà un des oppides des Sénonais. Telles était les limites de la petite cité des Parisiens, dont la défense avait été confiée à l'expérience de Camulogène.

Parti d'Agiedincum (Sens) avec quatre légions, et ayant laissé son parc dans cette ville, Labiénus longea la rive gauche de la Seine, et arriva bientôt jusqu'au marais que forme l'Orge, au pied des collines d'Athis, avant de se jeter dans la Seine. Là, il aperçut, de l'autre côté du marais, et garnissant toute la colline, l'armée gauloise en armes. Les hauteurs qui bordent la rive gauche de la

Seine forment, à cet endroit, une sorte de grand amphithéâtre accidenté et boisé, qui vient, en tournant, s'appuyer sur le fleuve même, de manière à faire avec lui un angle presque droit au-dessous de la station d'Athis. L'Orge, qui coule entre le fleuve et les hauteurs, y forme un marais d'autant plus étendu que cette petite rivière y pénètre, déjà grossie de la Remarde à Arpajon, et de l'Yvette, près de Savigny. Un autre ruisseau, nommé le Morut, y forme une sorte d'île tour à tour noyée ou riante, avant de se jeter dans l'Orge, à trente mètres de son embouchure dans la Seine. Dans les grandes crues, la Seine, dont le niveau est plus élevé que celui de la vallée, reflue, en bouillonnant, par l'embouchure de l'Orge ; les eaux couvrent alors une grande partie du vallon. C'est là que Camulogène était venu se poster avec ses guerriers celtes, arrêtant ainsi l'armée romaine et de front et de flanc. Dès leur apparition, les Romains furent assaillis par une grêle de flèches.

Refusant de reculer devant son adversaire, Labiénus crut qu'il pourrait forcer la position. Il donne l'ordre de construire des mantelets. On comble le marais avec des fascines et de la terre ; on jette des claies sur cette espèce de chaussée

vacillante. On se précipite pour franchir le marais, et arriver au pied des collines. Mais les légionnaires tombaient sous les coups plongeants des Gaulois. Ceux-ci, forts de la supériorité de leur position et de la profondeur des eaux, gardèrent l'avantage jusqu'à la nuit, qui mit seule un terme à cette lutte acharnée.

Il semble au premier abord que Labiénus voyant qu'il ne pouvait emporter la position de vive force aurait dû prendre la route des hauteurs, en se repliant vers l'emplacement de Juvisy. C'est même cette considération qui a empêché des militaires très-instruits et très-expérimentés, de mettre sur le marais de l'Orge le théâtre de cet engagement. Mais cette route de campagne n'existait pas alors. Ces montagnes, qui seraient fort difficiles à enlever, même aujourd'hui, si elles étaient bien gardées, étaient alors couvertes de forêts vierges, inextricables, sans chemin ou n'ayant que des sentiers perdus, ignorés des Romains. Elles eussent été encore plus difficiles à franchir que le marais lui-même, et les légionnaires, embarrassés de tous côtés, ne pouvant se mettre en colonne, ne sachant où se diriger pendant la nuit, y eussent été encore plus facilement

détruits par les Celtes, bien plus habitués qu'eux à cette guerre de marais et de bois. D'ailleurs, on va le voir plus loin, Labiénus, faisant consister avec raison la supériorité des légions dans leur discipline et dans leur cohésion, avait pour principe de ne se battre qu'en plaine. Alors il prit, dès le soir même et sans hésiter, le seul parti qui lui restât. Se dérobant brusquement vers minuit, et en silence, il remonta rapidement la rive gauche de la rivière, sans avoir à craindre les éclaireurs gaulois : ceux-ci ne pouvaient guère plus l'observer par les montagnes, qu'il n'avait pu lui-même s'en emparer, en les tournant. Il arrive devant Melun d'autant plus facilement que les habitants étaient en partie avec Camulogène. Il s'empare vivement de cinquante bateaux qu'il remplit de soldats, il entre dans la ville, rétablit le pont que Camulogène avait fait couper, lorsqu'il s'était résolu d'attendre les Romains derrière les eaux de l'Orge, et s'avançe vivement sur Lutèce en descendant la rive droite de la rivière. Des hommes accourus de Melun annoncèrent ce mouvement à Camulogène. Aussitôt, celui-ci envoie à Lutèce l'ordre d'incendier la ville, comme Vercingétorix l'avait fait pour les Bituriges, et de couper les

ponts. Labiénus campa à Créteil, et l'on montre encore une plaine sillonnée de traces confuses d'anciens fossés, et que l'on appelle encore le camp de Titus Labienus. Sans doute il s'y arrêta quelque temps, en apercevant l'incendie de Paris. Camulogène avait quitté à la hâte le vallon d'Athis.

D'éminents archéologues, comme on l'a dit, ont placé ailleurs le marais si bien choisi par Camulogène : à Gentilly, seulement les Romains auraient pu franchir la plaine d'Ivry, plaine d'une lieue, entre Gentilly et la Seine, pendant que les Gaulois les auraient attendus sur la Butte-aux-Cailles; à Juvisy, où la distance entre les hauteurs et la Seine est à peu près la même; enfin à Essonne, c'est-à-dire à trente-trois kilomètres de Paris, mouvement qui eût découvert la place. Donc Camulogène, ayant abandonné le bord de l'Orge, vint se placer dans l'axe même de Lutèce, en face de Labiénus. C'est-à-dire que le camp des Romains était établi en face de l'emplacement actuel du Pont-Notre-Dame, et que Camulogène était campé, avec ses guerriers celtes, sur la rive gauche de la Seine, près de l'emplacement actuel de la place Maubert, et jusque sur la crête de la montagne Sainte-Gene-

vièvе. Les deux armées restèrent ainsi en présence, sans que Labiénus osât tenter un mouvement offensif, sous les yeux de son adversaire. Les éclaireurs des deux partis gardaient les deux rives de la Seine.

C'est alors que de grandes nouvelles s'étaient répandues dans toute la Gaule, nouvelles que l'on connaît déjà. César, disait-on, avait été battu à Gergovie par Vercingétorix; non-seulement il n'avait pu prendre cette ville, mais sa défaite avait été si complète, qu'il opérait sa retraite vers la Province, en faisant un détour, la route du Midi lui étant fermée. Son armée souffrait de la famine, parce qu'on n'avait pu trouver de provisions à Nevers, brûlé par les Éduens, devenus ennemis des Romains : la Gaule entière était soulevée et victorieuse. A la nouvelle de tant de changements, Labiénus sentit qu'il devait renoncer à la conquête dont il s'était chargé, et, devinant la pensée de son général, il comprit qu'il ne devait maintenant avoir qu'un but, évacuer le territoire des Parisiens, rejoindre César et opérer ainsi la jonction des légions. Mais il fallait passer la Seine, sans quoi il serait arrêté à Melun, quand il voudrait transporter son armée sur la rive gauche ;

de plus, il fallait exécuter ce mouvement dans une plaine, pour que ses légions pussent y manœuvrer avec tout leur avantage, puisqu'il y aurait un engagement. Ce plan, si habilement conçu, Labiénus l'exécuta avec une grande précision.

Il avait amené de Melun les cinquante bateaux dont il s'était servi pour y passer la rivière. Il y fit monter des chevaliers romains, leur ordonnant de descendre la Seine à la distance de quatre mille pas, c'est-à-dire à peu près d'une lieue et demie. Ils arrivèrent ainsi presque à la pointe orientale de l'île Saint-Germain et rangèrent leur flottille en longue file le long de l'île, prêts à transporter rapidement les légionnaires sur l'autre rive, dès que la colonne romaine paraîtrait. Là se trouvait d'ailleurs un endroit guéable, et chez les Gaulois les gués étaient si connus, qu'ils faisaient partie des routes mêmes. Ce gué a subsisté de tous temps, et de vieux pêcheurs du Bas-Meudon nous disent qu'il n'y a pas encore trente-cinq ans, avant les draguages qu'on a multipliés en cet endroit, on voyait en été beaucoup de gens du pays, qui, relevant leurs vêtements, passaient facilement d'une rive à l'autre et continuaient leur voyage. La Seine, surtout en été, saison de cette expédition, n'a-

vait pas là un demi-pied de profondeur. On a retrouvé, dans ces draguages, des épaves de toutes les époques, et nous-même, en étudiant cet endroit, nous y avons trouvé des médailles romaines, d'autres du moyen âge, d'autres du temps de Louis XIV.

Laissant dans son camp cinq cohortes, Labiénus donne ordre aux cinq autres cohortes de la même légion de partir à minuit, avec les bagages, et de remonter la Seine en faisant un grand bruit, c'est-à-dire, de s'avancer dans la direction de Bercy et de Conflans. Il avait réuni une certaine quantité de canots appartenant aux Parisiens; il y mit des soldats avec l'ordre de remonter la Seine en faisant également beaucoup de bruit. Son but était de tromper Camulogène en lui faisant croire qu'il allait passer la rivière au-dessus de Paris avec ses canots (*lintres*), tandis qu'il la passerait au-dessous avec ses bateaux amenés de Melun, (*naves*). César, qui est loin d'être toujours aussi précis dans son récit, distingue parfaitement ce double mouvement des canots et des bateaux. Et c'est pour l'avoir confondu que plusieurs historiens ont supposé que la bataille avait été livrée au-dessus de Paris, à Vitry et ailleurs. Cette même confusion a

fait écrire des contre-sens à la plupart des traducteurs de César, et elle a conduit à cette erreur de détails deux hommes aussi instruits que l'abbé Lebeuf, dans le siècle dernier, et M. Quicherat dans le nôtre. Ce qui a trompé aussi les critiques c'est le mot *magnum agmen*, un fort détachement, par lequel César désigne les cinq cohortes qui remontaient la Seine ; mais César veut faire entendre seulement que Camulogène, trompé par le stratagème de Labiénus, crut en effet que le gros de l'armée remontait la rivière. Les canots remontaient donc dans la direction du confluent de la Marne et de la Seine, et Camulogène en entendant tout ce bruit, s'imaginait que les Romains allaient passer l'eau à la pointe d'Alfort.

Cependant, Labiénus était parti de son camp avec trois légions, vers une heure du matin. Il marchait dans le plus grand silence, en descendant le bord de la rivière, traversant l'emplacement actuel du quai du Louvre, de la place de la Concorde, d'Auteuil, du Point-du-Jour ; il arriva enfin vers ses bâteaux. Un violent orage favorisait encore, en la dissimulant, la marche des légions romaines. Les vedettes gauloises, qui gardaient le gué et les abords de l'île, furent surprises à l'improviste et

tuées par les soldats romains. Pourtant, quelques-unes se rallièrent pour résister, ou peut-être un parti de soldats gaulois se trouvait-il dans le voisinage, car on a retrouvé, dans le gué, des tronçons d'épées et des fragments d'armes gauloises et romaines. On a retrouvé aussi des armes celtiques et romaines entre l'île Saint-Germain et l'île Séguin. Le passage achevait de s'effectuer vers quatre heures du matin[1].

Vers la même heure, Camulogène, dans son camp de la montagne Sainte-Geneviève, avait appris trois choses : d'abord, qu'une grande agitation régnait dans le camp romain, ensuite, que des forces, qui paraissaient considérables, remontaient le fleuve, et enfin, que des soldats romains le passaient un peu au-dessous de la ville. S'imaginant alors, ce qui d'ailleurs était vraisemblable, que les Romains passaient la rivière sur trois points différents, il divisa en trois corps son armée déjà peu considérable, acceptant ainsi le champ de bataille de son ennemi, au lieu de se choisir le sien, comme il l'avait fait au marais de l'Orge, et

1. Voyez M. de Saulcy, *Les campagnes de Jules César*, etc., 23-36.

d'attendre du moins des nouvelles certaines. Au petit jour, les légions romaines étaient en bataille dans la plaine de Grenelle, et l'on voyait la colonne gauloise qui s'avançait en file, en suivant la route actuelle de Vaugirard et d'Issy.

A ce moment, César, qui s'oublie rarement, rapporte que Labiénus fit une harangue à ses soldats, où il leur dit de supposer que César était au milieu d'eux, les voyait et les commandait en personne[1]. Ce procédé oratoire, fort habile dans la bouche de César à ce moment, semble peu d'accord avec le caractère de Labiénus, excellent militaire, comme on peut le voir, mais qui n'éprouvait aucun enthousiasme de ce genre pour César, et qui se sépara même sans hésitation de son chef quand celui-ci crut le moment venu de se tourner contre le Sénat. Camulogène avait laissé une forte réserve dans son camp ; il avait envoyé un corps d'armée contre un ennemi supposé au confluent de la Marne et de la Seine. Avant de partir lui-même avec son corps d'armée, il avait envoyé un petit détachement en avant, dans la direction de Métiosedum, c'est-à-dire, de Meudon, surtout du Bas-

1. César, *de Bello gallico*, VII, 62.

Meudon. Ce détachement n'avait d'autre mission que de surveiller les mouvements des bateaux, parce qu'au moment où Camulogène lui avait donné ses ordres, il ne se doutait guère que toutes les légions passaient à la pointe de l'île Saint-Germain, entre cette île et l'île Séguin et même en aval de l'île Séguin. Avec des renseignements aussi incertains, il eut mieux valu que Camulogène évitât une bataille rangée, se bornant à harceler l'ennemi, dans sa retraite, avec sa cavalerie qui paraît, il est vrai, avoir été peu nombreuse. Les légions romaines faisaient face à la colline d'Issy.

La colonne gauloise déboucha au pied de cette colline à l'endroit où la route actuelle court en ligne droite d'Issy aux Moulineaux. Les deux armées se rencontrèrent avec un fracas effroyable. Camulogène était à la tête de ses troupes et avait en face la douzième légion. Les légionnaires lancèrent leurs traits et abattirent la première ligne gauloise, mais ceux qui étaient par derrière n'en résistèrent qu'avec plus de vigueur, solides, énergiques comme une armée de ligne. Leur brenn était au milieu d'eux, l'épée à la main, leur rappelant le courage de leurs pères, les exhortant

à bien combattre, combattant lui-même et commandant en même temps. Malheureusement, il ne pouvait être partout. De l'autre côté, la gauche de l'armée gauloise était, au contraire, pressée et enfin mise en déroute par la septième légion. Mais les chances étaient encore égales, et le brenn, victorieux à l'aile droite, pouvait venir tomber sur la septième légion. Alors eut lieu un mouvement dont César aime mieux attribuer la pensée aux tribuns des soldats, qu'à Labiénus. A la vue du danger que courait la douzième légion, qui allait être taillée en pièces, la septième fit un mouvement tournant, c'est-à-dire, que se rabattant sur la gauche, au pied de cette longue colline, elle enveloppa Camulogène avec la droite de l'armée gauloise, qui se trouva ainsi vivement pressée en avant et en arrière. A ce moment terrible, le brenn ne désespéra pas encore de la victoire. Il attendait du secours du corps d'armée préposé à la garde du camp. S'il arrivait à temps pour attaquer la septième légion, les chances de la journée, grâce à cette diversion, pouvaient redevenir égales. Mais rien ne paraissait, et les légionnaires achevaient leur mouvement d'enveloppement. A ce moment suprême, pas un gaulois ne recula. Ils se battirent

comme des lions, et périrent jusqu'au dernier, toujours animés par la voix patriotique de Camulogène, qui s'élevait au-dessus du fracas de la bataille. A la fin, celui-ci chancela sur son cheval; il avait été frappé à mort, et tomba au milieu d'un monceau de cadavres romains et gaulois.

A ce moment on vit enfin apparaître, au haut de la colline d'Issy, la réserve gauloise qui s'empara vivement de la position; mais il était trop tard. Celui qui était la pensée et le nerf de toute cette armée, était étendu sans vie sur le champ de bataille. Au moment où ils en apprenaient la nouvelle, les Romains se jetaient sur eux, animés par le succès et le sang. Les uns s'enfoncèrent dans les bois qui couvraient ces hauteurs, dans la direction de Vanvres et de Clamart, les autres furent tués par la cavalerie romaine. Une armée de Bellovakes accourait pour se joindre à celle des Parisiens; Labiénus savait qu'elle venait lui livrer bataille, mais il se garda bien de l'attendre. Ayant rallié ses troupes, soit à Ivry, soit à Vitry, il regagna en toute hâte Agiedincum, où il reprit les bagages de l'armée, et d'où il sortit aussitôt pour rejoindre César.

Camulogène, il est vrai, avait succombé, mais

en l'arrêtant au marais de l'Orge, en le forçant de retourner par Melun, en le surveillant de son camp, il l'avait empêché d'entrer dans Lutèce, et de s'établir à temps et fortement sur le territoire des Parisiens, possession que César désirait si vivement; Lutèce n'avait pas été prise. On peut se rendre compte de cette bataille de la plaine d'Issy, et suivre par la pensée, sur le terrain, les mouvements des deux armées, en se plaçant, par exemple, au sortir d'Issy, sur cette route bordée d'ormes qui se rend au Bas-Meudon. On a près de soi, à sa droite, l'endroit où la petite armée gauloise résista avec tant de vigueur, et où Camulogène tomba. Derrière soi s'élève la colline d'Issy, où parut, mais trop tard, la réserve de l'armée gauloise. En face, tout au fond de la plaine, à droite, on voit les îles et le gué par où les Romains passèrent la rivière; à gauche, près des premières maisons des Moulineaux, l'endroit où la gauche de l'armée gauloise plia sous les efforts de la septième légion, et la route même marque la ligne que suivit cette légion dans son mouvement d'investissement autour de l'armée gauloise; enfin, on peut apercevoir, se dressant sur la colline de Meudon, les pierres d'un grand

dolmen ou tombeau d'un grand chef gaulois, dominant ainsi tout le champ de bataille. Au-dessous, on a retrouvé les ossements d'un guerrier gaulois. Et comme les Gaulois avaient l'habitude d'ensevelir leurs morts dans les lieux mêmes où leur courage s'était signalé, comme on ne connaît pas d'autre brenn célèbre dans l'histoire celtique de Paris, et qu'on n'élevait jamais de dolmen qu'en l'honneur des grands chefs, peut-être ces ossements étaient-ils ceux de l'héroïque brenn parisien, du vieux Camulogène.

En résumé, Labiénus avait remporté la victoire d'Issy, mais au point de vue de son entreprise, cette victoire avait été stérile. Elle était moins glorieuse pour les Romains que certaines circonstances de leur défaite ne l'étaient pour les Gaulois. Labiénus avait manœuvré en général habile ; Camulogène était mort en héros. Les Parisiens avaient mieux aimé incendier eux-mêmes leur ville que de la livrer aux Romains. Labiénus se dérobait avec rapidité, craignant toujours de voir paraître derrière lui l'armée des Bellovakes, ou redoutant que leur brenn, en le prévenant de vitesse, ne l'arrêtât dans sa retraite derrière quelque marais ou quelque bois, comme l'avait fait le

brenn des Parisiens. Venu pour conquérir le territoire des Parisiens, il était forcé de l'évacuer. Bien plus, il ne conservait même pas ce qu'il possédait avant son expédition, et il lui fallait encore abandonner le Sénonais, retirer ses bagages d'Agiedincum, pour courir rejoindre César, n'ayant pas plus soumis la Celtique au nord, que César ne l'avait soumise au midi, et ne trouvant, pas plus que lui, sur sa route, une seule cité où il pût se reposer.

VI

Intrigues des Éduens contre César et contre Vercingétorix. — Ils mandent celui-ci à Bibracte. Mouvement de la Gaule vers l'unité. — Lutte entre les chefs. — Assemblée générale de la Gaule à Bibracte. Véritable position de Bibracte. — Vercingétorix est réélu. Trahison des Éduens. — Triomphe de l'unité et de l'indépendance de la Gaule.

Vers la fin du mois de mai, Vercingétorix quitta Gergovie, après un séjour de quelques semaines, pour se rendre à Bibracte, chez les Éduens. De graves difficultés l'appelaient dans cette ville pour les affaires intérieures de la Gaule. Depuis la délivrance de Gergovie, les Arvernes possédaient de nouveau, comme sous Keltil, comme sous Bituit, cette primauté de la Gaule, si enviée. Les Éduens surtout, comme on l'a vu, y avaient toujours aspiré; leur vergobret leur répétait à ce moment même, qu'ils étaient *imperio nati*, nés pour le premier rang[1]. Seulement, comme leur cité était peut-être

1. César, *de Bello gallico*, VII, 37.

la plus corrompue de la Gaule, corrompue par le bien-être, l'amour de l'or et des dignités, l'abus de tous les moyens, même de la religion, pour satisfaire leur ambition, ils n'avaient pas craint, pour parvenir à leurs fins, d'abord contre les Séquanais, ensuite contre les Arvernes, d'introduire les Romains dans la Gaule. Le parti national lui-même manquait de désintéressement à ce contact impur; il voulait vaincre, mais pour lui, non pour la Gaule. On ne se figure pas combien d'intrigues s'étaient agitées dans cette cité, pendant le long siége de Gergovie. Au moment où les regards de tous les Gaulois étaient tournés avec angoisse vers ce rocher du Gergovia, où se décidaient les destinés de la Gaule, les Éduens ne songeaient encore qu'à leurs intérêts. Éporédorix et Viridomar, les deux chefs éduens, alors le plus en vue, commandaient un corps de 10,000 Éduens auxiliaires, au camp de Gondole. Le vergobret Convictolitan, alors à la tête des druides, et Littavicus avec d'autres jeunes nobles du parti populaire, trouvaient que César tardait trop à remporter la victoire; ils se mirent à répandre le bruit qu'il avait fait égorger Éporédorix et Viridomar. Le proconsul avait même été obligé de quitter un instant en force le camp de

Gondole, et après avoir rencontré les troupes de Littavicus, avait vite fait avancer, entre les deux armées, Éporédorix et Viridomar, pour que les Éduens pussent s'assurer, de leurs propres yeux, qu'ils étaient bien en vie. Au lieu de se tenir en repos, le vergobret Convictolitan, poussé par cette haine qu'on a toujours pour les traîtres, même quand on s'en sert, s'était jeté sur Cabillonum, (Châlon-sur-Saône), ville occupée par les Romains, en les traitant de brigands, *prædones*. Poussant le peuple à se soulever contre les Romains, il avait pillé les biens de ceux-ci, en avait tué un certain nombre, en avait vendu d'autres comme esclaves, dispersant ou tuant les négociants romains établis dans cette ville, et quand ils prenaient la fuite, les attaquant sur les routes et leur enlevant tous leurs bagages. Et ce qui fera encore mieux connaître quel désordre régnait chez les Éduens, c'est qu'après tous ces excès, les uns envoyaient des députations aux cités celtiques pour les exciter à secouer le joug des Romains, et les autres en adressaient à César, pour se justifier de leur conduite et dire que rien de tout cela n'avait été fait après une délibération publique, *nil factum concilio publico*.

Nous demandons pardon d'insister sur ces dé-

tails, que nous abrégeons néanmoins, mais sans eux, il est impossible de connaître l'état intérieur de la Gaule à cette époque. On juge aisément que ce fut bien autre chose encore à Bibracte, à la nouvelle de la défaite de César, quand on sut qu'il avait repassé l'Allier, vaincu, et qu'il s'avançait à marches forcées pour réunir les deux divisions de son armée et se replier vers la Province et vers l'Italie[1]. Alors, il n'y avait eu qu'un cri chez les Éduens. Partisans de la Gaule et partisans de Rome réunis, étaient aller se jeter sur Noviodunum (Nevers), quartier général des Romains dans cette campagne. C'était pourtant une ville éduenne, et César comptant trop sur la bonne foi de ses alliés, tout en se jouant d'eux, avait rassemblé, dans cette forte position sur la Loire, tous les ôtages de la Gaule, le blé, le trésor public, une grande partie de ses bagages, à lui, César, et des bagages de l'armée romaine. Il y avait aussi réuni un grand nombre de chevaux, pour la remonte de sa cavalerie, qu'il avait fait acheter en Italie et en Espagne. C'étaient Éporédorix et Viridomar, les propres amis de César, ses commensaux au camp de Gondole, qui,

1. Plutarque, *Vie de César*, ch. 29.

à la tête des Éduens, s'étaient précipités sur Noviodunum, avaient tué la garnison romaine, garnison faible, César ne se méfiant pas d'une ville éduenne, et tous les Romains qui s'y trouvaient pour affaires de commerce. Puis, ils s'étaient partagé les chevaux et l'argent, avaient fait conduire à Bibracte les ôtages des cités et avaient brûlé la ville, parce qu'ils savaient bien qu'ils ne pourraient la défendre, et qu'ils ne voulaient pas qu'elle pût encore servir aux Romains [1].

Alors Éporédorix et Viridomar s'étaient empressés de revenir à Bibracte, craignant de voir Littavicus et les autres chefs du parti populaire, qui avaient été parfaitement reçus par le vergobret Convictolitan et par les druides, l'emporter sur eux. Exagérant à qui mieux mieux les services qu'ils venaient de rendre à la Gaule, Éporédorix, Viridomar, le vergobret Convictolitan et les druides avaient envoyé une députation à Vercingétorix, pour lui dire qu'ils voulaient faire la paix avec les Arvernes, puis une seconde, après ce glorieux exploit de Nevers, pour lui demander de venir les trouver à Bibracte, et de s'entendre avec eux sur la

1. Dion Cassius, p. 139.

direction à donner à la campagne. Il était évident que, comparant l'incendie de Nevers à la défense de Gergovie, les Éduens prétendaient avoir autant de droit que lui à se mettre à la tête de la confédération gauloise. Vercingétorix s'était donc mis en route pour Bibracte, après avoir reçu la seconde députation [1].

Il était difficile de prendre un parti dans ce conflit des prétentions des deux plus grandes cités de la Gaule. Sans doute il fallait que l'une des deux obtint le premier rang pour réunir autour d'elle toutes les autres cités, et assurer ainsi l'unité de la Gaule, toujours flottante sans ce lien nécessaire. Depuis que la caste sacerdotale avait baissé, la classe des nobles, chefs de clans et de tribus, avait grandi; c'était elle qui était appelée à remplacer l'influence théocratique dans les cités, comme les effigies de ses chefs remplaçaient souvent celles des dieux, sur les monnaies [2]; mais, suivant le cours des choses humaines, elle se transformait. Tous ceux que nous voyons à la tête du parti na-

1. César, *de Bello gallico*, VII, 63.

2. Voyez M. de Saulcy, *Monnaies des chefs gaulois*. — M. Duchalais, *Description des monnaies gauloises*. — M. Hucher, *Révision des monnaies de la Gaule*, et *Art gaulois*.

tional, dans ces divers petits états, tous ces jeunes chefs, à peu près de l'âge de Vercingétorix, n'aspiraient plus seulement aux dignités dans leur cité; leur vue s'étendait au delà. Ils se voyaient ensemble; ils se donnaient l'hospitalité de l'un de ces petits états à l'autre; ils se mariaient entre eux; ils s'entendaient. Ainsi, Dubnorix, le frère de Divitiac, était intimement lié avec Castic, vergobret des Séquanais, à Vesuntio (Besançon); il avait donné sa mère en mariage au vergobret d'Avaricum; il avait épousé la fille d'Orgétorix qui avait organisé l'émigration des Helvètes vers les bords de l'Océan. En s'unissant ainsi, ces jeunes chefs avaient tous la même pensée dans l'esprit, donner à une cité la plus capable de remplir utilement ce rôle pour le bien de toutes les autres, la primauté de la Gaule, créer ainsi politiquement « l'Unité de la Gaule[1]. » A cet agrandissement dans les institutions correspondait, comme toujours et par la force des choses, un travail latent dans les esprits, qui tendait à faire reconnaître des droits non-seulement aux deux classes privilégiées, comme le

1. César, *de Bello gallico*, I, 2, totius Galliæ imperio potiri, et *ibid.*, 3, regno totius Galliæ potiri sperant.

dit César[1], qui tenait cette doctrine des druides éduens, ses amis, mais au peuple, jusque-là si dédaigné. On a vu que Vercingétorix, au camp devant Noviodunum (Nouan-le-Fuselier), s'était adressé à tout le peuple, au camp de Sainte-Radegonde, avait été réélu par tout le peuple (*omnis multitudo*). Ces grandes assemblées n'étaient pas nouvelles en Gaule ; mais on ne les avait réunies jusque-là qu'avant d'entreprendre de grandes expéditions militaires. Orgétorix, Luctère, Induciomar, Ambiorix, Vercingétorix, tous ces brenns courageux qui dirigèrent le mouvement contre les Romains, s'appuyaient sur le peuple, *multitudo* ou πλῆθος. On a vu aussi que les *concilia publica* des cités, désignées souvent sous le simple nom de *Civitas*, tendaient à se substituer aux anciens sénats où ne figuraient que les deux classes dirigeantes. Ne venons-nous pas de voir tout à l'heure même, que les Éduens, c'est-à-dire la cité celtique la plus obstinée dans la conservation de ses vieux privilèges de castes, s'était justifiée de sa conduite à Châlon en faisant dire à César que rien ne s'était fait dans une réunion publique, *nil factum con-*

1. César, *de Bello gallico*, VI, 13. — Don Cassius, 138.

cilio publico; comme si elle-même, tout en ayant en horreur ces *concilia publica*, trouvait que ces assemblées seules pouvaient donner à ses actes un caractère de légalité. C'était donc un moment de transformation; c'était, disons-le, une crise intérieure, et comme toujours, douloureuse, dangereuse, et dont César sut habilement profiter; qu'il décrit lui-même avec beaucoup de sagacité, mais qui, sans cette intervention d'un ennemi, dans un moment où la Gaule était ainsi affaiblie, divisée, aboutissait à un progrès, et dont la Gaule fut sortie plus forte et plus unie. Déjà Keltil avait su satisfaire ce besoin. Son fils en avait fait, pour le première fois en Gaule, une institution générale, en organisant cette ligue de toutes les cités, sous la pression de l'invasion. La Gaule avait ainsi une armée commune, un trésor commun, un chef commun, et comme le lui répétait le brenn patriote qu'elle s'était donné « un salut commun, une liberté commune[1]. » Mais celui-ci voulait encore davantage. Il voulait l'établissement d'une *Assemblée « totius Galliæ » de toute la Gaule,* où seraient représentées non-seulement telle cité pouvant aspirer au *prin-*

1. Plutarque, *Vie de César*, 28.

cipat, mais toutes les cités, et non-seulement les deux classes principales, mais le peuple de chaque cité.

Voilà pourquoi il avait en effet relevé le courage des Gaulois, en répondant au plus impérieux de leurs sentiments, celui de l'unité, quand il leur disait, on s'en souvient, au camp de Sainte-Radegonde : « Je réparerai par de plus grands avantages le malheur que vous venez de subir. Toutes les cités qui ne font pas encore partie de notre confédération, je les rallierai à force de soins. JE FORMERAI UNE SEULE ASSEMBLÉE de toute la Gaule, *unum Concilium totius Galliæ,* et, quand elle sera ainsi bien unie, le monde entier ne pourra lui résister. »

Rien de si grand ne s'était peut-être dit jusque-là en Gaule ; dans tous les cas, on n'avait jamais rien dit de plus celtique. Un brenn, élu par tous, comme Vercingétorix l'avait été lui-même, aurait fait exécuter les résolutions de cette assemblée. C'était à ce dernier point que se trouvait la plus grande difficulté ; c'est là qu'avait été et qu'était encore, pour lui, le danger. Ce qui lui avait fait des ennemis personnels, soit parmi les nobles, soit parmi les prêtres (ceux-ci remplissant aussi les fonctions

publiques dans leur propre cité), c'est que, comme brenn général, il avait le commandement, au moins militaire, sur leurs propres clients, sur leurs propres vassaux, dans leurs propres cités. Dans tout changement social, il y a toujours un intérêt qu'il faut savoir sacrifier à la conservation des autres; c'est ce que les ennemis du brenn ne voyaient pas, ne voulaient pas. A ce malheureux siége d'Alise, où domina contre Vercingétorix la faction éduenne, la majorité des nobles gaulois s'opposa, par exemple, à la levée en masse que voulait Vercingétorix, parce que, dirent-ils, chaque chef ne pourrait plus ni diriger, ni reconnaître ses vassaux, *nec moderari, nec discernere suos*[1]; et non-seulement les Éduens eurent alors la haute main pour fixer les chiffres des contingents, mais ce fut à Bibracte, chez les Éduens, que se forma l'armée de secours, et le commandement réel fut confié à des Éduens, Éporédorix et Viridomar, tous deux ennemis de Vercingétorix. Pour celui-ci, il n'hésitait pas à ce sujet, en songeant non-seulement au présent,

1. César, *de Bello gallico*, VII, 75. Voyez à ce sujet *Alesia*, par M. Ernest Desjardins.

mais à l'avenir, car il pensait, comme il le dit clairement dans la suite, qu'on devait faire de bien autres sacrifices pour obtenir à *jamais* l'indépendance et la *liberté*, « *perpetuum imperium libertatemque.* » De tout cela, il ressortait avec évidence qu'il fallait donner la primauté soit aux Éduens, soit aux Arvernes, les deux peuples alors les plus puissants de la Gaule entière. Mais en connaissant le caractère des Éduens, Vercingétorix pouvait être inquiet avec raison. Leur adhésion à la cause nationale pouvait devenir aussi funeste à celle-ci que l'avait été leur alliance avec les Romains.

Arrivé à Bibracte, il y trouva tout en mouvement. Éporédorix et Viridomar se préparaient à la guerre. Pour gagner à eux des cités, ils envoyaient des députés de tous côtés, et ceux-ci employaient dans ce but influence, autorité, argent. Quand les cités hésitaient, ils menaçaient de mort leurs ôtages, car on a vu qu'ils avaient trouvé à Nevers tous les ôtages de la Gaule. C'était créer une confédération dans la confédération, et détruire ou du moins compromettre l'œuvre de Vercingétorix. En voyant celui-ci, ils lui proposèrent de partager avec eux la direction de la guerre, ce qu'ils firent

pendant le siége d'Alise, où leur influence l'emporta pour la formation de l'armée de secours, à laquelle ils donnèrent plusieurs chefs rivaux, et entre autres et avant tout, eux-mêmes, Éporédorix et Viridomar, division qui rendit inutile cette armée de secours. On conçoit que Vercingétorix refusa d'entrer dans une semblable combinaison, lui qui ne voyait le salut de la Gaule que dans l'unité du commandement, avec une discipline aussi forte que celle de l'armée romaine. Alors, les Éduens n'hésitèrent plus; ils réclamèrent hautement pour eux la direction suprême des affaires. Vercingétorix répondit qu'il avait été élu brenn de la confédération par les cités celtiques, puis réélu, par acclamation de toute l'armée, au camp sous Avaricum. Il ne pouvait donc abandonner un poste que la Gaule entière lui avait confié; mais il y avait un moyen facile de terminer ce débat; c'était de réunir à Bibracte même une assemblée générale de toute la Gaule, qui choisirait librement le brenn qu'elle préférerait. Pour lui, il déposerait alors son commandement entre les mains du nouvel élu, celui-ci fut-il éduen, et s'appela-t-il Éporédorix ou Viridomar. On juge de la joie de ces deux derniers et de tous les Éduens à cette

proposition. Ils se croyaient sûrs de l'emporter et de diriger l'assemblée, puisqu'elle se réunirait à Bibracte.

Bientôt les Gaulois accoururent de tous les points de la Gaule dans cette ville, avides de prendre part à ce grand événement, et envoyés comme députés par leurs cités. Trois cités seulement n'envoyèrent pas de députés, les Rèmes, les Lingons et les Trévires ; ceux-ci, parce qu'ils étaient en guerre contre les Germains. Cette mention de l'absence de trois cités montre que toutes les autres, c'est-à-dire la Gaule entière, y étaient représentées. Mais où se tint cette assemblée dont la décision allait être si importante?

On a beaucoup discuté pour fixer l'emplacement véritable de Bibracte [1]. Cette ville « de beaucoup la plus grande et la plus riche des Éduens » se serait élevée, suivant les uns, sur le mont Beuvray, la montagne la plus haute du Morvan, et, suivant les autres, sur l'emplacement actuel d'Autun. C'est la première opinion qui prévaut aujour-

1. Voyez M. Alex. Bertrand, M. Bulliot, *Fouilles de Bibracte*, *Revue archéologique*, 10e année, p. 315 et suiv. — *Diction. archéol. de la Gaule*, article *Bibracte*. — M. de Fontenay, *Autun archéol.* — *Histoire d'Autun*, par Ed. Thomas.

d'hui ; et, il faut l'avouer, les longues rangées de maisons dont on a retrouvé les fondements, la quantité de monnaies celtiques que des fouilles, habilement dirigées, y ont fait récemment découvrir, justifient bien cette opinion. Nous ajouterons, à l'appui de cette assertion, la présence sur le Beuvray du dolmen de la *Pierre Salve*, le voisinage du village de Valthot, vallée de Teutatès, et enfin, le nom même de Beuvray, forme altérée de celui de Bibracte. Mais Auguste, d'après une tradition constante, embellit Autun, qui prit dès lors son nom avec une terminaison encore gauloise, *Augustodunum ;* il y avait donc déjà des maisons sur le même emplacement. C'est d'ailleurs en ce lieu, dans les fondations du séminaire de cette ville, qu'on a trouvé l'inscription : *Deæ Bibracti*, à la déesse Bibracte, la protectrice d'Autun. Au milieu des controverses ardentes qui se sont élevées à ce sujet, voudrait-on nous permettre d'exprimer une troisième opinion, qui concilie les deux autres, en s'appuyant sur ces mêmes textes en apparence opposés ?

Au dire de César, les riches Gaulois, pour s'abriter contre les chaleurs, aimaient à séjourner sur le bord des eaux et sur la lisière des bois.

Dans une circonstance où il était mécontent de Éduens, il leur rappela qu'au moment où il éta venu en Gaule, ils étaient chassés par leurs en nemis dans leurs oppides[1]. Si donc les Séquanai avaient déjà chassé les Éduens jusque dans leur oppides, c'est-à-dire jusqu'au Beuvray, à l'arrivé de César, c'est que les nobles Éduens, du moins et les druides habitaient déjà les bords agréable de l'Arroux. Leurs riches demeures, entourées d grands parcs, avec de beaux ombrages et de bel les eaux, furent la première ville d'Autun, et l'oppide du Beuvray, leur capitale dans une époque antérieure, en était toujours la citadelle. Toutes deux continuèrent à porter ce nom jusqu'au moment où Auguste fit de la nouvelle Bibracte une ville de plaisance et de commerce, où aboutissait un réseau de seize voies romaines, avec des monuments, des rues alignées, un amphithéâtre, en même temps que pour le temple en *l'honneur de Rome et d'Auguste*, élevé au confluent de la Saône et du Rhône, à Lyon, ce prince nommait un collége de prêtres *augustaux*, pris surtout, dernière honte, au point de vue de la véritable

1. César, *de Bello gallico*, VII, 54.

civilisation, pris, disons-nous, parmi les druides éduens et dont le chef était un druide éduen, C. J. Vercundaridubius.

D'ailleurs, les Celtes descendirent toujours des montagnes dans la plaine. Ce fut une des lois du peuplement de la Gaule. On l'a vue se vérifier pour les Arvernes qui ne vinrent en masse habiter Clermont-Ferrand (*Augustonemetum*) que sous Auguste, pour se disperser ensuite dans la Limagne. Citons encore, dans cette contrée de l'est la plus anciennement peuplée, les Séquanais qui, après avoir séjourné, d'une part, sur les hauteurs de Blamont, non loin d'Épamanduodurum (Mandeure), et de l'autre, dans les *mouniots* d'Alaise, quittèrent enfin, devenus plus confiants, ces âpres et montagneuses régions, descendirent, comme de cime en cime, jusqu'aux dernières ondulations du Lomond, où ils fondèrent *Vesuntio*[1], au fond de cette splendide vallée du Doubs, dans une forte position, entourée par la rivière, et au pied d'un rocher imprenable, pour se répandre ensuite dans les plaines riantes du Loignon et de la Saône, jusqu'aux frontières des Éduens.

1. M. Castan, *Histoire de la commune de Besançon*.

C'est donc là, sur le penchant de la colline d'Autun, non loin du tombeau de Divitiac et du Mont-Dru, où les druides tenaient leur école, c'est là que séjournaient les nobles Éduens, et que venait César, lui, si impétueux dans l'action et si sensuel dans le repos, pour se reposer des fatigues de ses campagnes, et composer ses *Commentaires*. C'est là, beaucoup plus que sur le plateau presque toujours neigeux et toujours froid du Beuvray, dont l'altitude est de 810 mètres. Mais, en sortant de la ville, parsemée d'arbres, qui allait bientôt s'appeler Autun, et en gravissant les premières rampes de cette contrée montagneuse, avec ses bois et ses torrents, les Éduens voyaient se dresser devant eux leur vieil oppide, leur véritable citadelle, qui avait probablement conservé encore sa population pauvre, et qui dominait tout le Morvan.

Ce fut aussi dans les campagnes qui environnent Autun, que se réunit l'assemblée générale de toute la Gaule, et que se rendit Vercingétorix avec les autres chefs arvernes. Éporédorix ou Viridomar étaient les deux chefs éduens qui devaient le remplacer à titre de brenn, si les suffrages leur étaient favorables. L'épreuve devait être com-

plète et décisive. On ne se borna pas à recueillir les suffrages des druides et des nobles, ou à constater les acclamations de la multitude, quand les trois chefs gaulois s'avancèrent en armes au milieu de cette immense réunion de guerriers. On recueillit les suffrages de tous ceux qui étaient présents. « Tous, jusqu'au dernier, dit César, élisent de nouveau Vercingétorix[1], et approuvent qu'il continue, comme brenn, à présider la Confédération, et à diriger les opérations militaires. » Jamais encore la Gaule n'avait été portée si haut, comme puissance politique; jamais n'avait été mieux satisfait ce sentiment de l'unité qui est le premier besoin de la race celtique, comme le témoigne toute son histoire.

Il semble qu'en se voyant seuls, les Éduens devaient se laisser aller à l'entraînement général, et se fondre avec joie dans cette grande unité, partageant, à leur tour, un sentiment dont ils avaient provoqué l'explosion. Mais ils se retirèrent en proie à une douleur profonde, en se voyant privés du principat. Les jours suivants, ils se plaignirent

1. « Multitudinis suffragiis res permittitur; ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem, » *de Bello gallico*, VII, 63.

du changement de leur fortune, et enfin, ils envoyèrent demander pardon à César. Mais ils le firent en secret, pour couvrir leur nouvelle trahison et n'avoir pas l'air d'abandonner l'entreprise générale; quoique à regret, Éporédorix et Viridomar parurent obéir à Vercingétorix, en attendant le jour où ils pourraient le renverser.

C'est de là que tous les malheurs de la Gaule allaient venir; de là sa chute, quand elle était sauvée. Mais, dans ce moment, elle était livrée tout entière à sa joie patriotique, en sentant ses cités réunies en une seule nation confédérée, et resserrées de plus en plus les unes contre les autres, depuis sa victoire de Gergovie. Pourquoi faut-il que ces chants de victoire, ces hymnes des bardes, qui devaient retentir jusque dans les montagnes du Morvan, se soient si vite transformés en chants de deuil? Qui eut dit que trois mois après ce grand événement, le sort de la Gaule serait changé? Qui eut dit que ce jeune guerrier, dont le triomphe était celui de la Gaule, mourrait d'une mort si affreuse, après s'être livré lui-même à son impitoyable ennemi, et en récompense de tant d'amour pour sa patrie? Du moins, alors, celle-ci était libre et unie. Elle espérait une vic-

toire définitive. Elle venait de se donner un chef qui la représentait sincèrement et qui l'aimait, et elle voyait fuir, devant ses enseignes, les légions étrangères.

VII

ALISE

Affranchissement de la Gaule méridionale, et agrandissement des projets de Vercingétorix. — Indépendance et intégrité de la Gaule dans ses frontières naturelles. — Vercingétorix poursuit César à travers les défilés du Morvan, non pour lui livrer bataille, mais pour le harceler et le détruire dans sa retraite. — Les chefs éduens qui commandaient la cavalerie, livrent, malgré Vercingétorix, le combat équestre de l'Armançon. — Description topographique de cette bataille. — Alise. Ouvrages de Vercingétorix sur le Mont-Auxois, et travaux des Romains. — Arrivée de l'armée de secours. Batailles sous les murs d'Alise; celle du Réa perdue par l'inaction des chefs éduens, qui donne la victoire à César, et la suprématie de la Gaule aux Éduens. — Vercingétorix, qui pouvait s'enfuir, se livre volontairement à César, pour sauver la vie de ses compatriotes. — Il est conduit à Rome, et renfermé quatre ans dans la prison Mamertine. — Sa mort. Conclusion.

Nous reprenons maintenant, non sans tristesse, la route que nous avions suivie jusqu'ici avec tant de joie ; elle va nous présenter désormais un aspect bien différent. Elle nous avait conduits à la victoire ; elle nous mène à présent à la chute. Après le succès, les revers ; après la gloire, l'abaissement ; après l'héroïsme, le martyre. C'est là trop souvent, (les pages de l'histoire tout impré-

gnées de larmes en témoignent,) le sort de tout ce qui est grand et beau dans ce monde. Ce changement fut dû moins aux talents militaires de César, qu'à la discipline romaine, et moins à celle-ci qu'à la jalousie des ennemis de Vercingétorix, qui trahirent la Gaule pour renverser un homme. On plaindra le sort de ce jeune héros qui se vit arracher, par d'indignes rivaux, cette palme à peine cueillie, et qui, en récompense de tant de patriotisme, passa tout à coup de la lumière et des inspirations de la puissance, aux ténèbres et aux horreurs de la prison Mamertine. Nous allons raconter, non sans émotion, mais en la maîtrisant, la chute d'un peuple dans celle d'un homme, des vaincus plus grands que leurs vainqueurs, et des malheurs immérités.

Vercingétorix, après son élection, était resté à Bibracte. Ses desseins s'étaient agrandis avec les circonstances, affermis avec sa puissance. Placé plus haut, il voyait plus loin et voulait davantage[1].

La Celtique lui semblait affranchie du joug des Romains, et quant à la Belgique, qu'ils avaient

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 64.

couverte de flots de sang, les Romains eux-mêmes avaient toujours cru, jusque-là, qu'ils n'y étaient que campés. Mais il y avait la Narbonnaise et la Province, dont les Romains étaient maîtres depuis quatre-vingts ans, avec de grandes villes où l'on pouvait jeter de bonnes garnisons, Aix, Nîmes, Narbonne, Toulouse. Il y avait surtout la république des Massaliotes, avec leur capitale phocéenne, Massa ou Massilia, (Marseille), alliée depuis une haute antiquité au peuple romain, au point qu'à la prise de Rome par les Gaulois, en 380, bien loin d'applaudir, en gauloise, à cet éclatant fait d'armes, unique dans l'histoire de l'ancien monde, elle avait pris le deuil, et envoyé à Rome des députés avec une somme considérable, pour contribuer, de son opulence, à payer la dette de Rome, la rançon du Capitole[1]. Il en était de même pour d'autres populations, surtout les Helves et les Allobroges, situées le long du Rhône; les unes, déjà énervées et en décadence par leur contact avec la civilisation romaine, qui n'était plus que corruption; les autres, absorbées par des querelles intestines, toutes intimidées par le voi-

1. Justin, *Hist.*, XI, III, 5.

sinage ou la présence chez elles des légions romaines. Et cependant, il fallait ramener aussi ces populations à l'unité celtique. Il fallait reconstituer toute la famille gauloise. Alors la Gaule redeviendrait elle-même, de nouveau unie et indépendante, dans ses frontières naturelles, si visiblement établies par la Providence et qui ont toujours fait, et font encore aujourd'hui, le désespoir secret de ses ennemis. Aussi longtemps que le Rhin roulera entre les montagnes ses eaux verdâtres et profondes, aussi longtemps que les Alpes dresseront dans les airs leurs crêtes hardies, la France du sol, la vraie France restera, terre sacrée, dans sa pleine et immuable intégrité. Au point de vue politique, elle a pu quelquefois changer pour un moment, au gré de l'épée et des ambitions des hommes; la France territoriale est impérissable; c'est la France de l'avenir, parce que c'est celle de Dieu.

Vercingétorix voulut donc affranchir tout le Midi, et cela avec d'autant plus de résolution, que César vaincu y transportait sa base d'opérations. Il fallait rendre à la Gaule les trois cités des Helves, des Volkes Arécomikes et des Allobroges. Les Helves n'avaient pas osé s'opposer à

la marche de César à travers les Cévennes. Un détachement de Gabales et d'Arvernes du Haut-Allier reçut l'ordre d'occuper le défilé de Saint-Cirgues, et de se répandre ensuite sur le versant oriental des Cévennes et dans les plaines du Rhône habitées par les Helves. Croyant déjouer leurs préparatifs par une attaque imprévue, les Helves, sous la conduite d'un de leurs chefs les plus puissants, C. Valérius Donotauros, se réunissent, et tentent d'escalader les montagnes. Mais tout à coup paraissent, au-dessus de leurs têtes, les Arvernes et les Gabales, qui fondent sur eux, qui les pressent, qui les précipitent dans le fond des vallées. Donotauros, fils de Caburos, est tué avec un grand nombre de ses partisans, et tous les Helves sont forcés de se retirer en masse dans leurs oppides[1]. En même temps Luctère, le lieutenant et l'ami de Vercingétorix, le courageux et opulent chef d'Uxellodunum (Puy d'Yssolu) recommençait sur les ordres de Vercingétorix, à la tête de ses Cadurkes (Cahors) et des Ruthènes (Rodez), les incursions qu'il avait faites au début de la campagne, dans la Narbonnaise,

1. Dion Cassius, XI, *Hist. roman.*, p. 139.

ravageant le territoire et les villes des Volkes Arécomikes et menaçant la Province.

Il était plus difficile de ramener les Allobroges, vaste cité écrasée par les Romains avec les Arvernes sous Bituit, leur chef commun[1]. Le brenn ordonna une levée de 10,000 fantassins et de 800 cavaliers chez les Éduens et les Ségusianes, et il mit à la tête de ce détachement le frère d'Éporédorix, quoique celui-ci lui eût disputé le pouvoir, croyant ainsi, cœur trop généreux, le gagner à la cause nationale. Les Allobroges, ennemis personnels des Éduens et de plus en plus dégoûtés d'une guerre contre les Romains, placèrent des postes nombreux le long du Rhône et empêchèrent les Éduens d'entamer leurs frontières. Mais en secret, le brenn, qui ne pouvait croire que les Allobroges eussent réellement renoncé à tout espoir de recouvrer leur indépendance, envoya des messages à leurs principaux chefs, où il cherchait, à réveiller dans leur cœur leur ancien amour pour la liberté, tout en leur promettant pour eux de l'argent, et pour la cité, la primauté sur Marseille et et toute la Province. De cette manière, ils ren-

1. Liv. *Lib. disperdit. epitome*, LVI.

traient avec éclat dans la confédération gauloise. Cette zone de la Narbonnaise et de la vallée du Rhône s'était depuis longtemps et peu à peu modifiée au contact des Romains; on y parlait latin aussi bien que celte. L'un des meilleurs historiens latins, Trogue-Pompée, ancien secrétaire de Pompée, était né dans le pays des Voconces (Avignon). On vient de voir que le brenn des Helves portait aussi un nom romain. Les Allobroges, on le comprend par le rôle qu'ils jouent dans la conjuration de Catilina, avaient pris aux Romains non-seulement leurs usages et leur langue, mais leurs vices, comme eux, avides de plaisir, comme eux aussi, criblés de dettes. On se rappelle qu'il en était de même des Éduens dans la vallée de la Saône. Ainsi, quand même César n'eût pas fait sa conquête, la Gaule eût pu parfaitement profiter de l'influence romaine. Seulement, en se manifestant par la violence, et en les privant de leur liberté, elle ne laissa aux Gaulois que les vices des Romains à imiter, tandis que librement acceptée, l'influence romaine eût laissé subsister dans toute sa fécondité le beau et grand caractère gaulois, et eût contribué, sans aucun doute, à le civiliser encore, à l'orner et à le polir. Même en

admettant que la civilisation romaine fût nécessaire à la Gaule, on peut dire que la conquête de César l'empêcha d'en bénéficier.

Ces belles provinces du Midi allaient donc être rendues à la Gaule. Pour cela, sans doute, le brenn comptait sur le corps expéditionnaire de Luctère et sur le patriotisme des populations; mais il fallait avant tout l'expulsion des Romains.

La victoire était gagnée; il importait de l'achever. Pour cela que fallait-il? Suivre toujours et invariablement le même plan de campagne, c'est-à-dire, éviter les batailles et affamer l'armée romaine, en la harcelant dans sa retraite. Pour que rien ne vînt contrarier ce plan, pour ne laisser dans ce moment décisif aucune prise à la fortune, il réunit un conseil de guerre à Bibracte. Il y fit d'abord connaître aux chefs gaulois qu'il fallait lever, dans toutes les cités, et promptement, un corps de 15,000 hommes de cavalerie. « Pour l'infanterie, ajouta-t-il hautement, je me contente de celle que j'ai eue jusqu'ici. Je ne veux pas tenter la fortune; je ne veux pas combattre en bataille rangée. Puisque je disposerai d'une nombreuse cavalerie, il me sera bien facile d'empêcher les Romains de se procurer du blé et du fourrage.

Pour vous, en vrais Gaulois, il faut que, sans vous plaindre, vous détruisiez vos récoltes, que vous brûliez vous-mêmes vos habitations. C'est par la perte de tous vos biens que vous obtiendrez, et pour toujours, l'indépendance et la liberté. »

Ces paroles sont celles qu'il avait prononcées au camp de Nohan-le-Fuselier, avec plus de résolution encore. Et comment a-t-on pu admettre qu'après avoir dit si nettement et devant tous : « je ne veux pas combattre en bataille rangée, » il ferait, sans qu'il y eût aucune modification dans les affaires, sans motiver ce changement complet de plan, le contraire, quelques jours après? Aussi ce discours fait à Bibracte étant à nos yeux d'une importance extrême, nous prions de remarquer que rarement le texte des *Commentaires* a été aussi formel. On s'étonne même de voir ce jeune homme, qui n'avait guère jusque-là livré que quelques combats obscurs dans la montagne, transformé peu à peu par ses propres sentiments longtemps comprimés, conserver avec tant de fermeté son premier plan de campagne, créer encore un plan d'affranchissement pour les cités du Midi, et mettre dans l'embarras ce même César qui, plus tard, en se jetant dans les guerres

civiles et en tournant contre sa patrie ses armes victorieuses, acquit la réputation de l'un des plus grands capitaines de l'antiquité. Pourquoi faut-il que les autres chefs n'aient pas eu la même prudence et le même désintéressement! César, au contraire, autre preuve de ce que nous avançons en voyant les préparatifs de son adversaire, comprit que le dessein de celui-ci était bien de ne pas livrer bataille, mais de l'inquiéter, de le harceler et de l'affamer. Il envoya donc des messagers chez les peuples des bords du Rhin, vaincus dans la campagne précédente. Les messagers y levèrent, à force d'argent, une bonne troupe de cavalerie, avec ses fantassins armés à la légère qui savaient combattre dans les rangs des cavaliers. Ils arrivèrent dans le camp romain; mais ils étaient mal montés. César les fit descendre de leurs petits chevaux maigres, et leur distribua ceux des tribuns et des autres officiers, et même ceux des vétérans et des chevaliers romains. Tant il tenait à empêcher la cavalerie gauloise d'infester et de battre le pays!

Les préparatifs achevés de part et d'autre, Vercingétorix partit de Bibracte pour commencer cette guerre d'escarmouches et, comme on dirait aujour-

d'hui, de guérillas qu'il a lui-même expliquée plus haut, et rejoindre les légions romaines. L'armée romaine était forte de 100 à 110 mille hommes depuis que César avait effectué sa jonction avec Labiénus. Cette opération avait dû se faire aux environs de Clamecy. Là, les Romains avaient passé l'Yonne, et ils se portaient à marches forcées, par la route de Vezelay, dans la direction d'Avallon, de Montréal, de Montbard, tournant ainsi le Morvan par l'orient, pour continuer à gravir ce pays montueux, dangereux jusque vers la source de la Seine et redescendre de là jusqu'à *Divio* (Dijon). De là, César avait devant lui une plaine de vingt lieues pour arriver jusqu'à *Vesuntio* (Besançon), son objectif. Cette route, quoiqu'à travers un pays accidenté, est très-bien tracée par la nature, au milieu des dépressions de terrain, dans les vallées ou le long des cours d'eau qui les sillonnent. On y retrouve presque partout de grands vestiges d'une ancienne voie romaine; c'est assez dire que par là passait aussi un chemin naturel ou une route gauloise. C'est en partie encore aujourd'hui l'ancienne route de Troyes à Besançon; elle longeait la frontière des Éduens et des Lingons, comme le rappellent encore aujour-

d'hui les noms de plusieurs localités, *Fins-lès-Moutiers*, *Fins-lès-Montbard*, (*fines*, frontières, limites). César se gardait bien d'aller tourner par Is-sur-Tille, et encore moins du côté de la Vingeanne, ce qui lui faisait perdre plusieurs journées, alors que les instants mêmes étaient comptés. Il s'agissait d'empêcher la réalisation du vaste plan de son adversaire. La Province tout entière, Marseille, depuis des siècles si fidèle aux Romains, allaient leur échapper, ce qui l'arrêtait court dans son ambitieuse carrière en le perdant à jamais aux yeux des Romains. Les Romains chassés de la Narbonnaise et de la Province, grâce à la témérité d'un aventurier, le beau titre à leurs yeux pour devenir roi de ces républicains?

Parti de Bibracte vers la fin du mois de juillet, le brenn, marchant toujours du sud au nord, campa à Saulieu, à Pierre-Écrite, pour suivre ensuite le cours de l'Armançon. Les Gaulois se trouvaient en plein Morvan. Laissant à gauche les hautes cimes du Beuvray, la colonne gauloise s'avançait en longue file, infanterie, cavalerie, avec les éclaireurs qui rôdaient tout autour, dans les défilés des montagnes, entre ces bois, ces rochers et ces chutes d'eau. Le brenn commandait

a colonne. Éporédorix et Viridomar suivaient à regret, méditant une défection, comme ils l'avaient promis à César, qui le dit lui-même[1], et épiant une occasion favorable de renverser celui qu'ils haïssaient. Enfin, Vercingétorix vint s'établir dans la position actuelle du village de Senailly, à quatre lieues au nord de Semur, à cheval sur l'Armançon, c'est-à-dire, commandant les deux rives. Là, il commençait sa guerre d'escarmouches, car il se trouvait sur la route de César, qui marchait dans la direction d'Avallon à Montbard. César était campé à dix milles de là, 12 kilomètres, sur cette route, c'est-à-dire, à Montréal-sur-Serrain[2]. Des armées aussi considérables avaient besoin de camper sur le bord des cours d'eau.

Le brenn répartit son armée en trois camps. De cette manière, il inquiétait l'ennemi avec plus de succès, en l'attaquant à l'improviste, tantôt sur un point et tantôt sur un autre. De plus, les chefs éduens qui commandaient la cavalerie pouvaient ainsi moins songer à une affaire générale que s'ils étaient concentrés ; car le brenn ne pouvait pas ignorer entièrement leur dessein. Il se

1. César, *Guerre de la Gaule*, l. VII, 63.
2. Ibid.

plaça lui-même sur la colline de Quincy, dont l pentes s'inclinent et se fondent dans la plain non loin de la rive gauche de l'Armançon. plaça son second camp presque en face, à envir une lieue, de l'autre côté de la plaine, sur l hauteurs de Quincerot-lès-Montbard et de Sain Germain. Le second camp était entièrement con posé de cavalerie, dont le rôle était de fondr sur celle de César à son passage. Quant au troi sième camp, il était placé sur la route de Quin cerot à Saint-Remy, plus près de cette dernièr position et tournant jusqu'à Rougemont. Chacu de ces trois camps devait inquiéter l'ennemi su son passage, lui tuer des hommes, lui enleve son blé et ses bagages, mais ils étaient trop éloi gnés les uns des autres pour entreprendre un action commune. Ce plan d'opération était sage ment combiné, puisque, d'une part, chaque corp de cavalerie pouvait faire beaucoup de mal à l'en nemi, et que, d'un autre côté, si l'un de ces troi corps subissait un échec, cet échec pouvait êtr réparé dans la journée même par les autres esca drons.

César met alors dans la bouche de Vercingéto rix un discours qu'il n'est guère possible d'en

endre comme on le fait habituellement. D'abord dit que le brenn réunit en conseil les chefs de cavalerie, et qu'à la suite de son discours tous es cavaliers prêtèrent un serment. Mais les avaliers se trouvaient dispersés en trois camps, moyen de se faire entendre de tous? Il les enage ensuite à combattre ensemble; mais quelues jours auparavant, il avait pris l'engagement ormel de n'en pas venir à une affaire générale. l ajoute que les Romains s'enfuient vers la Proince, en laissant la Gaule libre, mais qu'ils reiendraient après avoir réuni de plus grandes orces. Comment le brenn aurait-il pu s'exprimer insi, puisque l'armée romaine, numériquement ien supérieure à l'armée gauloise, était forte de lus de cent mille hommes, c'est-à-dire, était la lus nombreuse armée peut-être qu'on eût jamais ue et qu'on eût pu voir en Gaule. On pourrait iter ici les paroles d'Asinius Pollion, qui avait ait une partie de ces guerres à côté de César, ui connaissait celui-ci à fond, et qui pouvait comarer des événements arrivés sous ses yeux avec e récit des *Commentaires*.

« César, dit Pollion, a écrit ses *Mémoires* avec eu d'exactitude et de fidélité, même quand il

s'agit des choses qu'il a faites lui-même ; il les raconte presque toujours à faux, soit à dessein, soit faute de mémoire[1]. » Nous ne tournerons pas contre César ce jugement de son ancien compagnon d'armes, bien que les historiens grecs, dont quelques-uns n'ont même pas l'air d'avoir lu les *Commentaires*, semblent avoir peu de confiance dans leur fidélité. Nous ne dirons même pas que César a voulu éblouir les Romains, et qu'il aimait mieux paraître à leurs yeux avoir vaincu ce brenn, dont le nom seul, de leur propre aveu, resta toujours pour eux un objet de terreur[2], plutôt que d'avoir vaincu des chefs éduens, notoirement connus comme traîtres, et méprisés à Rome. Non, Vercingétorix a pu faire une partie de ce discours à ses guerriers avant de les disséminer dans ses trois camps, par exemple, dans la plaine qui s'étend entre Viserny et Senailly. Il a pu leur dire que le moment était venu d'achever la victoire de la Gaule sur les Romains, en commençant cette guerre d'embuscade, qui pouvait seule en effet les détruire peu à peu, pendant ces vingt lieues de pays accidenté qu'ils avaient à traverser.

1. Suétone, *Jules César*, LVI.
2. Florus, I, 45.

Il fallait donc tomber sur eux pendant les difficultés de la marche. Quant à la fin du discours, elle n'a pu être prononcée que par les chefs éduens, rendus dans leurs camps respectifs. Ainsi le proconsul dit qu'après le discours du chef, les cavaliers s'écrièrent que chacun devait s'engager par le serment le plus sacré de tous chez les Gaulois, à ne pas se retirer sous son toit, à ne pas s'approcher de ses enfants, de sa femme, avant d'avoir fait passer deux fois son cheval dans les rangs de l'ennemi. On reconnaît bien là l'influence des fanatiques druides éduens sur la cité la plus superstitieuse peut-être de la Gaule; mais jamais Vercingétorix n'employa de pareils moyens; il ne parlait à ses guerriers, on l'a vu, que de l'unité nationale et de la liberté. On se rappelle que les druides éduens combattaient en personne sur les champs de bataille. On savait que César n'était pas loin, qu'on allait voir apparaître les enseignes, et que les Éduens obtiendraient cette primauté de la Gaule à laquelle ils sacrifiaient tout, soit en se livrant entièrement à lui, soit en remportant contre lui, et malgré Vercingétorix, un avantage marqué sur un champ de bataille : dès le lendemain, Vercingétorix tombait

et leur cédait sa place. Rien ne fut plus facile que de s'entendre entre eux pour se rapprocher les uns des autres pendant la nuit.

Cependant César était parti de Montréal dès le lendemain matin. Suivant le ruisseau des Méné-treux, il passa l'Armançon, un peu au-dessus de Viserny, prenant la rive droite de la rivière et le chemin devenu depuis la route de Semur à Montbard. Au moment où les légions s'engageaient entre Quincy et Quincerot-lès-Montbard, deux corps de cavalerie gauloise commencèrent à l'attaquer l'un à droite, l'autre à gauche, et un troisième l'arrêta de front sur la route de Saint-Remy : la route était fermée aux Romains. A cette nouvelle le proconsul partagea lui-même sa cavalerie en trois divisions, et les jeta sur les trois endroits attaqués. Les légions s'arrêtent, les bagages sont mis au milieu. Les divisions de cavalerie combattent avec fureur, chacune de son côté. Les Gaulois y mettaient un tel acharnement, y déployaient une telle énergie, que les Romains, serrés de près, se fatiguèrent, plièrent, César l'avoue, et que le proconsul fut obligé de faire porter les enseignes sur ces trois points afin de retarder la poursuite des Gaulois; les Romains

étaient donc en fuite. César se garde bien de le dire ouvertement; il ne dit pas davantage, ce qui est pourtant certain, que dans les efforts qu'il fit pour rétablir le combat, dans ce désordre immense, au milieu de ces cris qui faisaient retentir les collines et la plaine, il fut lui-même enlevé par un Gaulois à la taille gigantesque qui, sans le connaître, l'emportait comme une plume sur son cheval. Ce Gaulois fut rencontré par un de ses compatriotes qui connaissait César : *Cæcos Cesar*, lui cria-t-il en passant, c'est-à-dire, lâche César! misérable César! Mais l'autre Gaulois, par un jeu de mots peu facile à traduire dans notre langue, crut que son compatriote voulait lui dire laisse César! rends la liberté à César! Alors il le rejeta, du haut de son cheval, avec dédain, tout en gardant son épée, qui fut longtemps conservée dans un temple chez les Arvernes[1]. César se remettant de son extrême frayeur remonta à cheval[2]. C'est ce que rapportait César lui-même dans une sorte de journal de ses actes, perdu aujourd'hui, et qu'il avait intitulé *Éphémérides*. A quoi tint, on le voit, la destinée de la Gaule et la chute de la

1. Plutarque, *Vie de César*, XXIX.
2. Servius, *Comm. sur Virgile*, Æneid., liv. II.

vement désobéi à ses ordres, et ne voulant pas encore augmenter un désastre qu'il avait prévu, eut la prudence de retenir son infanterie, rangée en avant de son camp du Quincy, et tout le long de l'Armançon, de Viserny à Genay. Afin de réparer encore, autant qu'il le pourrait, ce malheur qui fondait tout à coup sur les Gaulois au milieu de tant d'espérances, il réunit le plus grand nombre de cavaliers possible, les posta à Genay, pour résister aux efforts des Romains qui, dans la fureur d'une victoire si longtemps balancée, sabraient tous ceux qu'ils rencontraient.

Les Éduens, en fuite, avaient pris la route la plus courte pour se rendre dans leur oppide le plus voisin, Alise, en traversant de Genay à Mussy-la-Fosse. Le mouvement étant donné dans ce sens, toute l'armée suivit, et il fallut bien que Vercingétorix laissât faire un mouvement que dans ce moment terrible nulle force humaine n'eût pu arrêter. Mais les cavaliers qu'il avait mis à Genay protégèrent du moins, et assurèrent cette retraite. On vient de retrouver, dans des fouilles faites à Genay[1], un grand nombre d'ossements d'hommes

1. *Rapport sur le tumulus de Genay*, par MM. Bruzard et Hamy, Semur, 1869.

et de chevaux mêlés ensemble. La nuit vint qui arrêta encore les Romains. Grâce à cette manœuvre de Vercingétorix, à Genay, l'armée gauloise était sauvée.

Dans cette retraite de nuit, les Gaulois longèrent le ru de Bièvre et le ruisseau de la Grande-Eau; puis, ils tournèrent autour de la montagne de Venarey, d'où l'on aperçoit Alise. Cette route forme grossièrement un angle droit avec celle qui va de Semur à Montbard, et où ils s'étaient engagés d'abord. Ils arrivèrent à Alise au milieu d'une agitation extrême, dans la seconde moitié de la nuit. César, et ceci montre combien le plan primitif du brenn gaulois était sage, craignit de se hasarder dans ce pays accidenté et boisé. Il campa à Genay, redoutant encore des embûches, sans oser poursuivre les vaincus au delà; et faisant filer la plupart de ses cohortes par Fins-lès-Montbard et par Seigny, route plus belle et plus sûre; il n'arriva en vue d'Alise que dans l'après-midi du jour suivant.

Tel fut ce combat équestre de l'Armançon, qui devait achever la libération des Gaulois et qui commença leur ruine. Cette partie de notre récit est l'une de celles qui nous ont coûté le plus de

peine à établir, à cause des nombreuses contradictions des *Commentaires*. Jamais nous n'y serions parvenu, si nous n'avions tenu à étudier par nous-même et dans tous leurs détails, les traditions locales et la configuration topographique de cette contrée. Ces contradictions, nous avons cherché à les concilier par respect pour la renommée de l'historien, en les mettant d'accord avec le cours naturel des choses, avec les traditions conservées oralement par les populations. Il n'est pas une seule des localités nommées plus haut, que nous n'ayons visitée et étudiée avec soin. Peut-être trouvera-t-on que nous avons beaucoup insisté sur la conduite des Éduens. Mais que deviendrait l'histoire sans l'étude des causes, c'est-à-dire des passions ou des dévouements humains? N'est-ce pas ainsi qu'elle peut devenir, comme on l'a dit, la conscience du genre humain, et comme on pourrait le dire encore, son tribunal suprême, quand après bien des transformations, elle a pénétré dans les esprits de tous. A quoi bon, sans cette étude, cette succession stérile des mêmes tableaux se reproduisant régulièrement à certaines périodes, immorale affirmation de la fatalité. Enfin, chercher les causes des événements,

n'est-ce pas chercher Dieu dans l'histoire?

Pour les Éduens, César lui-même les a condamnés, sans les blâmer, mais clairement. Qui ne se rappelle ici le druide éduen Divitiac ouvrant aux Romains la porte de la Gaule, et portant lui-même, de sa personne, à leur tête, la flamme et le fer chez les Bellovakes? Dans leur conduite, depuis l'élection du brenn, César affirme leur trahison, toujours sans la leur reprocher, mais en termes formels. « Les chefs éduens, écrit-il, éprouvent une douleur profonde en se voyant dépossédés du principat; ils se plaignent du changement de leur fortune; ils vont demander pour eux le pardon de César. » Est-il possible de dire en termes plus clairs qu'ils trahirent la Gaule? Mais, objectera-t-on, comment Vercingétorix commit-il la faute de mettre à la tête de la cavalerie les chefs éduens dont il devait se méfier? Sans doute, il avait bien ses raisons pour se méfier d'eux; mais d'abord ce n'est qu'après les événements accomplis que le proconsul a écrit cette phrase accusatrice. Les priver du commandement de la cavalerie, c'eût été frapper en eux tous les Éduens, toute la cavalerie même, car ils étaient reconnus comme les premiers de la Gaule dans cette arme; c'était

les enlever à la confédération, et en justifiant, au milieu du désordre des esprits, les reproches d'ambition lancés par eux contre le brenn, amener peut-être une guerre civile en présence de l'ennemi. Les hommes qui, comme Vercingétorix, sont toujours prêts à donner leur démission, font souvent des fautes par grandeur d'âme. Enfin, il croyait pouvoir les rallier à la cause nationale par des dignités, des commandements, de l'or, en les intéressant à la victoire.

Beaucoup d'écrivains, nous le répétons, ont placé ailleurs le champ de bataille, sur la Tille, sur la Vingeanne. Mais toutes les mesures itinéraires et les diverses circonstances de la bataille données par les *Commentaires* concordent parfaitement, quand on met ce combat équestre à l'endroit où nous l'avons placé, d'après la tradition locale, c'est-à-dire, à Senailly et dans les environs. Vercingétorix s'était établi à dix milles des Romains. Montréal-sur-Serrain est à 14 kilomètres de Senailly. César n'arriva que le lendemain et assez tard devant Alise[1]; or, Alise est à 24 kilomètres, c'est-à-dire, à une étape de Senailly. Enfin, le souvenir de cet événe-

1. Voyez particulièrement *Les préliminaires du siége d'Alésia*, par Auguste Castan.

ment, on l'a vu, s'est transmis là, tout vivant, de génération en génération, jusqu'à nous. Partout on y parle de combats entre Gaulois et Romains, d'escarmouches que César ne mentionne pas plus qu'il n'avait mentionné les combats de cavalerie où il avait été vaincu sous Gergovie. Le chemin gaulois que suivit César en battant en retraite, est devenu ensuite une voie romaine, dont on voit encore çà et là d'énormes tronçons bien conservés. Nous ne faisons que le rappeler; à Rougemont, on vient de trouver des ossements d'hommes et de chevaux, avec des fragments d'armes, comme à Genay, où Vercingétorix livra le second combat équestre. La plaine qui part des pentes du Quincy jusqu'à la rive gauche de l'Armançon, se nomme *le champ de bataille,* ainsi que nous l'ont raconté des vieillards de Senailly et de Viserny; enfin, la route par où les Germains firent cette charge qui décida dusort de la bataille, s'appelle encore aujourd'hui, non-seulement dans la mémoire des populations, mais sur le cadastre, la voie ou plutôt la *via* des Allemands.

Quand on sort de cette région montueuse, dernières ondulations et projections tourmentées du

Morvan, on s'aperçoit tout de suite que le pays où l'on entre n'est plus en rapport avec les préparatifs faits par Vercingétorix; il ne faut plus songer à la guerre d'embuscade. D'abord on se trouve dans une grande plaine, nommée la Plaine des Laumes. En face de soi, on aperçoit une montagne qui court de l'ouest à l'est dans sa longueur, avec 418 mètres d'altitude, 2,100 mètres de long sur 800 mètres de large et un plateau de 1,400,000 mètres carrés, en y comprenant les contre-forts; c'est le mont Auxois; c'est là que s'élevait la ville d'Alise. A droite du mont Auxois, une chaîne de collines de la même élévation, les monts Druaux ou des *druides* se prolonge dans la direction de l'ouest à l'est, jusqu'au plateau élevé où se dessine hardiment dans le lointain la petite ville de Flavigny. A gauche du mont Auxois et sur une ligne presque parallèle à celle des monts Druaux, se dressent des collines boisées portant différents noms, les monts Réa, de Grésigny, de Ménétreux et de Bussy. Derrière le mont Auxois s'étend le mont Penevel, qui n'en est séparé que par un col vigoureusement creusé par la nature dans le roc vif. Au fond de la vallée, à gauche, coule un petit ruisseau nommé l'Oze, et dans la vallée, à droite,

un autre ruisseau nommé l'Ozerain, tous deux descendant du plateau de Langres et courant se jeter dans la Benne. On remarquera que d'après cette disposition des lieux, Vercingétorix n'avait pu choisir lui-même Alise comme point de défense. Gergovie n'avait pu être investie par les Romains, parce qu'elle communiquait avec d'autres montagnes par le torrent des Goules, tandis que le mont Auxois étant isolé dans la plaine, serait nécessairement entouré par les lignes romaines, et la place, après un blocus plus ou moins long, serait forcée de se rendre par la famine. On se rappelle qu'après la prise d'Avaricum, il avait rassuré les Gaulois en leur disant que les Romains leur étaient inférieurs par le courage, comme ils leur étaient supérieurs dans l'art de prendre les places. Et Vercingétorix, lui si prudent, dans son impétuosité, aurait provoqué les Romains précisément dans la partie de l'art militaire où il les savait supérieurs! Mais on a déjà dit qu'Alise était une ville soumise aux Éduens, et l'on n'a que trop vu, par ce qui précède, combien les Éduens s'attachaient à faire juste le contraire de ce que voulait Vercingétorix.

Alise était entourée sur plusieurs points, par-

iculièrement au couchant et au midi, d'une ceinture de rochers à pic, et partout d'une enceinte fortifiée, dont nous avons retrouvé les vestiges mêmes à l'ouest, et en arrière des rochers, qui y formaient d'ailleurs des remparts naturels. Des fouilles exécutées tout autour du plateau amèneraient, nous n'en doutons pas, la découverte du cordon de toute l'enceinte. Les débris du mur que nous avons retrouvés sont à l'ouest, dans la partie la plus élevée du mont, à l'endroit où se tenait souvent Vercingétorix, et qu'on appelait la citadelle. Le plateau descend en pente douce vers l'est, et Vercingétorix établit son camp à cette extrémité orientale. Mais ce camp s'étendait encore presque tout autour de la montagne, à mi-côte sur un escarpement ou contre-fort parfois d'une grande largeur. Prolongement du camp gaulois, tout ce long ruban qui entoure ainsi près de la moitié de la montagne était couvert de guerriers gaulois. Pour le mettre à l'abri d'une surprise ou d'une attaque ouverte, le brenn fit construire à l'entour un grand mur en pierres sèches, comme il avait fait à Gergovie, avec un fossé pour donner plus de commandement à ce rempart, et des portes étroites percées dans ce mur.

La ville d'Alise comme celle de Nîmes, et beaucoup d'autres villes celtiques où les Phéniciens étaient venus s'établir, remontait à une haute antiquité. Des traditions gauloises, qui se perdaient dans la nuit des temps, rapportaient qu'Hercule, dans ses courses aventureuses, était venu dans ce pays fertile, qu'épris de la beauté d'une jeune princesse, fille d'un grand chef de ce pays, il l'avait épousée et en avait eu des fils[1] : allégorie transparente et ingénieuse, comme tout ce qui vient de l'imagination des Grecs, pour rappeler qu'Hercule ou Moloch, c'est-à-dire les Phéniciens avaient pénétré jusque dans ces lieux, et que, séduits par la contrée et par la fertilité du sol, ils avaient fondé une colonie et des comptoirs jusqu'au centre de la Celtique. Ils s'étaient unis par des mariages aux anciens habitants du pays. Nous avons vu de petites statues d'Hercule, trouvées sur le mont Auxois, représentant un dieu âgé, et portant, ressemblance frappante, comme Atlas, une sorte de boule ou globe du monde sur ses épaules. Le mythe d'Atlas, comme le culte de l'Hercule gaulois, était d'origine phénicienne. Toutes les cités et les villes celtiques avaient un

1. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, v, 24.

dieu topique ou protecteur, personnification symbolique pour ces temps reculés de l'esprit de la cité ou de la ville. Le protecteur d'Alise se nommait Alisanos[1], suivant une inscription, ou plutôt Alisios. Même après la chute de l'indépendance, le culte d'Alisios y resta en vigueur, ainsi que celui de deux autres dieux particuliers à cette ville, Moritasgos[2] et Ucuetis[3], celui-ci présidant peut-être à cette fontaine d'Alise encore aujourd'hui célèbre par la vertu de ses eaux. Quant au nom même d'Alise, il vient d'un mot gaulois, qui signifie hauteur, et qui vient lui-même, comme le mot latin *altus*, du sanscrit. Voilà pourquoi on le retrouve dans le nom d'Alais *(Alesia nova)* à 28 kilomètres de Nimes, d'Aleth (Aude), d'Alet, *Aletum*, *Guich-Alet*, près de Saint-Servan, en Bretagne, d'Alisincum dans le Morvan *(Château-Chinon)*, d'Alaise, à 25 kilomètres sud de Besançon, et dans le nom de beaucoup d'autres villes, même dans la Gaule cisalpine et sur les bords du

1. Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise*, I, p, 198. — Orelli, I, s., n° 2028.

2. Pictet, *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, p. 16.

3. H. Monin, *Monuments des anciens idiomes gaulois*, p. 43.

Rhin qui toutes s'élèvent ou s'élevaient sur des hauteurs.

Dès le soir même de son arrivée, César s'était porté à cheval dans les vallées qui entourent la place, et il avait facilement reconnu que, celle-ci du moins, il la prendrait en la bloquant. Il donna aussitôt des ordres pour commencer une ligne complète de contrevallation. Elle s'ouvrait dans la plaine pour escalader ensuite les monts Druaux, redescendait ensuite dans la vallée de l'Ozerain, passait près du pont de Laizin, remontait le Penevel; à droite d'Épermail, redescendait dans la vallée de l'Oze, longeait, non loin de Munois (*munitum*, forteresse), le pied des monts de Gresigny et du Réa, mais sans envelopper celui-ci, on va voir pourquoi. Une longue ligne droite unissait les deux points extrêmes des fossés, enfermant ainsi la place dans la contrevallation. Cet ouvrage, que les légionnaires, aussi infatigables terrassiers que soldats disciplinés, pouvaient seuls exécuter, circulait sur une étendue totale de trois lieues et demie. De profil, la circonvallation en elle-même se composait de deux fossés contigus à parois obliques, c'est-à-dire, en forme d'un M renversé, W. La largeur de chaque fossé était d'environ 5 mètres

sur un angle presque droit. Cette ligne a été retrouvée tout entière, de notre temps, par les soins d'une Commission composée de militaires expérimentés et instruits, et l'on a mis des bornes aux principaux endroits où elle passait. On vient d'en découvrir de nouveaux tronçons en construisant le chemin de fer qui passera par Semur pour aller à Autun. Ceux que nous avons vus forment un angle si parfait, que le fil de l'arpenteur, aujourd'hui, ne pourrait rien produire de plus exact, parce que le terrain qui avait rempli le fossé était un terrain d'alluvion qui ne saurait se marier avec le terrain primitif. Les lignes de démarcation sont visibles, sans interruption, comme il y a dix-huit siècles, et il en sera de même dans deux mille ans.

Pour garder les points vulnérables sur une telle étendue, on fit vingt-trois redoutes en bois, distribuées suivant le mouvement du terrain, et où l'on mit des portes. Ce que l'on appelait, à proprement parler, le camp romain, était derrière toute la circonvallation ; telle légion étant chargée de garder telle ou telle section, avec un lieutenant à sa tête. Réa n'avait pas été compris dans la contrevallation, non, comme on l'a dit, à cause de son

élévation, Réa, dans sa partie la plus élevée, a 5 mètres de moins que le mont Druaux à l'endroit où passait la ligne, mais parce que par la configuration des lieux, il n'était pas possible de voir, des autres points occupés par le corps de troupes romaines, ce qui se serait passé derrière Réa. Le camp, à cet endroit, était donc établi au bas de la montagne, un peu du côté de Grésigny sur la pente méridionale de Réa et la rive droite de l'Oze, presqu'en plaine. On donnait toutefois, spécialement, le nom de camp romain, à cette partie du camp où César se tenait, de sa personne, sur cette pente douce où les monts Druaux s'abaissent et se fondent insensiblement dans la plaine des Laumes. Les gens du pays appellent encore cet endroit la *Cuisine de César*. De là, il dominait tout le théâtre de la guerre, comme Vercingétorix du haut de la citadelle. De là, les deux adversaires pouvaient s'apercevoir l'un et l'autre.

Pour empêcher l'achèvement de cette ligne fatale, le brenn résolut de faire une sortie avec toute sa cavalerie. Les cavaliers descendirent par le versant oriental du mont Auxois. Ils tournèrent le flanc de la montagne, et fondirent avec impétuosité sur la cavalerie romaine, rangée en bataille

dans la plaine des Laumes. On combattait des deux côtés avec acharnement ; enfin, les Romains fléchissent et plient. César en était à craindre non-seulement que Vercingétorix ne changeât ce combat de cavalerie en une affaire générale, mais même que, jetant sur un même point toute son infanterie pour faire une trouée, il ne réussît à percer les lignes à peine commencées. D'abord il fit son mouvement habituel, qui était de placer les légions, enseignes déployées, sur le flanc de la cavalerie. En même temps, il donnait ordre à sa cavalerie germanique d'accourir en toute hâte sur le champ de bataille. Les Germains, fondant aussitôt sur des troupes fatiguées d'une lutte acharnée de plusieurs heures, celles-ci effectuèrent leur retraite. Cette retraite se fit en désordre.

En avant du mur des pierres sèches, le brenn avait fait construire d'autres petits murs avec des portes, murs qui coupaient le chemin. En franchissant ces portes étroites, les cavaliers gaulois s'embarrassaient les uns les autres. Les Germains les poursuivirent jusqu'au mur de pierres sèches. Là eut lieu un combat assez vif entre les cavaliers germains et une partie de la cavalerie gauloise ; l'autre partie (ce n'était plus la discipline

et l'unité de mouvements qu'on avait à Gergovie), l'autre partie donc essayant de franchir le fossé du mur de pierres sèches et d'escalader le mur lui-même, ce qui augmentait encore le désordre. César crut un moment qu'il allait prendre la ville d'assaut ; il donna aux légions l'ordre de commencer l'escalade. Ceux des Gaulois qui étaient restés entre le mur de pierres sèches et la ville croient que l'assaut commence. Ils poussent des cris épouvantables, aux armes ! aux armes ! Quelques-uns même s'enfuient dans la ville. Vercingétorix empêcha sans doute, ce jour-là, l'exécution du dessein de César, et la prise d'Alise. Il ordonna qu'on fermât à l'instant même toutes les portes de la ville. Dès lors, les soldats gaulois furent obligés de rester dans leurs camps, éduens ou autres, et même de tenir tête aux Romains. Le combat, borné alors entre les portes étroites et le mur de pierres sèches, resta indécis. On se tua des hommes, et, à la fin, les Germains furent obligés de se retirer. Vercingétorix n'avait pu se faire jour à travers les lignes romaines, et César n'avait pu prendre Alise. On a pensé que ce combat fut livré le jour même de l'arrivée de César devant la place, mais il est évident que les

ouvrages des Romains étaient déjà bien avancés. Il fallait aussi que Vercingétorix eût eu le temps de poser ces fortins, qui venaient d'avoir leur utilité, de creuser le fossé et de construire le mur de pierres sèches.

C'est après cette double attaque infructueuse des Romains et du camp des Gaulois que Vercingétorix ressentit, pour la première fois, les angoisses de celui qui doute tout à coup du succès, après l'avoir cru certain, et qui, après avoir vu luire le ciel de ses espérances, voit s'entr'ouvrir l'abîme à ses pieds. Cette popularité qui l'avait porté si haut, il la sentait chaque jour décroître et s'effacer autour de lui. A Gergovie, il était obéi au moindre signe; tous volaient avec lui, après lui; il était l'âme de son armée. A Alise, dans cette ville éduenne, avec tous ces chefs éduens, tous ces guerriers éduens, le peuple le plus nombreux de la Gaule, il était non-seulement discuté, mais contredit à dessein dans le Conseil, puis désobéi, contrarié sur le champ de bataille. Avec le doute, les pensées les plus sombres étaient venues assaillir son esprit. Il se voyait livré, par ses rivaux ou par les événements, à César, c'est-à-dire, il n'en doutait pas,

et il n'avait que trop raison, aux plus cruelles tortures. Il lui restait bien cette suprême consolation de la conscience, qui lui répétait qu'il n'avait pas soulevé cette guerre dans son intérêt; qu'il avait au contraire combattu contre son intérêt personnel, « pour la liberté commune, » pour « toute la Gaule, » pour sa patrie; mais au milieu de ces orages de l'âme, cette voix de la conscience, cette dernière et constante amie de l'homme, n'empêche ni les luttes intérieures, ni les regrets, ni même à certains moments horribles, un véritable désespoir. Du haut de la citadelle, il jetait un regard attristé sur ces vastes campagnes, il voyait les Romains travailler partout avec une ardeur sans égale, leurs lignes s'achever, l'enveloppant comme dans un filet et le réduisant par la famine. Il faudrait donc se rendre, lui et sa grande armée, dont il aurait si bien su se servir, s'il avait pu suivre ses plans comme auparavant : il saurait bien épargner à cette dernière la honte d'une capitulation, mais encore une fois, quelle mort avait-il en perspective quand il serait entre les mains d'un homme comme César !

Enfin, surmontant tous ses découragements, il vit qu'il lui restait un espoir de salut : c'était la

formation dans toute la Gaule d'une armée de secours, qui attaquerait les lignes de César à l'extérieur, pendant qu'il les accablerait, lui, du côté de la place. C'était la Gaule entière qui se soulèverait contre son ennemi, et par un effort puissant, unanime et surhumain, parviendrait à le rejeter de son sein. Cette détermination pouvait coïncider avec une autre mesure, le renvoi de la cavalerie avant que les lignes romaines ne fussent achevées. Résolution douloureuse ; c'était renoncer à tout ce plan de campagne qu'il avait fait prévaloir contre les Éduens, et qui menait à la délivrance du territoire. C'était renoncer, pour un temps du moins, à la victoire même. Car, en admettant une nouvelle sortie plus heureuse que la précédente, comment la changer en un succès sérieux, sans le secours de la cavalerie? Mais il fallait bien en venir à ce parti extrême. Où pourrait-on trouver du fourrage? Les pentes de l'Auxois étaient crayeuses et stériles. Pour avoir du fourrage et même pour abreuver dix à douze mille chevaux, il fallait au moins l'un des deux cours d'eau des vallées adjacentes. Or, par leur contrevallation, les Romains étaient maîtres des eaux de l'Oze et de l'Ozerain. Vercingétorix réu-

nit donc ce beau corps de cavalerie dans lequel il avait tant espéré, et leur dit, non sans laisser voir ses sentiments de tristesse, et comme s'il prévoyait l'avenir :

« Guerriers, vous voyez vous-mêmes qu'il vous faut abandonner pour le moment la place. Que chacun de vous se rende dans sa cité et force tous ceux à qui leur âge permet de porter les armes de prendre part à la guerre. Vous savez tout ce que j'ai voulu faire pour la Gaule chez les Carnutes, au camp sous Avaricum et à Gergovie. Je vous prie maintenant de ne pas oublier votre brenn. Après que j'ai tant fait pour notre liberté à tous, ne me livrez pas entre les mains d'un ennemi qui s'acharnera à me torturer. Si vous montrez la moindre négligence maintenant, quatre-vingt mille hommes de troupes d'élite vont périr avec moi. J'ai tout compté ; je n'ai de vivres que pour trente jours ; cependant, en les ménageant bien, j'espère tenir un peu plus longtemps. »

Les cavaliers partirent en silence vers minuit par la pointe orientale du mont Auxois et par le col qui sépare l'Auxois et le Pénevel ; là, les lignes romaines n'étaient pas encore terminées. On

a retrouvé, non loin de là, au pied du Grésigny, des ossements d'hommes et de chevaux en grand nombre, dont la présence ne peut s'expliquer par aucune autre bataille de cette campagne. S'il y eut là un engagement de cavalerie, comme tout porte à le croire, c'est, puisque César n'en parle pas, que la cavalerie gauloise fut victorieuse et réussit à se faire jour. Le lendemain, le brenn fit réunir le blé et les bestiaux que possédaient les Mandubes. Il en établit strictement la répartition. Il fit rentrer son infanterie, qui campait sur les contre-forts de la montagne : son seul espoir désormais était dans l'arrivée de l'armée de secours.

César avait appris tous ces changements par des déserteurs et des prisonniers. Il songea d'abord à se mieux défendre encore contre les assiégés, et ensuite à se retrancher fortement contre l'armée de secours. D'abord, redoutant les sorties désespérées de Vercingétorix qui l'attaquait à chaque instant, et à l'improviste, du côté de la plaine des Laumes, il fit fortifier la contre-vallation dans cette plaine. Pour cela, il y creusa trois fossés. Le premier, tout en avant des retranchements et le plus près de la place, avait vingt

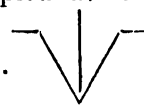
pieds de large. Les berges en étaient coupées à angle droit et non penchées en talus. Plus bas, du côté de la plaine, il creusa deux autres fossés de quinze pieds de large et de la même profondeur que celui de vingt pieds. Dans le dernier de ces deux fossés, celui qui était le plus du côté de la plaine, il fit venir l'eau de l'Oze et de l'Ozerain, c'est-à-dire, que ce dernier fossé, de quinze pieds, fermait tous les retranchements, en unissant comme un canal les deux petits cours d'eau. Derrière ce canal passait la contrevallation. Pour la fortifier encore dans cet endroit, où elle était plus vulnérable, on éleva un rempart de douze pieds de haut, auquel on ajouta un parapet et des créneaux avec de longues palissades pour rendre l'escalade plus difficile. On plaça tout autour de de l'ouvrage des tours en bois, à une distance de quatre-vingts pieds les unes des autres.

Vercingétorix, sans compter sur aucun succès décisif jusqu'à l'arrivée de l'armée de secours, s'attachait surtout à retarder, et même à empêcher, l'achèvement de ces travaux. L'infatigable brenn multipliait des sorties impétueuses par plusieurs portes à la fois, sorties souvent heureuses, car César se plaint que son effectif diminuait de jour en jour.

'est même pour rendre moins sensibles ses pertes u'il eut recours à diverses espèces de piéges u'il plaça en avant de ses ouvrages, et où les Gaulois viendraient se prendre, du moins le proconsul le croyait, sans qu'il y eût besoin de tant d'hommes pour garder les fortifications. Parmi les piéges, il y avait les aiguillons *(stimuli)*, les lis ou quinconces, et enfin, les *cippi* ou bornes. Les aiguillons étaient des chausses-trappes d'un pied de long et garnies de pointes en fer *(hami ferrei)*. Derrière la rangée des aiguillons venait celle des lis. Les lis étaient des trous de trois pieds de profondeur, disposés obliquement en quinconces

. . . . . .
. . . . . Au fond du trou, on
. . . . . .

enfonçait une pièce de bois, ronde, de la grosseur de la jambe, et durcie au feu. Puis, on y rejetait un pied de terre que l'on foulait fortement autour de la pièce de bois pour la maintenir; elle ne dépassait la surface du terrain que d'environ quatre doigts. Tout autour, et pour masquer la fosse, on y jetait des ronces, du feuillage et des broussailles. On donnait à ce genre de piége le nom de lis parce que chaque trou ayant des parois verticales, et la pièce de bois sortant d'en

bas et du sommet de l'angle, le trou muni de son pieu avait grossièrement la forme de cette fleur.  On formait huit lignes de lis en quinconces, lignes séparées les unes des autres par une distance de trois pieds. En avançant toujours vers la contrevallation, les Gaulois trouvaient une troisième rangée de piéges que les légionnaires appelaient des *cippi*, des bornes. Les *cippi* étaient des troncs d'arbres ou de grosses branches taillées par le dessus en pointe aiguë. Les légionnaires les enfonçaient dans un long fossé profond de cinq pieds, où ils étaient solidement fixés par la base. Ils sortaient de terre par leurs extrémités reliées entre elles. C'était, commo on le voit, la disposition à part, les mêmes piéges que les quinconces. Derrière ces *cippi* venait la contrevallation avec les fortifications dont on l'avait flanquée. La contrevallation entière fut armée d'engins de ce genre. On verra comment Vercingétorix se joua presque toujours de ces piéges un peu primitifs, au moyen d'une quantité de sacs de terre dont il les les faisait couvrir, et qui en amortissaient ou même en annulaient complètement les effets.

Pendant que César était si bien obéi, dans toutes ses dispositions pour s'emparer d'Alise, Vercingétorix était arrêté dans toutes celles qu'il imaginait pour la défendre. Ce n'était pas lui, c'étaient les chefs éduens qui commandaient la place. D'abord quand il avait été question d'organiser l'armée de secours, on n'avait pas réuni l'assemblée générale des guerriers, ce que Vercingétorix faisait toujours, mais un Conseil de principaux nobles, ce que faisaient toujours les Éduens, qui méprisaient le peuple. Ensuite, dans ce Conseil une fois réuni, on décréta juste le contraire de ce que voulait Vercingétorix. Celui-ci demandait une levée en masse, moins encore pour avoir beaucoup de guerriers que pour soulever dans un même élan patriotique, dans un ébranlement général la Gaule entière, et donner à cette guerre le caractère le plus national. Or, les nobles réunis repoussèrent cette idée d'une levée en masse, et décrétèrent que le Conseil, lui-même, fixerait à son gré le chiffre des guerriers que chaque cité devrait fournir.

César lui-même laisse voir tout ce qu'il y avait de systématique, dans cette opposition des principaux nobles contre Vercingétorix. « Ces nobles,

écrit-il, décident qu'il faut, non pas appeler tous ceux qui sont en état de porter les armes, comme le veut Vercingétorix, mais prescrire à chaque cité un contingent, dont les chefs eux-mêmes fixeront l'effectif. » Quel exemple de discipline ces chefs donnaient-ils à l'armée, en attaquant ainsi le brenn, dans le Conseil, quand on était en présence de l'ennemi! Bien plus, la raison que ces chefs firent prévaloir dans le Conseil, c'est que dans une levée en masse, chaque chef ne pourrait plus reconnaître ni commander lui-même ses vassaux; principe usé, suranné, aussi contraire aux idées de Vercingétorix et des autres partisans de l'unité celtique, que conforme aux idées des Éduens, conservateurs de tous les vieux préjugés, de tous les abus aristocratiques et druidiques, qu'ils exploitaient, contre le peuple gaulois, à leur profit. Enfin, c'est à Bibracte, capitale des Éduens, que dut encore se réunir l'armée de secours: autre décret de ce Conseil de nobles, qui montre bien que l'influence éduenne y prévalait. Deux éduens, Éporédorix et Viridomar furent mis à la tête de cette armée de secours: Éporédorix et Viridomar, les deux ennemis personnels de Vercingétorix, ceux qui avaient voulu

le renverser après Gergovie, pour se mettre à sa place; ceux qui le voyant réélu à Bibracte, étaient allés de nouveau faire leur soumission à César et se livrer à lui. Au milieu de toutes ces intrigues, en face de toutes ces jalousies et de ces ambitions, qui profitaient même des malheurs de la Gaule pour se satisfaire, pressé à l'extérieur par César avec ses légions, à l'intérieur par ses ennemis personnels, qui auraient mieux aimé perdre leur patrie que de ne pas renverser Vercingétorix, comment celui-ci eût-il pu sauver la Gaule?

Voici les chiffres des divers contingents que fixa le Conseil des nobles. Nous donnons ces chiffres après avoir confronté entre eux, tous les manuscrits des *Commentaires*, dans lesquels ces chiffres sont bien différents. On remarquera que ce sont les Éduens qui figurent en tête de la liste, comme si le Conseil des nobles voulait constater officiellement, que c'étaient bien les Éduens qui commandaient à Alise, et qui avaient déjà la primauté de la Gaule.

1° Les Éduens et leurs clients, les Segusianes (habitants du Lyonnais), les Ambivarètes (Avranches), les Aulerkes-Brannovikes et les Aulerkes-Brannoves. (Les Aulerkes, confédération de peu-

ples de la Loire à la Manche).	35,000	hommes.
2° Les Arvernes avec leurs clients, les Éleuthères, les Cadurkes, les Gabales, les Vélaunes (habitants du Languedoc et des régions voisines).	35,000	—
3° Les Séquanais, les Senons, les Bituriges, les Santons, les Ruthènes, les Carnutes (de la Sèvre niortaise à la Garonne et au Tarn).	12,000	—
4° Les Bellovakes.	10,000	—
5° Les Lemovikes.	10,000	—
6° Les Pictons, les Turons, les Helves (département de l'Ardèche)	8,000	—
7° Les Suessions, les Ambianais, les Médiomatrikes (Metz), les Pétrocoriens (Périgueux), les Nerviens (Flandre française et belge), les Morins, les Nitiobriges	5,000	—
8° Les Aulerkes-Cénomans.	5,000	—
9° Les Atrébates	4,000	—

10° Les Vélocasses (le Vexin, Rouen), les Lexoves, les Aulerkes-Emburons	3,000 hommes.
11° Les Raurakes (Haut-Rhin, cantons de Bâle, d'Argovie et de Berne), et les Boïens.	30,000 —
12° Toutes les cités armorikaines, les Curiosolites, les Redons, les Ambibares, les Calètes, les Osismes, les Lemovikes, les Vénètes, les Unelles.	6,000 —

Nous devons faire quelques observations au sujet de cette liste. D'abord, comme nous l'avons dit, les Éduens y ont le premier rang, ce qui montre qu'ils se regardaient comme ayant la suprématie dans la Gaule, par le seul fait que la guerre se faisait à Alise. De plus, les contingents sont d'autant plus nombreux qu'ils sont plus dévoués aux Éduens, et moins dévoués à la cause nationale. Les Bretons, qui favorisaient le parti d'Ambiorix, et dont César avait fait mourir les chefs, ne fourniront que 6,000 hommes. Mais quand il s'agira des Boïens, alliés des Éduens, cité médiocre cependant, le chiffre du contingent montera à 30,000,

Enfin, les peuples qu'on redoute sont mêlés à d'autres qui n'ont guère de rapports avec eux, et ne les connaissent pas, pour empêcher toute force de cohésion : les Séquanais, par exemple, avec les Ruthènes, les Turons avec les Helves, et les habitants de Metz avec ceux de Périgueux. Tout cela indique, non-seulement que l'esprit éduen dominait dans ce Conseil, tout puissant dans Alise, mais que ce Conseil était prêt à une capitulation qui, comblant les vœux de César, donnait la suprématie aux Éduens, par la chute de Vercingétorix. Dans ce tableau ne figurent pas certaines cités gauloises, les Allobroges, par exemple, parce que, découragés depuis leur grande défaite, tout en haïssant les Éduens, ils pouvaient lutter avec eux d'influence sur l'esprit de César. On ne s'étonnera pas davantage, de voir les populations indépendantes des Bellovakes, refuser le contingent exigé d'eux par le Conseil, si l'on se rappelle que les Éduens se disaient, d'une manière insultante pour les autres Gaulois : *imperio nati*, nés pour la primauté ; et que c'était le druide éduen, Divitiac, qui, dans la deuxième campagne, avait conduit l'invasion romaine chez les Bellovakes et

les autres peuples belges, si fiers de leur liberté. Pour Vercingétorix et les Arvernes la primauté n'était qu'un moyen d'arriver à l'unité de la Gaule. Pour les Éduens, c'était une satisfaction donnée à leur orgueil, et le droit d'accabler d'impôts les autres cités de la Gaule.

Comment le Conseil des nobles fit-il pour transmettre aux cités un ordre si contraire à celui que le brenn leur avait fait donner par ses cavaliers? Comment fit-il connaître, à chacune d'elles, le chiffre de son contingent? Sans doute les messagers du Conseil partirent au milieu des plus grands dangers, avant que les lignes romaines ne fussent entièrement achevées. Mais quelle anarchie répandraient en Gaule des ordres si contradictoires et cet exemple d'indiscipline donné, par les chefs eux-mêmes, aux défenseurs d'Alise et à ceux qui étaient enrôlés dans l'armée de secours? « Que se passe-t-il chez les Éduens? » Telle était la question que se faisaient, à chaque instant, les assiégés, en parlant de cette armée de secours que les Éduens étaient chargés d'organiser. Les jours s'écoulaient, les vivres diminuaient, malgré la stricte répartition qu'en faisait Vercingétorix. C'est ici que le plus grand

capitaine des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, s'est demandé si Vercingétorix avait en réalité conservé quatre-vingt-mille hommes dans la place, comme César le prétend. « Il n'y avait dans la place, écrit le vainqueur d'Iéna, de vivres que pour trente jours. Comment donc enfermer tant d'hommes inutiles à la défense, mais qui devaient hâter la reddition? Alise était une place forte par sa position: elle n'avait à craindre que la famine. » Oserions-nous répondre à un tel juge, que le seul plan de Vercingétorix, à ce moment, était d'exercer une action énergique sur l'armée romaine, d'un côté, tandis que l'armée de secours en ferait autant de l'autre, manœuvre qui ne pouvait guère produire d'effet, avec un effectif de 20,000 hommes. Quant aux autres 60,000 hommes, qui eussent tenu la campagne pour assiéger les assiégeants, Vercingétorix eût craint qu'ils ne fussent dispersés, surtout s'ils avaient un chef peu solide, créature du Conseil, et peut-être éduen.

Donc, les assiégés, tout en faisant des sorties de temps à autre, en étaient réduits à l'inaction, avec le sentiment de leur impuissance, à la veille de la famine, et à voir s'achever, sans pouvoir

les arrêter, les derniers travaux de l'ennemi. Ces travaux consistaient, surtout, dans une ligne de circonvallation pour arrêter l'armée de secours, comme la contrevallation arrêtait celle des assiégés. Cette ligne de circonvallation était composée de deux fossés pareils à ceux de la ligne de contrevallation. Elle suivait cette même ligne parallèlement dans la plaine, et elle s'en séparait dans les montagnes, faisant des écarts considérables, suivant la configuration du terrain. De même, les deux fossés qui formaient ces deux lignes, tantôt se séparaient, tantôt se rapprochaient davantage; quelque fois même, si l'on rencontrait, par exemple, un banc de rochers, il n'y avait plus qu'un seul fossé. La ligne de circonvallation, comme l'autre, passait par la plaine des Laumes, les monts Druaux, la vallée de l'Ozerain, le Penevel, la vallée de l'Oze. Elle n'enveloppait pas non plus le mont Réa, pour la raison qu'on a déjà dite, mais le camp romain, admettait en cet endroit un plus grand nombre de retranchements parce qu'il était menacé par les crêtes. Elle était armée, comme la contrevallation, de retranchements, des mêmes tours et des mêmes piéges. Elle avait près de cinq lieues de pour-

tour. Les principaux tronçons des fossés, comme ceux de la contrevallation, ont été retrouvés dans ces dernières années. On découvre encore des fragments des deux cordons tous les jours, et l'on sait à combien de discussions elles ont donné lieu, au sujet de l'emplacement de la véritable Alise de Vercingétorix.

Nous n'avons pas hésité, on l'a vu, à la mettre à Alise-Sainte-Reine, et cela, après avoir visité et étudié sur place, mètre et textes à la main. Alise et Alaise. La présence des deux lignes, avec l'étendue et la largeur des fossés indiqués par le proconsul, les mesures itinéraires, données par lui et aboutissant à Alise seule, enfin, les nombreuses trouvailles de monnaies arvernes, éduennes et autres, pouvaient-elles laisser aucun doute dans l'esprit? Hirtius loue César d'avoir écrit son ouvrage avec une admirable *rapidité*. Il n'a que trop mérité cet éloge comme géographe, par exemple, se contentant de dire le fleuve, l'oppide, la montagne, sans chercher à en savoir les noms particuliers. Voilà pourquoi il est peu d'endroits indiqués par l'écrivain, qui n'aient soulevé des contestations. Mais à lire les *Commentaires*, du haut de Venarey, des monts Druaux ou de la

citadelle d'Alise, d'où l'on domine tout le théâtre de la guerre, il est impossible de ne pas voir que la configuration des lieux répond, dans les plus minutieux détails, à toutes les phases du récit des *Commentaires*. L'Alise des *Commentaires* est bien celle du mont Auxois. Et cependant, les travaux des archéologues franc-comtois, non-seulement n'ont pas été infructueux, mais servent à retrouver une intéressante partie de la vérité sur tous ces événements.

D'abord, ils ont découvert une ville celtique, Alaise[1], un oppide où les Séquanais s'étaient sans doute défendus dans leurs guerres contre les Éduens, antérieures à l'invasion romaine, et contre les Cimbres et les Teutons. De plus, si l'on veut bien y regarder, on trouvera que les rapports les plus étroits rattachent le pays des Mandu-

1. Voir pour les partisans d'Alaise, M. Auguste Castan, *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, an. 1858 et suiv.; M. A. Delacroix, *Alaise et Séquanie;* M. Quicherat, *Conclusion pour Alaise dans la question d'Alésia;* M. Paul Bial, *Chemins, habitations et oppidums de la Gaule;* M. C. Toubin, *Le champ sacré des Séquanes.* Voir pour les partisans d'Alise-Sainte-Reine, M. de Saulcy, *Les campagnes de Jules César*, etc.; M. Rossignol, l'*Alisia de César*, etc.; Napoléon Ier, *Précis des guerres de Jules César*, l. VII.

bes avec la Franche-Comté. Le nom de ce dernier pays est *Sequania;* et, la source de la Seine, *Sequana*, est à quelques lieues d'Alise. Dans l'une et l'autre contrée on trouve des *douis*, nom celtique qui veut dire source. Or, d'une part, c'est le véritable nom celtique du Doubs ou *Douis*, dont les Romains ont fait *Dubis*, et d'autre part, la véritable source de la Seine s'appelle encore aujourd'hui la *Douis*. Comment aussi n'être pas frappé de la ressemblance entre le mot Mandubes, dont Alise était la capitale, avec le nom du principal cours d'eau de la Franche-Comté et même de la Bourgogne, car c'est la Saône qui se jette dans le Doubs et non pas le Doubs dans la Saône[1]. Enfin, le nom même de Saône, *Sacona*, rappelle celui de la Seine, *Sequana*. De même, si l'on compare encore aujourd'hui les habitants du pays d'Alise et les Francs-Comtois, on leur reconnaîtra le même caractère, la même constitution

1. Le Doubs et la Saône roulent un égal volume d'eau, quand ils se jettent l'un dans l'autre à Verdun; mais le cours du premier est déjà double de celui de la Saône. Le Doubs est donc la *rivière-mère*. Ce qui a causé et maintenu jusqu'ici cette confusion, c'est que la Saône, à partir de sa source jusqu'à Verdun, et le Doubs à partir de Verdun, forment presque une ligne droite.

physique, les mêmes habitudes locales, le même accent. Les Séquanais, fixés d'abord à l'est, envoyèrent-ils des émigrations dans l'Auxois? Ou les habitants des environs des sources de la Seine et de ses hauteurs, primitivement venus de l'est, descendirent-ils portant leurs anciens mots, leur ancien culte de la Seine, d'un côté par la vallée de la Seine, et de l'autre par les plaines de l'est en refluant jusqu'au Jura? La seule conclusion que nous voulions tirer de tout ceci, c'est que c'était une population de race séquanaise qui habitait Alise, quand Vercingétorix y défendit, pour la dernière fois, la liberté de la Gaule. C'était la même origine et le même sang.

Une belle légende rattacherait aussi à la ville d'Alise le principe de l'indépendance de la Gaule, s'il fallait en croire d'anciennes traditions, et s'il était prudent de les interprêter. Un temps allait venir, et qui n'était pas loin, où la Gaule allait succomber sous les coups de ses agresseurs ; où la force allait l'emporter, comme il arrive si souvent, sur la justice et sur le droit, et elle tomberait en décadence par le fait même qu'elle perdrait sa liberté. Un siècle et demi plus tard, une jeune chrétienne d'Alise, nommée Reine, *Regina*, ayant refusé

d'épouser un proconsul romain, épris de son éclatante beauté, fut, par lui, mise à mort au milieu des plus cruels supplices. Ceci arriva plus d'une fois dans la patrie des Blandine et des Paula, et de tant de courageuses vierges chrétiennes. Mais dès les temps les plus anciens, on accourait à certain jour de tous les points de la Gaule pour fêter l'héroïne d'Alise. Pourquoi ce concours national pour elle seule? C'est que, suivant de glorieuses et naïves traditions, tous les peuples de la Gaule venaient pleurer l'indépendance de leur patrie dans la ville même où elle avait porté les derniers coups pour se défendre, célébrer cette liberté de la Gaule qui se survivait ainsi moralement, malgré sa défaite matérielle, et cette autre Reine, cette nation souveraine qui restait libre, même dans les fers. Non pas que nous regardions l'histoire même de Reine comme une fable; mais la touchante histoire de cette jeune fille avait donné un corps à cette grande idée toute morale de la Gaule vaincue et victorieuse, et qui se retrouverait tôt ou tard elle-même. Les habitants d'Alise en particulier, prenaient part à cette fête patriotique, et on y trouve encore aujourd'hui une voie nommée la *rie* ou *via Sainte-Reine*. C'est

le 7 septembre, date qui dut être en effet le jour lugubre de la chute d'Alise, que se réunissait souvent un concours de 100,000 pèlerins. Les ducs de Bourgogne avaient fait bâtir des maisons le long de la route, pour y recevoir, sans frais, ceux qui montaient des bords du Doubs et des plaines de la Saône. Cet usage s'est perpétué jusqu'à nous, d'âge en âge, et l'année dernière, plus de 17,000 pèlerins assistaient encore à cette ancienne cérémonie. Hâtons-nous de reprendre le fil de notre récit, chacun pouvant ou non, à son gré, voir dans cette histoire une des mille manifestations tantôt cachées, tantôt éclatantes de l'immortelle patrie.

Cependant, la famine avec ses horreurs, régnait dans Alise, soufflant encore l'anarchie. Plus de blé ni de vivres d'aucune sorte. Les trente jours fixés pour la formation et l'arrivée de l'armée de secours étaient écoulés. En vain, du haut des remparts, les assiégés promenaient leurs regards dans la campagne pour apercevoir les enseignes libératrices. Ils revenaient chez eux, les uns entièrement abattus, les autres gardant à peine quelques lueurs d'espérance. Le Conseil se réunit de nouveau. Chacun donna son avis au milieu de ces

inquiétudes mortelles. Que faire? Faut-il mourir? Faut-il faire une sortie, quoique exténués? Il faut capituler, s'écriaient les uns, l'armée de secours n'a pu se réunir, ou elle viendra trop tard. Faisons une sortie, disaient les autres; mourons du moins les armes à la main! On ne voit pas quel fut l'avis de Vercingétorix, sans doute parce que le Conseil avait peu à peu attiré à lui toute l'autorité. Mais, ce qui montra que c'étaient les Arvernes qui conservaient, au milieu de tant de maux, le plus de courage et d'énergie, ce fut le discours de Critognat, noble arverne, qui prétendait qu'on ne devait pas se rendre, dût-on en venir à manger de la chair humaine. Critognat était un patriote prêt à tout subir plutôt que de ne pas défendre jusqu'au bout la liberté de la Gaule. Sa haute naissance, son courage, son caractère résolu et ses cheveux blancs, le faisaient écouter avec respect dans le Conseil. Il se leva et dit : « Je ne répondrai pas à l'avis de ceux qui donnent le nom de capitulation à la plus honteuse des servitudes. Je ne les mets pas au nombre des citoyens, et, suivant moi, on doit leur refuser l'entrée du Conseil. Je ne veux avoir affaire qu'à ceux qui approuvent une sortie. Leur avis, vous le reconnaissez tous, semble rap-

peler l'antique valeur gauloise. Or, c'est de la faiblesse et non du courage que de ne pouvoir supporter quelques jours de disette. Des hommes qui s'offrent d'eux-mêmes à la mort, c'est ce qu'il est plus facile de trouver que des hommes supportant patiemment la souffrance. Quant à moi, j'approuverais ce dessein d'une sortie, tant le sentiment de ma dignité a de puissance sur moi, si je voyais que nous n'y ferons d'autre perte que celle de notre vie. Mais, en prenant une résolution, regardons la Gaule tout entière que nous avons soulevée pour nous secourir. Lorsque quatre-vingt-mille hommes auront été tués à la même place, quel courage restera-t-il, je vous prie, à nos parents, à nos frères, forcés de combattre presque sur nos cadavres? Gardez-vous d'enlever votre appui à ceux qui, pour vous sauver, ont fait peu de cas du danger qu'ils allaient courir. Par votre folie et votre imprudence, et même par votre lâcheté, n'allez pas perdre la Gaule entière en la soumettant à un perpétuel esclavage. Quoi! parce qu'ils ne sont pas arrivés au jour convenu, vous doutez de leur fidélité et de leur dévouement? Mais vous figurez-vous que les troupes romaines travaillent pour rien à construire des retranche-

ments du côté opposé à la ville? Si vous ne pouvez être assurés par les messagers de l'arrivée de nos compatriotes, tout accès leur étant fermé, croyez-en du moins ces témoins fidèles, ces remparts, qui vous prouvent que notre armée approche. Épouvanté de le savoir, l'ennemi est jour et nuit à l'ouvrage. Donc, quel est maintenant mon avis? C'est de faire ce qu'ont fait nos pères dans une guerre bien moins terrible que celle-ci, la guerre contre les Teutons et les Cimbres. Refoulés dans leurs oppides, épuisés, comme nous, par la disette, ils ont prolongé leur vie au moyen des corps de ceux qui leur semblaient inutiles à la défense; jamais ils n'ont capitulé. Si nous n'avions point cet exemple devant les yeux, il serait très-beau, à mon avis, de le donner les premiers, pour sauver la liberté, et le transmettre à nos enfants.

» Fût-il jamais, en effet, une guerre pareille à celle-ci? Après avoir ravagé la Gaule, après y avoir accumulé les désastres, les Cimbres et les Teutons s'éloignèrent enfin de nos frontières et gagnèrent d'autres contrées. Ils nous laissèrent nos droits, nos lois, nos champs, notre liberté. Mais les Romains, au contraire, que cherchent-ils? Que veulent-ils? Conduits chez nous par l'envie, sa-

chant que nous sommes un noble peuple et puissant sur les champs de bataille, ils veulent s'établir dans nos campagnes, dans nos cités, et y faire régner une éternelle servitude. Jamais ils n'ont fait la guerre dans un autre but. Si vous ignorez ce qui se passe chez les nations éloignées de vous, regardez la Gaule qui vous touche. Elle a été réduite en province romaine, elle a perdu son droit et ses lois; soumise honteusement aux haches, elle gémit à jamais accablée sous le poids de l'esclavage[1]. »

Le proconsul ne manque pas de dire que, s'il rapporte cette motion, c'est pour en faire connaître l'extrême cruauté. L'histoire est moins sévère au sujet des résolutions analogues à celles que le vieil Arverne suggérait aux défenseurs de la place. Nous pourrions citer bien d'autres exemples semblables à celui qu'il rappelait, dans son patriotisme. Ainsi, lors de la première croisade, les chrétiens, dans les déserts de la Phrygie et de la Pisidie, se nourrirent des corps de leurs ennemis, sans quoi ils n'eussent pas pris Jérusalem. Et puis, pourquoi craindre de le dire, est-ce bien

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 77.

à César à parler de cruauté, lui qui fit pendre tous les sénateurs de l'Armorique, parce qu'ils avaient résisté à l'injuste agression de Crassus : lui qui fit égorger, ou tenta de le faire, tous les chefs nationaux en Gaule : Ako, Drapès, Ambiorix, Induciomar, Dubnorix ; lui qui, on vient de le voir, détruisit de fond en comble des cités florissantes depuis des siècles, et même, au dire de Plutarque, mettait au pillage les villes qui lui faisaient leur soumission ; lui qui, enfin, fit couper la main droite à tous les habitants d'Uxellodunum, parce que, attaqués sans motif et à l'improviste par les Romains, ils avaient défendu leur pays ?

Dans ce Conseil de guerre, les autres chefs donnèrent leur avis après Critognat. Il avait parlé avec tant de véhémence, que le Conseil, dont beaucoup de membres cependant avaient été directement attaqués par lui, décida qu'on essaierait tous les moyens, avant d'en venir à la proposition de l'impitoyable patriote, mais qu'on y recourrait si les secours se faisaient trop attendre : on repoussait toute idée de capitulation. Le Conseil décréta ensuite que tous ceux qui, par leur âge ou par quelque maladie, étaient impro-

pres à la défense, sortiraient de la ville. Les Mandubes qui, comme clients des Éduens, avaient reçu dans leur ville l'armée assiégée, furent forcés d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfants. Arrivés au pied des retranchements des Romains, ils demandèrent avec toutes sortes de supplications qu'on les reçût comme esclaves, et qu'on leur donnât du pain (les Romains en avaient en abondance), ou quelque nourriture. César, en apprenant cela, plaça sur tout le long du retranchement des sentinelles, qui les repoussaient à coups de piques. Ces malheureux erraient entre les lignes romaines et le camp gaulois, mourant de faim çà et là, et gémissant sur leur cruelle destinée.

Vercingétorix allait faire une nouvelle sortie, lorsqu'on aperçut un grand mouvement à l'horizon. Les collines de Venarey et de Mussy-la-Fosse se couvraient de brillants et innombrables bataillons; ils se succédaient rapidement les uns aux autres. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien toute l'armée de secours. Elle avait suivi le chemin que Vercingétorix avait suivi lui-même en venant de Bibracte, appuyant sur la droite à partir de Genay, et contournant cette chaîne de

collines. Les nouveaux guerriers étaient pleins d'ardeur et de joie. Ils se disaient entre eux que le succès était certain, quand l'armée de la place, d'une part, et de l'autre l'armée de secours attaqueraient les envahisseurs en même temps, en combinant ce double mouvement. Mais que peut la plus brave et la plus nombreuse armée, quand elle est mal commandée? Que peut-elle sans des chefs sûrs, unis entre eux, et soumis à un chef unique, représentant, avec une rigueur inflexible et une incontestable autorité, l'unité du commandement? Au lieu de prendre un brenn d'un courage et d'une expérience reconnus, comme on l'avait fait à Lutèce en élisant Camulogène, on avait mis à la tête de l'armée Éporédorix et Viri-'omar, ces deux Éduens, ennemis de Vercingé-orix, et qui, s'étant rendus à César, désiraient u'on ne prît pas Alise, car la défaite de Vercingétorix et des Arvernes leur donnait à eux, Éduens, le premier rang en Gaule, avec le produit des impôts établis sur un plus grand nombre de cités vassales. On leur avait adjoint, il est vrai, Vergasillaune, l'Arverne, cousin de Vercingétorix, jeune héros qui sut montrer, on va le ', qu'il était bien du même sang que lui; mais

qui, en fait, était soumis aux Éduens, sous l'influence desquels tout s'était fait dans l'armée de secours.

Enfin, pour morceler davantage le commandement, on avait encore adjoint à ces trois brenns Komm l'Atrébate. Komm tout plein de cette passion pour reconquérir la liberté et l'honneur militaire qui animait alors tous les Gaulois, mais qui avait accepté auparavant des bienfaits de César, et qui n'avait amené avec lui qu'un petit nombre de guerriers. C'était, comme on le voit, le système de la division, celui des Éduens, qui avait prévalu à Bibracte, et non le système de l'unité, celui des Arvernes. On alla même jusqu'à leur adjoindre encore des délégués, choisis dans chaque cité, pour les soutenir et les conseiller dans la direction de la guerre : division qui faisait de tant de corps auxiliaires, non une armée, mais trois ou quatre armées; état-major organisé pour la défaite. A la vue de tant de troupes, les assiégés accourent sur les remparts; chacun s'empresse et veut, pour ainsi dire, toucher de l'œil ces enseignes qu'on n'espérait presque plus voir. On s'agite partout dans la ville, on se félicite. La joie ranime tous les courages; l'espoir

renaît dans tous les cœurs. Les Romains se trouvaient ainsi comme pressés entre les deux armées; et il est sûr qu'on eût pu tirer un grand parti de l'élan et du nombre de tant de guerriers. Dans les armées levées ainsi et non organisées, ce sont les qualités personnelles du chef qui représentant la foi patriotique de ces grandes masses, y font régner momentanément cette discipline, toujours nécessaire à la guerre. L'armée de secours s'établit sur les collines de Venarey et de Mussy-la-Fosse, et s'y construisit un camp, à quinze cents mètres des Romains.

Dès le lendemain les chefs de cette armée firent sortir leur cavalerie du camp, et la déployèrent dans toute la plaine, quoiqu'elle ne fût, comme on on l'a dit, que de huit mille hommes; ils cachèrent leur infanterie sur les flancs de Mussy-la-Fosse. Appuyant aussitôt cette manœuvre, Vercingétorix fait sortir les troupes, se précipite sur le camp romain du côté où était César, c'est-à-dire du côté du mont Druaux, et se rend maître du premier fossé en le couvrant de claies et en le remplissant de terre. Là, il attend de pied ferme, et sur la ligne même des Romains, l'issue du combat qui était engagé dans la plaine de l'autre

côté de la circonvallation, entre la cavalerie romaine et celle de l'armée de secours, pendant que l'infanterie romaine était rangée sur les deux lignes. Parmi les cavaliers gaulois étaient mêlés un certain nombre d'archers et de fantassins armés à la légère pour secourir les cavaliers s'ils venaient à plier, et amortir la charge des Romains; tactique familière aux Gaulois, et on en a déjà vu d'heureux effets dans les combats de cavalerie livrés sous les murs de Gergovie. Blessés à l'improviste par ces redoutables archers, beaucoup de cavaliers romains quittaient le champ de bataille; cette première journée tournait en faveur des Gaulois. Gaulois de l'armée de secours et Gaulois de Vercingétorix s'excitaient, s'encourageaient par des cris et des hurlements qui faisaient retentir la plaine. Vercingétorix, toujours maître du fossé romain, cherchait à escalader le rempart, où il rencontrait une résistance énergique : il eût fallu que les auxiliaires, perçant des lignes moins puissamment armées, se fussent avancées sur le même point pour lui donner la main. Il y eût fallu, on l'a déjà dit, un brenn unique qui pût opérer d'après les différentes phases de la bataille, profiter habilement des occasions favorables qui se

présentaient, et manœuvrer sur les manœuvres de l'ennemi.

César dit qu'à un certain moment les Romains furent sur le point d'être accablés par la multitude des Gaulois : circonstance dont il ne faut prendre que le fait, sans chercher à s'en rendre compte. Car l'infanterie gauloise des auxiliaires resta cachée derrière les replis du Venarey. C'était donc un corps de huit mille cavaliers gaulois qui caracolaient, combattaient, longue ligne étendue, trop mince, dans cette plaine qui s'étend entre l'Oze et l'Ozerain. On ne voit pas qu'aucun ordre ait été donné pour profiter des avantages que César lui-même reconnaît avoir été remportés par les Gaulois, ni qu'aucun changement de front ou de flanc ait été exécuté pour se concentrer sur le point où l'on avait remporté cet avantage. Chaque soldat gaulois n'avait d'autre objectif que d'attaquer ce qui était devant lui. On combattit ainsi tout le jour. L'engagement avait commencé à midi; vers le soir, chacun était dans les mêmes positions, Éporédorix et Viridomar n'envoyant pas de renfort aux auxiliaires pour les aider à faire un effort vigoureux, à percer les lignes romaines, et arriver

jusqu'à Vercingétorix. Il semble toutefois que ce fut là, c'est-à-dire, non loin de l'Ozerain et à l'endroit où le mont Druaux se fond dans la plaine, que le choc ait été le plus violent et le plus persistant.

A la nuit, quand les auxiliaires, d'une part, et les défenseurs d'Alise, de l'autre, étaient fatigués de près de sept heures de lutte, sans avoir reçu de renfort, toute la cavalerie germanique, se massant en escadrons serrés contre cette partie de la cavalerie gauloise qui était au pied du mont Druaux, se précipita toute fraîche sur ce corps fatigué et découragé, qui fut culbuté; et les archers furent enveloppés et tués. La cavalerie germanique se portant ensuite contre les autres parties de la cavalerie gauloise, la forcèrent à quitter place et à regagner le Venarey. Resté seul de l'autre côté, Vercingétorix dut ramener ses troupes dans Alise, d'autant plus découragé qu'il voyait par ce combat combien il serait difficile de donner le même objectif aux deux armées, sans quoi, pourtant, jamais on ne forcerait sur un point donné les remparts des Romains.

Du reste, il est assez difficile de suivre le proconsul dans le récit qu'il fait de ce premier combat sous Alise. Il semble avoir surtout songé à

tracer un tableau pour l'imagination des Romains. « De toutes les parties du camp qui occupait le » sommet des collines, » écrit-il, « le regard » plongeait sur la plaine et les légionnaires atten- » daient avec la plus grande attention l'issue du » combat. » Puis, parlant ensuite non plus seulement des Romains, mais aussi des Gaulois : « On combattait à la vue de tous, » ajoute-t-il, « aucun acte de courage et de lâcheté ne pouvait » rester inaperçu. L'amour de la gloire et la » crainte de la honte excitaient les deux partis à » se comporter bravement. » Les Gaulois, dans l'affreuse position où ils étaient depuis plusieurs jours, affamés, désespérés, ayant été sur le point de se nourrir de chair humaine ne devaient guère songer à l'amour de la gloire, ni penser à donner une sorte de carrousel à des spectateurs. Que César ait voulu faire assister les Romains à la bataille comme à un spectacle, c'était encore un moyen de leur plaire, mais attribuer de pareils sentiments aux Gaulois, réduits au désespoir, c'est ce qui est en dehors de toute vraisemblance et qui contredit toute réalité historique. Le seul renseignement stratégique qu'on trouve dans ce tableau, d'ailleurs conçu avec art et finement

touché, se rapporte aux archers qui combattaient contre les cavaliers, et qui furent tués le soir. Mais encore la journée aurait donc été consacrée surtout à la destruction de ces quelques archers *raros sagittarios*. De même qu'on a vu plus haut que les Romains, à un certain moment de la bataille, étaient accablés par la multitude des Gaulois. Mais d'où vint cette multitude, puisque le seul corps mis en mouvement par les brenns auxiliaires se composait de la cavalerie de huit mille hommes répartis dans la grande plaine, entre l'Oze et l'Ozerain. Les auxiliaires ne purent s'emparer de ce dernier cours d'eau, puisqu'il était derrière les deux lignes romaines, mais comme cette petite rivière coule au pied du Druaux où pesa le principal effort de la bataille, nous appelons cet engagement la bataille de l'Ozerain.

La journée du lendemain se passa dans de nouveaux préparatifs. Les brenns avaient résolu d'attaquer pendant la nuit la section des lignes romaines qui s'étendait du milieu de la plaine jusqu'à l'Oze, espérant la trouver moins bien défendue que celle où se tenait le proconsul. Vers minuit, ils quittèrent Venarey en silence, ils emportaient avec eux une quantité de claies, de har-

pons et d'échelles. Tout à coup, ils poussent de grands cris pour faire entendre aux assiégés qu'ils commencent l'attaque. Les trompes celtiques retentissent du haut du mont Auxois. C'est Vercingétorix qui fait entendre aux alliés qu'il sort pour appuyer leur mouvement. A coups de fronde, de flèches, de traits, ils délogent les défenseurs du rempart. Les lieutenants M. Antoine et C. Tribonius, qui commandaient cette section ramènent les légionnaires à la charge, et les soutiennent avec des secours tirés des redoutes voisines. Malgré leur courage, ils ont encore le dessous, et les Gaulois voyant de nouveau des espaces vides, saisissent leurs échelles pour opérer l'escalade. Mais en s'approchant du mur, sans s'être munis de sacs de terre, les uns s'embarrassent dans les aiguillons, d'autres tombent dans les trous appelés lis, d'autres sont arrêtés, leur échelle sur l'épaule, dans les chausse-trapes; d'autres enfin, parviennent jusqu'au rempart et engagent une lutte acharnée avec les Romains, remis de leur frayeur. L'aurore se leva sur cette scène de carnage, et l'on se sépara de part et d'autre, les légionnaires ayant reconnu que leurs retranchements étaient forcés; et les Gaulois, craignant

d'être enveloppés par des troupes venues soit du mont Druaux, soit du pied du Réa. D'ailleurs, ils ne s'étaient pas proposé de continuer la lutte, au jour. Quant à Vercingétorix, comme il n'avait nullement été prévenu de ce combat de nuit, il lui avait fallu du temps pour réunir ses hommes. Il avait ensuite tourné la montagne autour des rochers qui la bordent au sud. Il s'était, enfin, emparé des premiers fossés des Romains. Il était dans leurs lignes. A la vue de la retraite de ses compatriotes, il avait repassé les fossés, craignant toujours de la ruse de César, comme à Avaricum, une attaque imprévue de la place, dont il était le gouverneur. Cette entreprise nocturne ne fut qu'une affaire indécise. Le proconsul avoue que les pertes furent énormes des deux côtés, et que ses soldats furent, à plusieurs reprises, obligés d'évacuer le rempart, en le laissant couvert de leurs morts. Il est évident qu'il n'y avait aucune entente entre les brenns auxiliaires et celui d'Alise pour combiner leurs opérations. Il est évident encore qu'ils n'attaquaient qu'une faible partie des lignes romaines, tandis qu'ils étaient assez nombreux pour les envelopper toutes. Leur armée n'agissait pas comme une armée de 240,000 hommes;

elle agissait comme une armée de 20,000 hommes au plus. Que faisaient les autres pendant ce temps et pourquoi restaient-ils cachés dans le camp de Venarey?

Nous appellerons ce second engagement la bataille de l'Oze. Ces deux combats avaient été des engagements partiels, il fallait livrer une bataille où l'on attaquerait au moins une grande partie des lignes romaines. Celui qui soutint le plus cet avis paraît avoir été l'Arverne Vergasillaune, car il fut mis à la tête d'un détachement considérable de l'armée auxiliaire formé de guerriers appartenant aux populations les plus belliqueuses, avant tout, par conséquent des Arvernes. On se rappelle que le mont Réa n'avait pas été compris dans les lignes, et qu'en cet endroit les Romains avaient dû construire leur camp sur un terrain en pente qui descendait jusqu'à l'Oze. Cette situation, déjà désavantageuse par elle-même, le devenait encore plus si les Gaulois s'emparaient de la montagne, parce qu'ils dominaient les Romains du haut des crêtes. Les brenns ayant appris cette disposition des lieux par leurs éclaireurs, ce fut de ce côté qu'on résolut d'ouvrir une trouée dans les lignes romaines.

Le commandement de cette section était confié aux lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninus Rébillus. Le corps d'armée sous les ordres de Vergasillaune, pour commencer les opérations, était fort de soixante mille hommes.

Vergasillaune partit en silence du camp de Venarey, vers neuf heures du soir, et fit défiler avec précaution la colonne vers le nord. Il tourna ensuite le versant occidental du Réa et Ménétreux, au-dessous du Pitois. Là il fit reposer ses soldats fatigués de leur marche de nuit. Le lendemain vers midi, heure convenue, il s'élance de son embuscade, couronne la crête du Réa avec son son corps d'armée, et paraît tout à coup sur la tête des Romains. Il fond sur eux; en même temps la cavalerie des auxiliaires s'avançait vers les retranchements attaqués l'avant-veille du côté de l'Oze; et toute l'armée de secours se mettait en bataille devant son camp. On voit que le plan dont on était convenu était celui d'une bataille où donnerait l'armée tout entière. Enfin, Vercingétorix, qui guettait toujours du haut de la citadelle, ne doute plus de ce mouvement général qu'il avait tant désiré. Il sort aussitôt de la ville. Ses guerriers emportaient avec eux de longues perches,

des fascines, des faux et tout ce qu'il avait préparé pour une attaque des retranchements. Il commence avec vigueur dans la partie nord de la plaine, pendant qu'un peu plus au nord les Romains défendaient leur camp contre les attaques des Gaulois du mont Réa. Les Romains cédaient sur plusieurs points, pendant que les Gaulois combattaient pleins d'espérance, et s'animaient les uns les autres, en poussant de grands cris, auxquels répondaient aussitôt, et avec un ensemble épouvantable, les cris de l'armée de secours.

C'est ce qui effrayait encore les légionnaires, qui, en entendant ces cris, ne savaient si leur parti était vainqueur ou vaincu, et qui, attaqués sur la contrevallation, voyaient que leur sort dépendait de la conduite de leurs compagnons d'armes, et non point de leur propre courage. Dans la pensée que les armées étaient entièrement engagées, les guerriers gaulois luttaient, se relevaient, revenaient à la charge avec acharnement, en se disant que cette journée serait décisive, et qu'ils en sortiraient ou vainqueurs ou vaincus. Hélas! il en devait être ainsi, en effet, mais pour une raison bien différente de celle qui animait alors le courage de ces braves guerriers !

Pendant que Vercingétorix s'acharnait ainsi contre les fortifications de la plaine, le jeune Vergasillaune tonnait du haut du Réa. Les légionnaires, ne pouvant se défendre sur cette pente de la montagne, glissaient, tombaient et reculaient; et les Gaulois, enhardis par leur succès, s'excitent, s'élancent et arrivent au pied du rempart des Romains. Pourvus de sacs de terre, ils en comblent le fossé et les chaussè-trapes. Vergasillaune, comme un héros, combat au milieu d'eux, tout en dirigeant lui-même la bataille. Il remplace par des troupes fraîches celles qu'il voit fatiguées. Les Gaulois avancent toujours, les uns continuant à couvrir de traits le rempart, les autres arrivant enfin jusqu'au mur, en faisant la tortue. Tout à coup, ils s'élancent avec leurs échelles; ils arrivent sur le parapet. Les Romains n'ont plus assez d'armes; la force leur manque; ils hésitent, ils abandonnent la position : Vergasillaune et ses Gaulois sont maîtres du rempart.

D'un autre côté, Vercingétorix, qui voit combien les moments sont précieux, et combien sont puissamment armés les retranchements des Romains dans la plaine, quitte brusquement cette position où il avait cru pouvoir donner la main à Verga-

sillaune, et, par une manœuvre hardie, il lance ses guerriers vers les hauteurs des monts Druaux, moins bien gardées, pour tendre lui-même la main à l'autre partie de l'armée de secours, qui devait donner au milieu de la plaine. Les Gaulois s'y précipitent avec tous leurs outils et armes ; ils chassent, en lançant une nuée de traits, les légionnaires, qui combattent du haut des tours, passent l'Ozerain, comblent avec des masses de terre piéges et fossés, ouvrent des portes dans le retranchement, en faisant avec leurs longues faux, des brèches dans les palissades et dans le parapet. Ils sont enfin sur le rempart; Vercingétorix les commandait en personne, et plante sur le rempart l'étendard gaulois. Les lignes romaines sont ainsi percées en deux endroits ; Gaulois d'Alise et Gaulois de l'armée de secours sont maîtres des deux principales positions du champ de bataille. La bataille était gagnée si la troisième partie de l'armée auxiliaire eût donné. Elle était encore plus nombreuse que les deux autres corps d'armée qui supportaient depuis le commencement, à eux seuls, tout le poids de l'action. Mais Éporédorix et Viridomar se gardèrent bien de lancer en avant cette troisième partie de l'armée. La bataille était

gagnée, et cette victoire eût été celle de la Gaule, mais elle eût été aussi le triomphe de Vercingétorix.

Cependant le proconsul venait d'envoyer, pour arrêter Vercingétorix, un de ses lieutenants, le jeune Brutus, avec un renfort de six cohortes, c'est-à-dire, 2,500 hommes. Le brenn, malgré ce renfort, soutint résolûment son avantage. Le proconsul fit alors marcher contre lui un autre lieutenant, Fabius, avec sept autres cohortes, c'est-à-dire, 3,000 hommes. Le courage du brenn s'accrut avec le danger; l'action n'en devint que plus vive; et le proconsul fut obligé de venir, de sa personne, et de jeter encore sur Vercingétorix de nouvelles troupes. Il avait été prévenu que le camp du Réa était au pouvoir de Vergasillaune, et il avait envoyé, sur ce point, six cohortes, commandées par le meilleur de ses lieutenants, celui que nous avons vu déjà commander une armée romaine sous Lutèce, Labiénus. Mais celui-ci s'épuisait en vains efforts. Remparts, troupes fraîches, rien ne pouvait arrêter l'impétuosité des Gaulois. Alors, Labiénus qui avait pour principe d'écraser avec des masses d'hommes un point où il trouvait de la résistance, changea, de son chef, le plan de César,

prit 41 cohortes dans les redoutes voisines, ainsi dégarnies, et fit prévenir César du mouvement qu'il allait exécuter, en lui demandant de le faire appuyer par une attaque de flanc contre les Gaulois, pendant que lui les attaquerait de front. César, ne voulant pas rester en arrière dans ce moment critique, prit quatre nouvelles cohortes dans la redoute la plus voisine, donna à la moitié de la cavalerie l'ordre de le suivre, et à l'autre moitié l'ordre de tourner par la plaine, en dehors de la circonvallation, et d'attaquer les Gaulois par derrière. Il s'avança lui-même avec son paludamentum, sorte de manteau rouge que les généraux romains portaient comme un signe distinctif, sur le champ de bataille. Ainsi, Vergasillaune se trouva tout à coup attaqué : de front par Labiénus avec près de 10,000 hommes de troupes fraîches, de flanc et par derrière par la cavalerie romaine et les nouveaux renforts demandés par Labiénus et amenés par César.

Que lui aurait-il fallu dans ce moment terrible pour suffire à cette nouvelle phase de la lutte? Il lui aurait fallu ce qui venait d'arriver aux Romains, des renforts. Et ces renforts, les Gaulois les avaient-ils? Certainement, ils les avaient. Il y

avait, en avant du camp de Venarey, près de 150,000 hommes de troupes fraîches, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'il n'en fallait pour arrêter les Romains, d'autant plus que les Gaulois du Réa avaient été vainqueurs jusque-là, et qu'ils avaient été toute la journée remplis de l'espoir de vaincre. Ces renforts n'arrivèrent pas; Vergasillaune attendit en vain. Frappés en avant, en arrière, de tous côtés, sans cesse assaillis par des forces nouvelles, épuisés par une lutte acharnée qui durait, depuis plus de six heures, sans un moment de repos, décimés par les légionnaires qui avaient mis l'épée à la main, écrasés par des escadrons de cavalerie qui faisaient sur eux des charges impétueuses, isolés de tout secours et ne pouvant plus tenir leur épée, les glorieux compagnons de Vergasillaune devinrent enfin impuissants pour résister à tant de forces réunies.

Enveloppés et sabrés par les cavaliers, ils combattaient encore; Sedulios, chef des Lemovikes, est frappé à mort. On s'élance sur Vergasillaune, qui combattait toujours l'épée à la main, on le fait prisonnier. Il n'y avait qu'à ramasser les étendards gaulois : leurs héroïques défenseurs étaient étendus dans la poussière. En même temps,

retentissent, du côté de la ville, des cris désespérés mêlés aux lamentations des femmes. C'étaient les habitants restés dans Alise, qui voyaient, des différents quartiers de la ville, les soldats romains victorieux, emporter dans leur camp une immense quantité de boucliers garnis d'or et d'argent, des cuirasses souillées de sang, et des pavillons gaulois[1]. On porta 74 étendards aux pieds de César. Voyant que les chefs auxiliaires le laissaient seul, Vercingétorix était remonté dans Alise, car il craignait toujours que César, saisissant un moment à lui favorable, ne commandât tout à coup l'assaut de la place comme à Avaricum. Mais ses braves guerriers tenaient tête aux défenseurs des retranchements, sur les bords de l'Ozerain. Vercingétorix, après le désastre du Réa, fit porter l'ordre de se replier et de rentrer dans la ville, que César dut, en effet, songer à prendre. La nuit enveloppait depuis longtemps cet immense champ de bataille.

On peut juger maintenant à qui l'on doit attribuer la perte de la bataille du mont Réa. On a vu qu'il avait été convenu la veille entre les quatre

1. Plutarque, *Vie de César*, 30.

brenns que toutes les troupes de l'armée de secours, au nombre de 248,000 hommes, donneraient dans cette bataille, bien que l'on ne soupçonnât guère qu'elle dût être le suprême effort de la Gaule. Et, en effet, quand Vergasillaune eut opéré son mouvement pour s'embusquer derrière Réa, tout le reste de l'armée de secours, *reliquæ copiæ*, se rangea en bataille en avant de leur camp, pour attaquer les lignes, porter secours à ceux qui en auraient besoin et profiter de tous les incidents de l'action. C'était là le plan convenu. Qui contrevint ensuite à ce plan? Qui manqua à la parole convenue? Qui laissa, sans les faire agir, tant de troupes dans la plaine? Qui refusa d'envoyer des secours à Vercingétorix, quand il faisait des efforts désespérés pour se frayer un chemin à travers les retranchements des monts Druaux? Qui refusa d'en envoyer à Vergasillaune, quand il soutenait une attaque si violente avec des forces devenues inégales, sur les pentes glissantes de Réa? Qui le laissa encore attaquer par derrière? Évidemment les autres brenns qui avaient tant de forces sous la main, et qui, placés à leur tête, presque sur le champ de bataille, pouvaient connaître tout ce qui s'y passait. Mais ce n'était pas Komm l'A-

trébate, que César nous montre lui-même « si passionné, comme tous les Gaulois, pour reconquérir la liberté et l'ancienne gloire militaire de la Gaule[1], » Komm, qui se souleva encore l'année suivante contre les Romains[2], Komm, enfin, que cette année même, Labiénus avait tenté d'assassiner dans une entrevue[3], et qui, de l'aveu de César même, « se montrait, depuis, toujours disposé à prendre part à tous les soulèvements contre les Romains[4]. » Donc, ceux qui refusèrent d'envoyer des secours à Vercingétorix et à Vergasillaune, comme on en était convenu, furent les deux autres brenns, c'est-à-dire, les éduens Éporédorix et Viridomar.

Et cette conduite s'explique par les termes mêmes de César, bien que son récit laisse voir plus d'une réticence à leur sujet. Nous le répétons; le lendemain de l'élection de Vercingétorix ils avaient vu avec une douleur profonde qu'ils étaient déchus de la primauté. Ils s'étaient livrés

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 76. « Tanta tamen universæ Galliæ consensio... fuit libertatis vindicandæ et pristinæ belli laudis reperandæ, etc. »

2. *Ibid.*, VII, 6.

3. *Ibid.*, 28.

4. *Ibid.*, 47.

à César, *Cæsaris indulgentiam in se requirunt*[1]. Ce ne fut qu'en apparence qu'ils restèrent avec les autres Gaulois, et pour les tromper. Leur but était toujours d'avoir la suprématie de la Gaule, *contendunt ut ipsi summa imperii tradatur*, et ils l'obtinrent en effet, de la main de César, par la chute de Vercingétorix, et en livrant la Gaule aux Romains. Voilà les traîtres qui achevèrent l'œuvre de Divitiac, et qui causèrent la prise d'Alise et la perte de la Gaule. Voilà ceux qu'il faut couvrir, eux et leurs adhérents, des marques d'une éternelle flétrissure. On s'explique aussi cette fuite de l'armée gauloise après la bataille du Réa. Le proconsul dit que vers le milieu de la nuit il envoya la cavalerie à sa poursuite, et qu'elle tua ou fit prisonniers beaucoup de Gaulois de l'arrière-garde. Cette fuite était donc une retraite, et il est facile de voir qui l'avait ordonnée. Cette armée même, sans compter les défenseurs d'Alise, était forte encore de plus de 160,000 hommes, c'est-à-dire qu'elle était encore numériquement supérieure à l'armée romaine, qui, de l'aveu même du proconsul, avait fait d'énormes pertes. Vercin-

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 63.

gétorix était revenu dans Alise, cette fois, le désespoir dans l'âme. Tout était bien perdu, puisque de pareils sentiments animaient encore les chefs dans un moment suprême où se décidaient les destinées de la Gaule.

Que se passa-t-il dans cette âme brisée, durant cette nuit terrible qui précède la reddition d'Alise? Qui nous dira, en l'absence de documents, les luttes, les résolutions de tout genre qui agitèrent ce cœur si grand, si profond, les larmes peut-être qu'il versa tout seul, sur tant d'espérances évanouies, tant de desseins écroulés, et sur cette liberté de la Gaule, pour laquelle il avait voulu tant de fois donner sa vie. Il était donc arrivé ce moment où il allait être livré entre les mains cruelles de son ennemi, livré aux tortures qu'il avait si souvent prévues. Il n'était ni blessé, ni prisonnier, dit Dion Cassius[1], et il pouvait s'échapper. Il n'y songea même pas, et après avoir été utile à sa patrie pendant sa vie, il voulut encore lui être utile par sa mort. Dès le lendemain, sa résolution était prise et son sacrifice accompli.

Il réunit le Conseil des chefs et leur dit ces der-

1. Dion Cassius, 41.

nières paroles, où se résument tous les sentiments qui faisaient la force de son caractère : « Je n'ai point entrepris cette guerre pour servir mes intérêts. Maintenant, je le vois, il faut céder à la fortune. Je me livre à vous. » Et il ajouta, non sans ironie, non sans un amer reproche et avec la résignation du sacrifice accompli : « Vous pouvez donner satisfaction aux Romains, soit en me donnant vous-mêmes la mort, soit en me livrant tout vivant entre leurs mains. » A ces nobles paroles, les chefs n'osèrent prendre une résolution, et ils répondirent qu'on allait envoyer des députés à César pour traiter cette question, ce qu'ils firent aussitôt. Son propre Conseil se tournait contre lui ; ses amis le livraient à ses ennemis ; ceux qu'il avait voulu sauver le condamnaient.

Mais, quoique abandonné de tous, Vercingétorix restait toujours lui-même. Il ne voulut pas attendre dans sa tente l'arrivée des licteurs romains et l'apparition des haches proconsulaires ; il s'empara de ses plus belles armes et s'en revêtit. Il attacha à sa ceinture sa grande épée, l'épée de Gergovie, s'élança sur un cheval richement caparaçonné, son cheval de bataille, et prit au galop la direction du camp de César. A sa haute

stature, à son aspect éblouissant, à son air résolu, malgré tant de maux, on reconnaissait toujours le grand chef; il s'était paré de ses plus belles armes comme pour son plus beau jour, le jour du grand sacrifice. La porte méridionale d'Alise s'ouvrit. Le jeune cavalier suivit le chemin qui serpente sur le penchant de la montagne, puis l'escarpement à mi-côte, descendit dans la vallée de l'Ozerain qu'il traversa, et se trouva tout à coup devant César, qui siégeait sur son tribunal, entouré de ses lieutenants, de ses tribuns, de ses centurions, et derrière lui son armée déployée sur le versant du mont Druaux. Là, le brenn fit décrire trois cercles à son cheval, autour du tribunal du proconsul, sans doute d'après quelque idée religieuse, car les trois cercles concentriques, on l'a vu, représentaient chez les Gaulois, non-seulement le monde actuel, mais cet autre monde où Vercingétorix entrait volontairement. Il s'arrêta enfin, sauta légèrement de cheval, et marcha droit au proconsul, qui le regardait étonné, car il avait cru qu'on allait le lui amener tout abattu par ses malheurs, déposa ses armes à ses pieds, en disant ces mots, empreints de délicatesse et de grandeur : « A toi ces armes!

» Très-brave, tu as vaincu un brave[1] ! » Puis, il se redressa avec dignité, et attendit la réponse de son adversaire. Mais celui-ci, loin de comprendre tant de grandeur et de respecter une si grande infortune, s'abandonna, en homme vulgaire, à la plus violente colère. Il l'accabla de reproches, lui reprocha d'avoir méconnu de prétendus bienfaits. Il les avait méconnus en ce sens qu'il n'avait jamais voulu les accepter. Enfin, se tournant tout à coup vers ses licteurs, il ordonna qu'on s'emparât du prisonnier désarmé, et qu'on le chargeât de fers.

Il fut conduit à Rome et jeté dans la trop célèbre prison Mamertine, qui s'élevait sur la pente inférieure du mont Capitolin et dont la façade menaçante dominait le Forum. Elle se composait surtout de deux cachots, dont l'un, la *Mamertine* proprement dite, était de 6 mètres carrés, sur une hauteur de $4^{m}.30$ et voûté ; l'autre au-dessous, le *Tullianum*, cachot circulaire de 5 mètres de diamètre, sur 2 mètres de haut, avec une voûte plate; mais ces deux cachots servaient à l'exécution et non au séjour des condamnés. Le long de la pente du mont Capitolin s'étendaient un grand

1. Florus, I, 45. — Plutarq., *Vie de César*, 30.

nombre d'autres cellules aussi sombres, qu'on a retrouvées depuis peu. Vercingétorix fut enfermé dans une de ces cellules; il y vécut quatre ans au milieu de ces tortures, dont il avait si souvent parlé, et dont il avait toujours eu comme un fatal pressentiment, confiné entre quatre murs obscurs, étroits et malsains; lui pour qui la liberté était la vie, à qui il fallait l'air, la lumière et l'espace, et dont les pieds étaient habitués à fouler librement les bruyères de ses montagnes natales. Pendant ce temps, César achevait de vaincre tous ceux qui soutenaient l'ancien ordre de choses chez les Romains : Pompée, Sextus Pompée, Labiénus, Caton d'Utique, et apprenait, triste titre de gloire, à un peuple jadis si grand par ses vertus civiques, à ne plus croire qu'à deux choses, la force et la corruption. En 46, il voulait se donner la pompe d'un brillant triomphe pour célébrer ses succès, tant sur les peuples étrangers que sur ses concitoyens. Ce triomphe dura quatre jours. Le premier jour fut consacré à son triomphe sur les Gaulois, triomphe qui eut lieu, comme toujours, au milieu d'un immense concours de population.

On voyait s'avancer en longue file, sur la Voie Sacrée, ses soldats et une quantité de plébéiens,

portant des inscriptions où l'on voyait les noms de tous les peuples gaulois que le triomphateur avait vaincus, avec les images du Rhône, du Rhin et de l'Océan enchaînés, et jusqu'au nom des Massaliotes, les amis du Sénat. Cicéron, qui assistait à cette scène, détourna les yeux, en sentant bien qu'on triomphait autant de la République romaine que des Gaulois. Debout, le front ceint d'une couronne de lauriers, vêtu de pourpre, l'épée au côté, le proconsul s'avançait au milieu des acclamations de la plèbe, sur un char traîné par quatre chevaux blancs. Pourtant, une roue se brisa au moment où l'on venait de se mettre en marche. En avant du char, les mains chargées de fers, on voyait un prisonnier qui n'était plus guère reconnaissable qu'à ses vêtements gaulois, c'était Vercingétorix. A un certain endroit de la Voie Sacrée, César fit un signe à ses bourreaux. Ils détachèrent le prisonnier, et, cette fois, ils ne le reconduisirent pas dans son cachot. La prison Mamertine et le Tullianum communiquaient ensemble par un trou circulaire contre lequel était ordinairement appuyée une échelle pour descendre. Précipité brusquement par cette ouverture, le malheureux tomba sur les dalles du Tullianum

qui n'avait aucune communication avec le jour. Là se trouvaient des esclaves, les torches à la main. A ces lueurs sinistres, les bourreaux relevèrent leur victime, la firent agenouiller devant un billot qui était toujours là avec la hache. Un des soldats de César leva la hache, et l'on vit rouler sur les dalles de la prison la tête d'un Gaulois dont le seul crime était d'avoir aimé sa patrie plus que lui-même. Alors les bourreaux s'armèrent de crocs, firent de nouveau passer par l'ouverture ce corps et ces membres encore palpitants, et les apportèrent avec leurs crocs sur un escalier à double rampe, qui montait du dehors à la prison, et autour duquel s'agitait une foule immense; ils exposèrent les restes mutilés aux trépignements de joie et aux hurlements féroces de cette multitude dégénérée. Pendant ce temps, César, dans sa gloire, achevait de monter majestueusement les marches du temple de Jupiter Capitolin. O juste Dieu! ô souverain Juge! ô Père des êtres! qui pourrait croire en toi, s'il n'y avait pas une autre vie?

Tel fut Vercingétorix, d'après tous les documents transmis par l'antiquité latine, grecque ou celtique. Le premier, ou mieux que les autres, il

vit dans l'asservissement de sa patrie la nécessité d'en réunir toutes les cités en un seul peuple, comme elles en éprouvaient le besoin depuis longtemps, ayant une même origine, une même religion, un même langage et les mêmes frontières. De là, le succès de sa confédération. Les instincts vivaces, les traditions, les grands sentiments de la Gaule battaient dans son cœur, et c'est parce qu'il la représentait si bien, qu'il fut sur le point d'expulser les Romains, ces redoutables ennemis, pour qui la guerre était une nécessité, depuis qu'une aristocratie jalouse de la plèbe de plus en plus nombreuse, et de ses droits politiques, était obligée, par système, de la disperser dans des colonies lointaines et sur tous les champs de bataille. Et cependant, Vercingétorix les arrêta quand ils étaient commandés par un général comme César, tant il avait rempli les Gaulois de son souffle, tant, écrit l'auteur des *Commentaires*, « tant était puissant l'assentiment[1] des Gaulois pour reconquérir leur liberté et leur ancienne gloire militaire. »

Quoique jeune et n'ayant pas fait longtemps la

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 76.

guerre comme son ennemi, il sut trouver un plan de campagne, qui aboutit à des succès, et qui changeait en défaites les avantages même de son adversaire. Il ne songeait pas seulement au présent; il préparait l'avenir. Il voulait établir une grande assemblée de toute la Gaule, où auraient eu le droit de suffrage, non-seulement les nobles et les druides, comme dans les sénats oligarchiques des cités, mais tous les guerriers gaulois, avec un brenn unique, qui aurait été un lien de plus pour toutes les cités, « pour avoir à jamais, leur dit-il, l'indépendance et la liberté[1]. » C'était aussi le sens du mot hardi, qu'il prononça avec un enthousiasme tout gaulois, au camp sous Avaricum. « Je réunirai une seule Assemblée de toute la Gaule, et quand elle sera réunie, le monde entier ne pourra lui résister. » Tout ceci ressortait d'ailleurs de cette idée de l'unité politique, dont il était avant tout pénétré, et vers laquelle aspirait la Gaule; idée qui lui fit des ennemis, en changeant cette espèce d'État féodal en un État unitaire, mais qui lui semblait nécessaire d'abord pour le sauver, et ensuite pour le maintenir dans

1. César, *Guerre de la Gaule*, VII, 64.

son indépendance reconquise. Avec cette unité puissante, la Gaule eût résisté aux invasions germaniques. On a dit que César, par la conquête de la Gaule, les avait reculées de plusieurs siècles. Bien au contraire, c'est lui qui, par deux expéditions stériles en Germanie, et en incorporant dans son armée des corps de cavalerie germanique, attira les Barbares en Gaule par l'appât du pillage et de la victoire. D'ailleurs, les invasions des Barbares ne viennent que quatre siècles plus tard, avec les hordes asiatiques, d'où descendent les Allemands. Les peuplades d'une toute autre race, qui erraient alors sur les bords du Rhin, et qui prirent plus tard le nom de Franks, auraient pu, émigrations pacifiques ou armées, se mêler, dès ce moment, comme elles le firent plus tard, à la la race gauloise. Dans tous les cas, Vercingétorix les combattit alors dans les armées romaines, et les arrêta par sa confédération.

Commencée pacifiquement avant Vercingétorix, par la force des choses, par le besoin de progrès particulier à la race celtique, suivant Strabon[1], et par les colonies, surtout les colonies grecques

1. Strabon, *Géographie*, l. IV.

du sud, la civilisation gauloise se fût, par les mêmes moyens, continuée librement après lui, surtout à la suite de ce grand progrès vers l'unité, tandis qu'elle fut étouffée par les Romains, quoi qu'on en ait dit, et suivant la remarque profonde de Tacite[1], avec leur nationalité. Pour tout esprit sérieux qui voit la civilisation dans la puissance des œuvres de l'esprit, dans la fécondité des institutions, dans la grandeur des caractères et dans l'élévation morale d'un peuple, la période gallo-romaine, ne fut et ne sera jamais qu'une époque de décadence. On cite les lois romaines, mais le *Code Théodosien* ne fut donné aux Gallo-Franks, que quatre siècles plus tard, et il eût pu leur être aussi utile, quand même ils n'eussent pas été asservis, comme les *Pandectes* le furent aux Français, très-indépendants, sous saint Louis. D'ailleurs, ces lois romaines contribuèrent à rendre l'unité à la France, mais c'était justement cette unité que Vercingétorix avait donnée à la Gaule. Voilà ce que le jeune brenn voulait faire, ce qu'il fit à moitié, la partie qu'il acheva éclairant celle qui resta dans l'ombre.

1. Tacite, *Agricol. vita*, XI.

Il crut avoir réussi; il crut sa patrie indépendante pour toujours. Heureux si ses adversaires les plus dangereux n'eussent été dans son propre camp, et s'il n'eût rencontré des ennemis dans ceux-là même qu'il voulait sauver !

Et la Gaule fut vaincue, et la force l'emporta, comme il arrive si souvent, sur la justice, et tout fut perdu, et la pensée de Vercingétorix sembla s'éteindre avec lui. Mais elle était dans les besoins de la Gaule, comme dans la configuration de son sol. En vain Auguste, plus habile que César, parce qu'il était plus froid, Auguste, sans lequel peut-être toutes les conquêtes de César fussent retombées inutiles, essaya-t-il de morceler, par une division artificielle, ces populations dont le rapprochement avait tant effrayé les Romains. Divisée en dix-sept provinces, la Gaule les confondit peu à peu avec ses dix-sept principales cités, et quand le Christianisme parut en Gaule, les évêchés répondirent aux anciennes cités romaines comme celles-ci avaient répondu invinciblement, par la force des choses, aux anciennes cités gauloises. Et quand cette grande Providence qui se met tôt ou tard du côté des nobles défaites, eut envoyé les Barbares pour renverser par les

armes une puissance qui ne s'était établie que par les armes, les Gaulois, les compatriotes de Vercingétorix, tendirent la main aux Franks qui avaient traversé le Rhin, comme autrefois les Belges, chassèrent même, dans beaucoup de leurs villes, ces magistrats romains qui ne connaissaient que l'épée et l'argent, reçurent à bras ouverts ces Franks, devenus chrétiens comme eux, pour ne former qu'un seul peuple avec eux, se retremper à leur contact, tout en leur donnant peu à peu leur caractère et leur sang celtique; enfin marcher, peuple rajeuni, à de nouvelles destinées. Ainsi Vercingétorix n'avait pas seulement donné un grand exemple; il s'était trouvé dans son temps, à son heure, dirigeant le mouvement de la vie nationale comme elle devait l'être, d'après l'ensemble de notre histoire. Il avait fait ce qu'un vrai Gaulois devait faire; et, dans la mesure de ses forces, il avait travaillé à l'avenir de cette race celtique, florissante encore au bout de dix-huit siècles, et qui, malgré de récents désastres, fleurira éternellement. Patriote et martyr, son souvenir ne fera que grandir d'âge en âge, avec les progrès de l'esprit humain, tandis que celui de son adversaire s'effacera peu à peu.

comme l'ambition ou l'intérêt, devant cet idéal des vrais grands hommes, le dévouement. Après avoir inauguré cette grande œuvre de l'unité nationale, il sut lui donner le prestige de la victoire, et il la scella de son sang. C'est par là qu'il vit, qu'il vivra. C'est ainsi qu'il se présentera toujours à la reconnaissance de notre patrie et aux respects de la postérité.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement 1

I

CONFÉDÉRATION GAULOISE

Gergovie. — Naissance et éducation de Vercingétorix. — Confédération de toutes les cités celtiques. — État politique de la Gaule au temps de la guerre de l'Indépendance. — Vercingétorix pendant les six premières années de cette guerre 5

II

AVARICUM

Insurrection générale. — Vercingétorix chez les Carnutes. — Passage des Cévennes, par César, au milieu de l'hiver. — Marche de César pour soumettre la Celtique. — Conseil général des chefs gaulois sous Noviodunum. — Plan de campagne proposé et exécuté par Vercingétorix. — Siége d'Avaricum. — Séjour et opérations de Vercingétorix au camp de Sainte-Radegonde 31

III

GERGOVIE

Siége de Gergovie. — Positions occupées par les deux armées. — Opérations stratégiques. — Victoire de Vercingétorix. — Retraite de César 85

IV

DRUIDISME

Druidisme. — Origine aryanne de la race et de la religion celtiques. Marche des Gaulois à travers l'Europe. Lente formation du Druidisme. Dieux gaulois : Esus et Tarann, Bélénos, Bélésama, Camoul. Nom celtique du Dis Pater gaulois. Teutatès. — Véritable doctrine des druides sur l'immortalité de l'âme. Les cercles cosmogoniques. — Rôle et décadence des druides avant et pendant la guerre de l'Indépendance 107

V

LUTÈCE

Expédition de Labiénus chez les Parisiens. — Paris à l'époque celtique. — Ligue des Parisiens, des Sénonais, des Aulerkes et des Bellovakes. — Camulogène et Labiénus. — Avantage des Gaulois à Athis. — Incendie de Paris. — Positions des deux armées. — Bataille d'Issy. Mort glorieuse de Camulogène. Retraite de Labiénus..... 139

VI

BIBRACTE

Intrigues des Éduens contre César et contre Vercingétorix. — Ils mandent celui-ci à Bibracte. Mouvement de la Gaule vers l'unité. — Lutte entre les chefs. Assemblée générale de la Gaule à Bibracte. Véritable position de Bibracte. — Vercingétorix est réélu. Trahison des Éduens. — Triomphe de l'unité et de l'indépendance de la Gaule..... 165

VII

ALISE

Affranchissement de la Gaule méridionale et agrandissement